

3X

4705

T876K67

1935

MONSEIGNEUR
TURQUETIL

OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE
APÔTRE DES ESQUIMAUX

ET

LE MIRACLE DE SES MISSIONS

PAR

A. G. MORICE, O.M.I., M.A., LL.D.

Ut convertantur,
« Pour qu'ils soient convertis ».
Act., xxvi, 18.

Avec 76 photogravures et une carte.



CHEZ L'AUTEUR

200 AUSTIN

WINNIPEG

JUNIORAT

DES O. M. I.

SAINT-BONIFACE

MANITOBA

1935

MONSEIGNEUR TURQUETIL
ET SES MISSIONS

On peut aussi se procurer l'ouvrage

A « l'Apostolat des O. M. I. », Chambly Bassin, P. Q.

Au Juniorat du Sacré-Coeur, Ottawa, Ont.

MONSEIGNEUR
TURQUETIL, O.M.I.

APÔTRE DES ESQUIMAUX

ET

LE MIRACLE DE SES MISSIONS

PAR

A.-G. MORICE, O.M.I., M.A., LL.D.

Ut convertantur,
« Pour qu'ils soient convertis ».
Act., xxvi, 18.

Avec 76 photogravures et une carte.



CHEZ L'AUTEUR
200 AUSTIN
WINNIPEG

JUNIORAT
DES O. M. I.
SAINT-BONIFACE

MANITOBA

1935

« Votre livre fera beaucoup de bien aux missions. Volontiers je vous permets de le publier. »

JOS. MAGNAN, O. M. I., Prov.

S. Boniface, 11 juin 1935.

Nihil obstat:

J.-O. PLOURDE, O. M. I.,

Censor librorum,

Winnipeg, 29 juin 1935.

Imprimatur:

ALFRIDUS ARTHURUS,

Archiep. Winnipegensis.

Die 29 Junii 1935.

AU DIEU TOUT-PUISSANT,
DONT LE BRAS N'EST POINT RACCOURCI;
A LA THAUMATURGE DE LISIEUX,
LA GRANDE PROTECTRICE DES MISSIONS ESQUIMAUTES,
CES PAGES,
QUI VOUDRAIENT LES DÉCRIRE
ET FAIRE CONNAÎTRE LEUR FONDATEUR,
SONT HUMBLEMENT DÉDIÉES.

PRÉFACE

J'ai rarement écrit avec le sentiment plus net, plus distinct que je faisais une bonne œuvre qu'en préparant ce petit volume. Me suis-je trompé? Le lecteur le dira, le sort du livre me l'apprendra.

Depuis quelques années, le nom de M^{sr} Turquetil est bien connu au Canada, de même qu'il est assez familier même en France et ailleurs. Je croyais moi-même n'en pouvoir guère apprendre à propos de lui; je n'en avouerai pas moins qu'avant d'entreprendre de relater ses hauts faits, j'étais loin de le connaître comme mes recherches me l'ont révélé. L'aide miraculeuse qu'il a obtenue du Ciel par l'intercession de celle que le monde entier appelle aujourd'hui la « Petite Fleur », je ne la soupçonnais même pas, de même que, j'imagine, la plupart de mes lecteurs l'ignorent encore aujourd'hui.

Si donc j'ai quelque peu réussi dans la tâche que je me suis imposée, à l'insu de celui qui devait en être le bénéficiaire, les pages qui vont suivre devraient se lire comme un hymne de reconnaissance envers celle qui, par l'instrumentalité de mon héros et de ses dignes coadjuteurs, a transformé presque de fond en comble, les Esquimaux du Nord-Est canadien — miracle des miracles pour quiconque est au courant des circonstances.

Ce héros et ces missionnaires continuent leur rude corvée contre le prince des ténèbres et leur lutte ultra-civilisatrice, au milieu de difficultés (dont la pauvreté n'est pas la moindre) qui pourraient rebuter des âmes moins fortement trempées.

C'est un peu pour les seconder dans leurs travaux si ardues que j'ai écrit ces pages, persuadé qu'elles ne pourraient que contribuer à activer encore la charité chrétienne qui les fait vivre dans un pays riche seulement en roches, en neige et en glace¹.

Et c'est sans doute pour coopérer à cette belle œuvre que certains partis ont voulu m'aider matériellement dans la préparation de ce volume, en me prêtant les clichés de gravures destinées à le rendre plus digne de mon sujet.

Au premier rang, je citerai l'Hon. Thomas G. Murphy, ministre de l'Intérieur, à Ottawa, auquel je dois les illustrations 10, 12, 26, 30, 34, 59, 63, 70 et 74. Vient ensuite l'administration de L'Apostolat chez les Oblats de Marie-Immaculée, de Chambly Bassin, P. Q., périodique des plus vivants comme chacun sait, qui a bien voulu me passer plus de deux douzaines de clichés pour le même ouvrage. Enfin l'Ami du Foyer, de Saint-Boniface, Man., y a été lui-même pour une dizaine, pas des moins beaux.

A ces bienveillants coopérateurs dans ce que j'oserai appeler ma petite œuvre esquimaude, j'adresse ici mes meilleurs remerciements, dont une partie va également à ceux qui voudront bien se procurer le volume, destiné à aider aux missions si méritoires de M^{sr} Turquetil.

A.-G. MORICE, O. M. I.

Churchill, Man., 10 août 1935.

¹ Ici même, à Churchill, la plus méridionale des missions de M^{sr} Turquetil, on m'assure qu'il n'y a en ce moment pas plus de huit pouces du sol de dégelés.

MONSEIGNEUR TURQUETIL ET SES MISSIONS

CHAPITRE I

ENFANCE

Fidèle aux instincts de sa race, le Normand est plus ou moins un aventurier. Originaire du nord, ainsi que l'indique son nom¹, il sentit, vers la fin du neuvième siècle, le besoin de voyager, de voir du pays et même d'émigrer. Il se porta en masse vers les plantureuses campagnes appelées aujourd'hui la Normandie, où son activité innée, sa remarquable virilité et son amour du remuement, dont les manifestations n'étaient point encore tempérées par le joug bienfaisant du Christ, en firent comme un épouvantail pour les populations circonvoisines.

*Auferte gentem perfidam
Credentium de finibus,* .

« Enlevez la nation perfide Des confins des croyants », se mit à chanter un poète latin, dont la prière, bien naturelle en face de l'envahisseur, fut adoptée par l'Eglise² et bientôt exaucée par la conversion, au lieu de la disparition, de ce peuple d'émigrés plutôt turbulents.

Mais, remuant par nature, dévoré par une incroyable démangeaison d'agir, de faire sentir sa présence, par ailleurs fait pour la guerre et les conquêtes, il ne pouvait rester en paix dans les limites pourtant assez généreuses du domaine qu'il s'était taillé en France. Aussi le voyons-nous, en 1066, traverser la Manche sous la conduite de son duc Guillaume, et conquérir l'Angleterre, dont son chef

¹ *North man* en anglais.

² Qui la répète encore dans l'hymne propre à la Toussaint.

devint le roi, lui imposant pour un temps ses coutumes avec sa langue.

Un peu plus d'un siècle après, ses hordes se précipitèrent jusqu'en Italie, où elles firent des conquêtes sans nombre. Leur pays était trop étroit pour elles; il leur fallait de nouvelles plages, de nouveaux sujets, résultat de nouveaux exploits. Un Normand casanier était alors chose presque inconnue.

Plus tard encore, lorsqu'il s'agit de passer les mers et de conquérir des peuplades infidèles au roi de France, auquel appartenait maintenant leur province, et à la religion que tous professaient dès lors, ce furent surtout les Normands qui se dévouèrent pour venir en Amérique, y former la Nouvelle-France et son intéressante chrétienté.

Que dis-je? ne pourrait-on pas voir dans leur attraction pour le lointain, le nouveau, l'inconnu, sinon pour l'affranchissement des entraves qui assujettissent le commerce quotidien avec la vie civilisée, comme l'embryon des fameux « coureurs de bois » canadiens?

Audace dans les voyages, activité prodigieuse et esprit d'initiative sans bornes, voilà donc autant de caractéristiques qui ont toujours été le fait de cette race. Orientées vers les choses de Dieu et l'établissement de son règne, ces qualités engendrent facilement des héros.

C'est d'un héros contemporain natif de cette province que je voudrais maintenant esquisser la vie et raconter les œuvres. Il n'a vraisemblablement jamais pensé aux considérations ethno-historiques que je viens de formuler; il ne s'en est pas moins montré lui-même l'une des meilleures preuves de leur justesse, quoi que sa modestie puisse en dire.

*
* *

Arsène-Louis-Eugène Turquetil³, le sujet de ces pages, naquit dans la Basse-Normandie, à Reviere, Calvados, au diocèse de Bayeux et Lisieux. Reviere est un petit village de trois cents âmes situé près de Caen⁴, ville qui possède deux superbes églises bâties par Guillaume le Conquérant et sa compagne⁵, non loin de la mer et sur la grand'route de Notre-Dame de la Délivrande à Bayeux.

Le nouveau-né était le troisième enfant de Félix Turquetil et de Maria Ducellier. Deux frères, Henri et Alphonse, l'avaient précédé; l'aîné vit encore, le cadet a été tué à la guerre. La famille brillait plus par son honorabilité que par la possession des biens de ce monde. Le père travaillait à un village voisin, et ne revenait à la maison que le samedi soir, repartant le dimanche à la tombée de la nuit pour le moulin où il était employé.

La mère s'adonnait aux soins du ménage, et s'occupait en plus chaque soir à son métier à dentelle, pour aider au gagne-pain des enfants. Profondément chrétienne, elle leur apprenait elle-même le catéchisme, que négligeait malheureusement l'école du village, et exerçait sur eux une vigilance de tous les instants. S'il lui fallait corriger et punir, elle n'y manquait pas; mais ce n'était jamais par impatience ou mauvaise humeur.

La famille s'accrut. Une petite fille, Marie, faisait le bonheur de ses parents, de sa mère surtout, lorsqu'un ter-

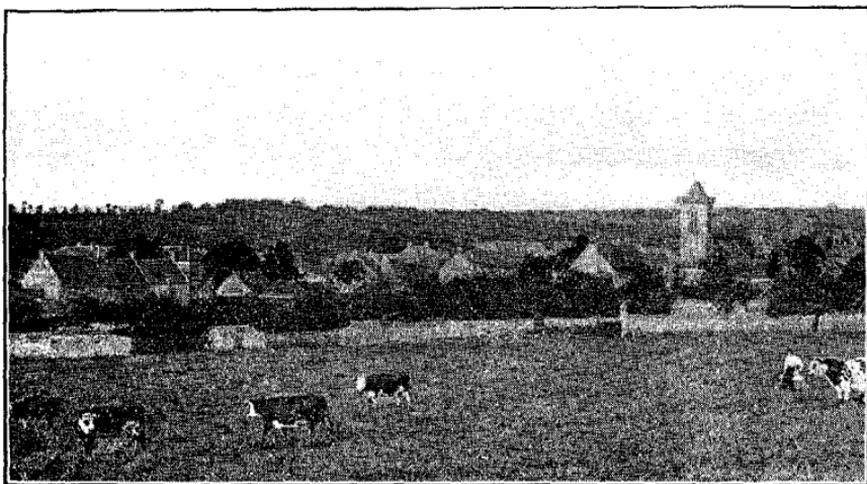
³ L'l finale ne se prononce point.

⁴ Prononcer *Can*. Reviere est à 12 kilomètres sud-ouest de cette ville.

⁵ La construction de l'une desquelles avait, paraît-il, été imposée par les autorités ecclésiastiques comme honoraires d'une dispense de parenté entre lui et sa femme.

rible accident survint qui devait changer la face des choses pour les uns et pour les autres. La mère étant un jour sortie un instant au jardin, entendit un cri de détresse qui lui perça le cœur. Rentrant précipitamment, elle fut horrifiée d'apercevoir le bébé qui mourait de brûlures provenant de graisse bouillante renversée sur sa poitrine!

Le choc fut trop violent pour la pauvre mère. L'enfant

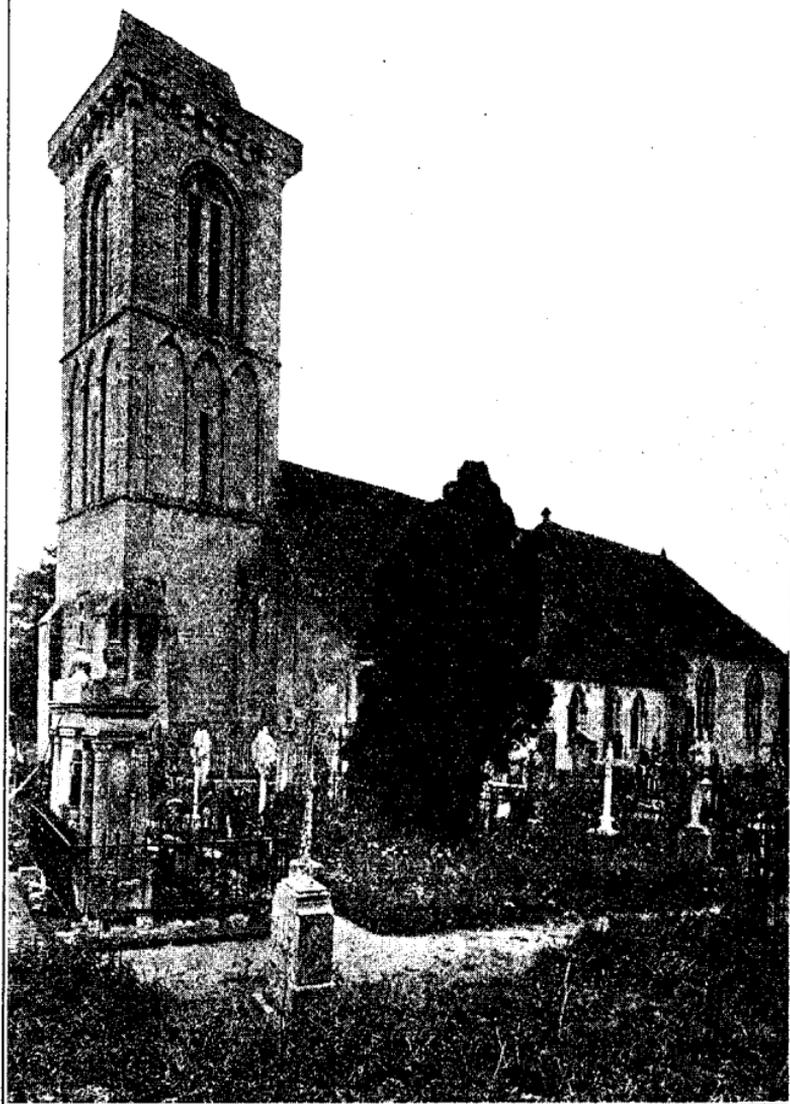


1.— REVIERS

qu'elle portait en mourut, et, quelques jours après, les trois frères accompagnaient leur père conduisant sa femme au tombeau.

Qu'allaient devenir les pauvres orphelins après le départ de leur mère et en l'absence forcée de leur père? Les deux aînés furent recueillis par autant de familles obligeantes, au service desquelles ils se mirent. Quant au plus jeune, Arsène, encore incapable de travailler, il fut confié à des religieuses qui dirigeaient un hospice pour les vieillards.

A+D REVIERS — L'Eglise



2.— EGLISE ET CIMETIÈRE DE REVIERS
Où M^{sr} Turquetil fut baptisé et sa mère enterrée.

Ces bonnes Sœurs firent ainsi en faveur de l'enfant une exception, qui fut vraisemblablement le point de départ de sa vocation. Tant il est vrai que Dieu sait toujours tirer le bien du mal.

L'épreuve était certainement grande; mais ce fut cette même épreuve qui, au contact journalier des bonnes Sœurs, et par suite des entretiens qu'elles ne pouvaient manquer d'avoir parfois sur les missions étrangères — elles aussi étaient normandes, partant enthousiastes des œuvres de charité en pays lointains — fit germer chez l'enfant le désir de se faire prêtre et missionnaire. Il n'avait encore que huit ans, mais disait déjà à tout le monde que lui aussi irait un jour convertir les infidèles.

Du reste, les vocations à l'état ecclésiastique étaient loin d'être rares dans la région où Arsène avait eu son berceau. Elles y étaient plutôt chose assez commune, comme une bénédiction du Ciel, en récompense, probablement, du dévouement aux ministres du culte dont les ancêtres avaient, au péril de leur propre vie, fait preuve au temps de la Révolution. En ces jours sanglants, alors que le trône et l'autel étaient l'objet d'une fureur insensée de la part d'énergumènes avinés qui se croyaient la France, les familles du pays se firent un devoir de cacher les prêtres fidèles qui ne pouvaient s'exiler, et de faciliter l'embarquement secret de ceux qui allaient se réfugier en Angleterre, où ils devaient tant édifier les protestants et laisser une trace si profonde de leur passage⁶.

⁶ Au point qu'on fait généralement remonter à cette époque le renouveau catholique qui se manifesta alors dans ce pays. La dignité de ce clergé proscrit pour sa foi, et résigné jusque dans la plus affreuse misère, fit impression sur les Anglais, qui se dirent qu'une religion servie par de tels ministres ne pouvait être aussi vaine qu'on la représentait dans leurs temples.

*
* *
*

Pour en revenir à notre orphelin de Reviers, Arsène était ainsi fait que, même dans ses plus tendres années, il tirait de tout ce qu'il entendait des conclusions enfantines, qui lui méritèrent à l'école le surnom de La Palisse. En conséquence de cette tournure d'esprit, ayant entendu dire dans les tout premiers catéchismes qu'il fallait connaître Dieu pour aller au ciel, il demanda s'il y avait des gens qui ne le connaissaient point. Et comme on lui parlait de païens qui n'avaient jamais vu de prêtre, il se confirma dans son désir d'aller un jour les évangéliser.

On lui objectait bien que cette vocation exigeait des études aussi coûteuses que longues, par conséquent qu'un enfant de sa condition ne pouvait guère espérer voir se réaliser en sa personne; il compta sur la Providence qui, pensait-il, saurait bien y pourvoir. Il devait toujours en aller ainsi avec lui, et ce fut peut-être là le secret de son succès. Il ne heurtait point de front des obstacles apparemment insurmontables, mais sans jamais désespérer, il prenait patience et remettait à plus tard le soin de les tourner avec l'aide de Dieu.

Il savait maintenant lire, et en profitait à la maison paternelle, faisant ses délices des Annales de la Sainte-Enfance et rêvant de partir pour la Chine. Il était bien Normand: les grands voyages ne l'effrayaient point, au contraire, et naturellement il ne se rendait guère compte encore de ce qu'il en coûte généralement pour s'expatrier, même au profit d'une bonne œuvre comme la conversion de son prochain.

Puis il lut dans ces mêmes annales comment un missionnaire avait dû sa vocation à la sainte Vierge. Il commença alors à invoquer N.-D. de la Délivrande, qu'il con-

naissait, vu que son sanctuaire était proche et qu'on s'y rendait tous les ans en pèlerinage ⁷.

Chez les religieuses qui l'élevaient, il ne manqua pas de remarquer les images de N.-D. du Bon Conseil, de N.-D. de Lourdes, de N.-D. de Pontmain et de N.-D. de la Salette. Dans sa piété naïve, il se mit alors à adresser ses prières enfantines alternativement à chacune de ces « saintes Vierges », et ne douta nullement que cette dévotion ne lui obtînt un jour la grâce de devenir missionnaire.

C'était pourtant assez difficile, humainement parlant presque impossible. Qui pouvait s'intéresser à l'avenir du petit orphelin, d'un enfant parfaitement inconnu, prisonnier dans l'étroite enceinte d'une maison religieuse? Mais l'enfant était bon, avait une foi à transporter les montagnes et, en dépit de son jeune âge, donnait déjà des signes d'une capacité intellectuelle qui augurait bien de l'avenir.

A l'encontre de toutes les prévisions humaines, la Providence se chargea de réaliser les aspirations du jeune Arsène. A neuf ans et quatre mois, il entra au petit

⁷ Le nom de ce pèlerinage parut d'abord si étrange au Canada, où il avait jusque-là été inconnu, qu'on commença par l'écrire N.-D. de la Délivrance. Un mot sur son origine et sa raison d'être peut donc trouver place ici.

D'après la tradition, la statue honorée en ce lieu fut miraculeusement trouvée enfouie dans le sol d'un domaine, ou village, appelé Yvrande; d'où l'appellation de N.-D. d'Yvrande qu'on voit souvent dans les anciens documents. Mais l'autre forme a prévalu: N.-D. de l'Yvrande (autrefois N.-D. d'elle Yvrande). Finalement, par contraction, on a eu: Délivrande, qui a pris l'article: la Délivrande. Les vieux textes, latins et français, donnent tous Yvrande.

S'il faut en croire d'autres auteurs, l'origine du nom de ce pèlerinage devrait se trouver dans le mot local « delle », employé en Basse-Normandie pour désigner une parcelle de champ ou de terrain. Dans l'un et l'autre cas, l'idée de délivrance, de libération, fait complètement défaut. (Cf. Léon Jules, *N.-D. de la Délivrande, le Pèlerinage la Basilique, Essai historique*, p. 15. Caen, 1924.).



3.— SŒUR SAINT-BRUNO

Qui accueillit le jeune Arsène, devenant par là comme sa seconde mère, et qui vit encore.

séminaire de Villiers-le-Sec, distant de sept kilomètres seulement de son village natal. L'année scolaire était commencée; l'administration de l'hospice avait déclaré, en effet, qu'une fois sorti, il ne pourrait plus rentrer. Alors où irait-il pendant ses vacances?

Il avait donc fallu trouver une famille charitable pour l'héberger alors, partant faire des démarches plus ou moins fastidieuses qui avaient nécessairement pris quelque temps pour aboutir.

*
* *

Au petit séminaire, Arsène, heureux enfin, se sentait chez lui. Le printemps suivant, il y faisait sa première communion. C'était le 9 juin 1886. Il avait dû lutter un peu pour obtenir cette faveur, vu que les règlements d'alors exigeaient l'âge de onze ans, et il n'en avait que dix — bon point en sa faveur dont il n'est que juste de tenir compte.

Quelle ferveur accompagna chez lui ce grand acte de la vie chrétienne, nous pouvons aisément nous l'imaginer si nous nous reportons à sa grande piété des jours de sa plus tendre enfance et au grand esprit de foi qui devait le distinguer plus tard. Par ailleurs, nous savons qu'aujourd'hui encore l'évêque missionnaire des Esquimaux correspond avec le prêtre qui lui prêcha la retraite préparatoire et avec celui qui, alors simple rhétoricien, remplit vis-à-vis de lui le rôle d'ange gardien, selon le touchant usage de l'institution où il se trouvait.

Puis ce fut, au sanctuaire même de N.-D. de la Délivrande, sa réception du sacrement de confirmation, administré par Sa Grandeur M^{gr} A. Hugonin, alors évêque de

Bayeux. Parfait chrétien dès lors, il était prêt à affronter avec quelque chance de succès les dangers de la vie au seuil de l'adolescence, où il n'allait pas tarder à entrer.



4.— N.-D. DE LA DÉLIVRANTE

(Exacte reproduction en chêne de la statue miraculeuse de France).

Avec son idéal de missionnaire toujours présent à l'esprit, le jeune étudiant était heureux d'apprendre. La science était, en effet, un grand pas qui le rapprochait d'autant du but qu'il se proposait. Or, très bien doué par

la nature, il jouissait, entre autres avantages, d'une mémoire remarquable. Il lui suffisait de lire ses leçons en descendant les escaliers pour faire bonne figure sur les bancs de la classe.

Le temps libre ne lui manquait donc pas. Aussi ne se gênait-il pas pour se laisser aller à toutes sortes d'espiègeries, ne laissant échapper aucune occasion de jouer quelque bon tour aux uns et aux autres. Ses professeurs disaient qu'il « avait du vif-argent dans les veines ».

La première manifestation de cette tendance à l'espiègerie que nous connaissions fut de s'approprier un certain nombre de blancs de permissions, et de les revêtir de la signature du Supérieur ou du préfet de discipline. Il voulut en récompenser ses amis, si bien que la chose fût découverte et la supercherie rendue impossible. On ne dit pas s'il en fut puni.

Il dut donc renoncer aux faveurs dont il aurait voulu gratifier les uns et les autres, et se contenta dès lors de jouer au plus fin avec le préfet de discipline, qu'il avertissait d'avance du jour ou de l'heure où il sortirait de la classe ou du dortoir, en marge du règlement.

Pourtant, jamais rien de prémédité, rien qui sentît le parti pris ou pût évoquer le soupçon d'un complot, mais un esprit prime-sautier qui, comme à son insu, le portait à ce qu'on est convenu d'appeler la dissipation⁸. Celle-ci était en évidence surtout à la salle d'études, où il ne mettait pas grand temps à faire ses thèmes ou versions et à écrire ses compositions.

⁸ Il est assez probable que plusieurs des lecteurs de cet humble ouvrage qui ont déjà lu ma Vie de feu Monseigneur Langevin, O.M.I., archevêque de Saint-Boniface, trouveront des points d'analogie entre ce dernier et le héros de ces pages.

Vif, prompt, toujours pressé, notre jeune espiègle était par nature ennemi de tout détour et y allait généralement par le plus court chemin. Aussi, lorsqu'il le pouvait sans trop attirer l'attention des autorités, il ne perdait pas son temps à descendre une à une les marches d'un escalier. Ces beaux escaliers tournants qui font l'orgueil de certains établissements français ne sont guère connus au Canada. Celui du petit séminaire de Villiers reliait ensemble trois étages, et sa rampe, qui tournait tout autour d'une ouverture restée béante, était si lisse, si invitante !

Pour un enfant du tempérament d'Arsène Turquetil, la tentation de s'en servir comme de moyen de locomotion était souvent trop forte. En un clin d'œil, il s'y hissait, puis se laissait glisser en spirale — quelque chose de si excitant, de si intéressant ! — et avant le temps où il aurait pu atteindre le palier d'un nouvel étage par la voie naturelle, il arrivait en bas, caressant la rampe du ventre et des jambes. . .

Vers la fin de sa première année de séminaire, cette institution reçut la visite de S. G. M^{sr} Mélizan, Oblat de Marie Immaculée, évêque dans l'île de Ceylan, Asie. Il parla aux élèves ; puis, dans la cour de récréation, il se mit à faire les cent pas, entouré d'un grand nombre d'enfants, en attendant la voiture qui devait le mener à Bayeux.

Le petit Turquetil ne pouvait manquer d'être là. Il réussit à se faufiler au travers des rangs des séminaristes plus âgés, et se trouva vite face à face avec le prélat. Tout d'un coup, celui-ci demande :

— Voyons, qui viendra chez nous ?

Le petit bondit pour être mieux entendu.

— Moi, cria-t-il sans hésiter une seconde. Sur quoi Monseigneur de remarquer :

— A la bonne heure, en voilà un.

Mais, quelques minutes plus tard, quand l'évêque-mis-

sionnaire monta en voiture, l'aspirant apôtre ne put s'empêcher de demander à son tour :

— Monseigneur, faut-il mettre mon uniforme ?

Il voulait simplement partir, et parut fort étonné de voir que la voiture épiscopale s'en allait sans lui! . . .

CHAPITRE II

OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

En classe Arsène oubliait pourtant son penchant aux espiègleries dont il était coutumier. Il était alors tout yeux et tout oreilles vis-à-vis du professeur. Aussi leçons, application, explications, tout allait bien. Décidément, c'était un élève brillant, qui promettait en dépit de ses étourderies.

Néanmoins la dissipation de la salle d'études gâtait tellement la moyenne de ses notes que non seulement il ne jouissait pas des sorties d'honneur accordées habituellement comme récompense aux meilleurs élèves, mais il se trouvait consigné aux sorties du mois qui étaient de règle pour tous, excepté ceux qu'on voulait punir.

Il arriva ainsi en troisième. Son directeur qui, après tout, savait qu'il y avait en lui de l'étoffe pour quelque chose de bien — c'était le Révérend Père Eudine, aujourd'hui Dom Eudine, O. S. B. — l'appela et lui dit :

— Mon enfant, vous voulez être missionnaire ?

— Oui, mon Père, répondit Arsène.

— Bah ! fit le prêtre, c'est de l'imagination. Comment voulez-vous devenir missionnaire. prêt à tout supporter, le martyre au besoin, alors que vous n'êtes pas capable de rester cinq minutes tranquille ?

— Je vais essayer, mon Père, promit alors le jeune séminariste.

Et il essaya si bien que, deux jours après, le Supérieur le fit venir et lui demanda s'il était malade, ou s'il tramait quelque mauvais coup, ou bien encore s'il avait changé d'idée, car il se passait évidemment quelque chose d'anormal

en lui. Le futur missionnaire ne répondit rien, sinon qu'il voulait être sage.

Le Supérieur ne fut pas de suite convaincu, mais dut se rendre à l'évidence. Malheureusement les efforts de l'enfant avaient été tels que sa santé en déclina à vue d'œil, et il fallut l'envoyer en vacances deux mois avant les autres. Et quand, à la rentrée, on lui recommanda la prudence :

— Je comprends, dit-il; mais il faudra m'excuser de temps à autre.

Le jeune homme était donc déjà doué d'une force de volonté, malgré une nature exubérante d'énergie et de sève dynamique, qui devait lui assurer le succès. Avec l'approbation de son directeur, il avait obtenu son admission dans les rangs des aspirants aux Missions étrangères de Paris, et il correspondait avec M. Delpech, qui en était chargé.

Nul doute que cet idéal, fruit de la grâce et indice d'une vocation certaine, ne soutînt le jeune séminariste et l'aidât à persévérer. Un de ses amis raconte que, étant en rhétorique, alors qu'il pensait demander à l'Evêque la permission d'entrer au séminaire des Missions étrangères, on l'invita à être parrain d'un enfant. Avec l'agrément de son curé, il accepta.

Mais au sortir de l'église, quand on lui dit de donner le bras à la marraine, jeune fille de son âge — selon la mode du pays en pareil cas, — il refusa.

— Voyons, fais donc comme tout le monde, lui dit quelqu'un; c'est ta commère.

— Commère ou compère, peu importe; je suis séminariste, observa le nouveau parrain.

— Mais tu n'es pas encore curé!

— Non, mais je veux être missionnaire.

*
* *
*

Et parce qu'il voulait être missionnaire, il demanda, sa rhétorique finie, la permission d'entrer au séminaire des Missions étrangères à Paris. Il était donc bien ancré dans sa vocation. Mais son évêque lui retourna sa lettre avec, en marge, cette note: « La règle du diocèse est qu'il faut faire deux ans de grand séminaire avant d'obtenir pareille permission », un nouvel obstacle à sa marche en avant. Mais comme ces contretemps semblaient augmenter avec l'âge, il finit par s'y faire, et se soumit sans murmurer, comme d'habitude.

Il entra donc au grand séminaire de Sommervieu, dirigé par les Messieurs de Saint-Sulpice. Il prit la soutane le 21 novembre 1893, un pas de plus vers le but suprême.

A Sommervieu les grands séminaristes passent deux ans à étudier la philosophie, après quoi ils entrent au grand séminaire de théologie qui se trouve à Bayeux même. Le jeune lévite fut saisi par cette atmosphère de dignité, de calme, de respect mutuel qui est le propre des institutions de Saint-Sulpice. A sa première entrevue avec son directeur, il lui fit part de son intention bien arrêtée d'aller aux Missions étrangères aussitôt ses deux années de philosophie terminées.

— Eh! bien, M. l'abbé, fit le bon Sulpicien, nous en reparlerons dans deux ans — encore de l'eau froide jetée sur son enthousiasme! Il y était habitué: il se soumit encore.

Ce fut donc le silence absolu sur cette question pendant deux ans.

La seconde année touchait à sa fin. Il n'en restait plus

que deux semaines, lorsque le T. R. P. Cassien Augier¹, alors Assistant Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, arriva du Sud africain, et, un jour de congé, donna aux grands séminaristes une conférence sur les travaux de ses frères en religion au pays qu'il venait de visiter.

Sa grande croix d'Oblat impressionna l'abbé Turquetil, et la vie du missionnaire telle que l'étranger la décrivit répondait bien à l'idéal du jeune ecclésiastique. Volontiers il eût été trouver le religieux pour lui dire qu'il désirait se faire Oblat. Mais il ne voulait plus obéir à un enthousiasme qui eût pu être éphémère. En matière si grave, il devait consulter son directeur. En vain un jeune abbé vint-t-il lui dire que le P. Augier désirait le voir.

— Comment? dit Turquetil, il ne me connaît point.

— C'est moi qui lui ai parlé de vous, admit son interlocuteur.

— Mais qui vous a dit que je voulais être missionnaire?

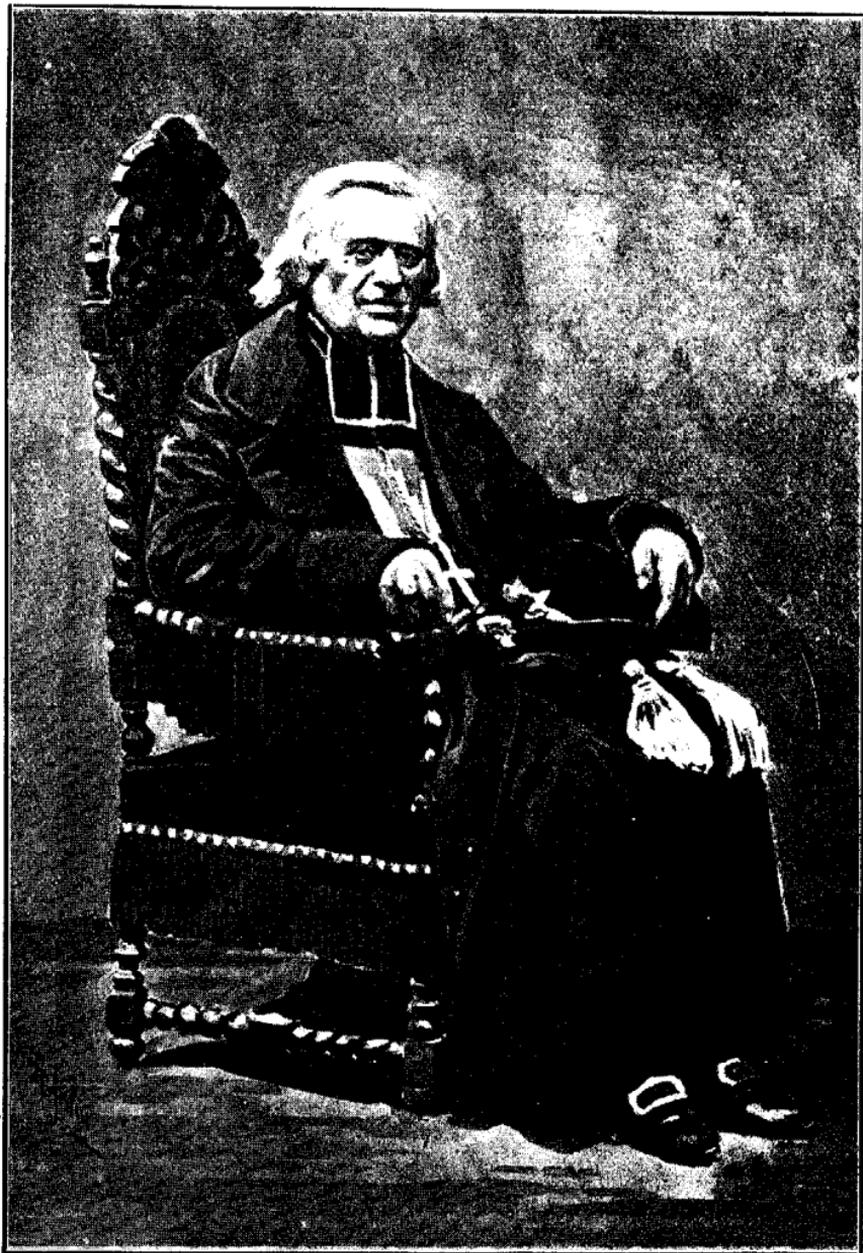
— Oh! cela se voit bien; tout le monde le dit.

Pourtant M. Turquetil n'alla point voir le conférencier. Il commençait à se défier de lui-même.

Quelques jours plus tard, c'était la dernière direction. Le Sulpicien aborda de lui-même la question.

— Vous m'avez dit il y a deux ans que vous vouliez être missionnaire, fit-il. J'approuve votre vocation. Vous pouvez aller à Paris, aux « Missions étrangères », si vous y tenez. Cependant, vu votre tempérament qui a besoin d'être contenu, vous feriez mieux de choisir une Congrè-

¹ Cet excellent Père est toujours mentionné avec son prénom, pour le distinguer de son frère Célestin, Oblat comme lui, et Provincial en France et au Canada. Le Père Cassien devait lui-même devenir Général de sa Congrégation, et resta toujours un homme aussi aimable que capable.



5.— M^{GR} DE MAZENOD
Fondateur des Oblats.

Naquit à Aix en Provence le 1^{er} août 1782, fut ordonné prêtre à Amiens le 21 décembre 1811. Les Règles et Constitutions de son Institut furent solennellement approuvées par Léon XII, le 17 février 1826, et il mourut à Marseille le 21 mai 1860.

gation de missionnaires; là les supérieurs vous guident, vous forment. En suivant leurs directions, vous ferez plus de bien.

— Mais laquelle choisir ? Je n'ai jamais pensé à aucune, remarqua le séminariste.

— Vous avez les Maristes, vous avez les Oblats, deux Congrégations excellentes. Choisissez.

*

* * *

Le choix de l'abbé Turquetil tomba sur les Oblats. La visite du P. Augier avait été l'instrument de la Providence pour le guider à ce moment décisif de sa vie.

Les Oblats de Marie Immaculée forment un corps missionnaire des plus méritants dans l'Eglise. En conformité avec leur devise, *Pauperes evangelizantur*, les pauvres sont évangélisés, les missions aux déshérités de la fortune, aux basses classes en Europe, aux sauvages d'Amérique et aux nègres d'Afrique, comme aux naturels d'Asie, sont leur but principal, et leur action dans le monde est l'accomplissement de l'œuvre donnée par Notre-Seigneur comme la preuve de la venue du Messie.

Ailleurs, et comme fin secondaire, ils sont aussi chargés de l'enseignement dans les grands séminaires et dans les collèges². La superbe Université d'Ottawa est même entre leurs mains; mais il n'en est pas moins vrai que les missions aux pauvres, aux petits sont leur œuvre principale.

² Sans compter leurs propres juniorats, ou maisons de formation classique pour les élèves qui se destinent à leur propre Congrégation. On en voit au moins un dans chacune de ses « provinces », ou divisions majeures gouvernées par ce qu'on appelle un Provincial.

Fondée à Aix en Provence le 25 janvier 1816 par M^{sr} Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, cette Congrégation fit dès les commencements des prodiges de valeur évangélique. Connu d'abord sous le nom de Missionnaires de Provence, leur Institut s'étendit bientôt aux cinq parties du monde. Le Congo belge, en Afrique, le Laos, en Asie, et le pays du Chaco naguères encore ravagé par la guerre entre le Paraguay et la Bolivie, en Amérique du Sud, sont ses plus récents champs d'apostolat.

Aujourd'hui les Oblats ne comptent pas moins de 4,600 membres profès, parmi lesquels 2,300 sont prêtres, 1,206 frères scolastiques et 1,003 frères convers. Ils possèdent un cardinal, qui est en même temps archevêque résidentiel, celui de Québec³, un autre archevêque, à Ceylan, et pas moins de quinze évêques, dont celui qui fait l'objet de ces pages n'est certainement pas le moindre.

Mais l'abbé Turquetil était loin de penser à ces dignitaires lorsqu'il se décida à demander son admission dans les rangs de leur Congrégation. En attendant, la question urgente était pour lui d'obtenir l'autorisation de son évêque. Or pendant les vacances, il devait y avoir une grande fête à N.-D. de la Délivrande, la chapelle du pèlerinage étant alors élevée au rang de basilique. Ce fut le jour choisi par quatre jeunes abbés pour demander cette faveur à M^{sr} Hugonin.

Ils commencèrent par bien prier Notre-Dame de la Délivrande, et c'est alors que, rêvant déjà de fonder une mission en pays païen, l'abbé Turquetil lui promit de donner son nom à la première qu'il établirait, si jamais il avait le bonheur d'en établir.

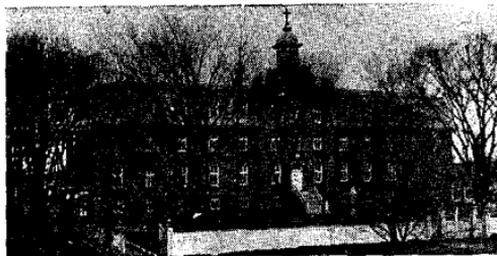
Puis nos quatre aspirants-missionnaires tirèrent au sort pour savoir qui irait le premier chez Monseigneur. Le sort

³ Le cardinal Guibert, archevêque de Paris, fut l'un des premiers disciples de leur Fondateur.

tomba sur M. Turquetil, qui obtint la permission, pendant que les autres attendaient à la porte. Deux d'entre eux furent admis, le troisième fut éconduit.

C'était le 15 août 1895. Quinze jours plus tard, l'abbé Turquetil entra au noviciat des Oblats, à Angers, où il prenait le saint habit le 7 septembre. Il avait dix-neuf ans et quatre mois.

Pendant son noviciat, il vit et entendit un missionnaire de l'Afrique australe, qui lui rappela par ses récits la conférence du P. Augier, puis un autre, cette fois de la Colombie



6.— UN NOVICIAT OBLAT

(Celui de Lachine, près de Montréal, Canada).

Britannique, le P. A.-G. Morice, « alors dans toute la force de l'âge et bien fait pour enthousiasmer un jeune », comme il devait écrire plus tard. Le Père Morice, après sa causerie, ayant demandé s'il y avait un novice qui aimerait à aller au pays de l'Ours Noir⁴, le Frère Turquetil se déclara prêt.

— Et les ours gris? fit le missionnaire.

— J'apprendrai comment les traiter, répondit le novice.

En attendant, même dans cette sainte retraite d'Angers, le Frère Turquetil ne pouvait parfois s'empêcher de faire

⁴ Par allusion au titre d'un livre que le missionnaire venait alors de publier.

des siennes. A l'occasion, par exemple, du passage du religieux susmentionné, ayant vu le Père Maître l'accompagner au sortir de la maison, il pensa qu'il allait le conduire jusqu'à la gare. C'en fut assez pour réveiller en lui l'instinct espiègle des jours d'antan. Vite il court vers un frère novice qu'il voulait taquiner d'une manière spéciale.

— Frère Un Tel, le Père Maître vous demande, lui dit-il.

Et il écoute dans un coin pour jouir à son aise de la déconfiture du trop crédule novice. Mais quel n'est pas son étonnement d'entendre une voix bien virile répondre par un vigoureux : entrez ! aux timides coups frappés à sa porte ! Le Père Maître n'avait accompagné son hôte qu'une courte distance ! . . .

— Mon Père, il paraît que vous me demandez, lui dit son visiteur inattendu.

— Aucunement, dit le P. Abhervé. Qui vous a dit que je voulais vous voir ?

— Le Frère Turquetil.

— Dites-lui de venir me trouver.

Et notre renard pris à son propre piège en eut pour son compte.

*
* *
*

Cette petite leçon dut lui profiter, et sa conduite ultérieure ne put que s'améliorer encore, puisque sa fredaine n'empêcha point son admission aux premiers vœux, qu'il prononça le 8 septembre 1896, jour de la Nativité de la sainte Vierge. Du reste, ses qualités de cœur et d'esprit faisaient beaucoup plus que compenser cette tendance à l'espièglerie, petit legs de l'enfance, qui ne pouvait que disparaître avec l'âge.

Le même mois, le nouvel Oblat entra au scolasticat de

Liège, en Belgique, pour y faire ses études théologiques. C'était la même institution qui, établie d'abord à Autun, France, avait dû émigrer en Irlande sous le coup de la persécution de 1880, qui avait dispersé les religieux français aux quatre coins du ciel.

Le Fr. Turquetil eut l'occasion d'y voir et d'y entendre des missionnaires et des évêques oblats de partout; mais une conférence de feu M^{sr} Grouard sur les Esquimaux fit sur-



7.—M^{sr} GROUARD, O.M.I.

tout impression sur lui. L'évêque voyageur y décrivait le genre de vie si primitif de ce peuple barbare; il y disait ses efforts infructueux pour les convertir, et recommandait de bien prier pour qu'un jour l'évangélisation de ces infidèles devint possible⁵.

Par suite de cette conférence, le Fr. Turquetil, obsédé de l'idée de ces pauvres gens qui vivaient et mouraient sans la moindre connaissance de Dieu ni la moindre préoccupation d'une vie future, se mit à faire neuvaine sur neuvaine pour obtenir la grâce d'être un jour envoyé chez eux.

Toutefois lorsque, à la fin de son scolasticat, on lui demanda quelles pouvaient être ses préférences, où il aimerait à exercer son ministère⁶, il répondit:

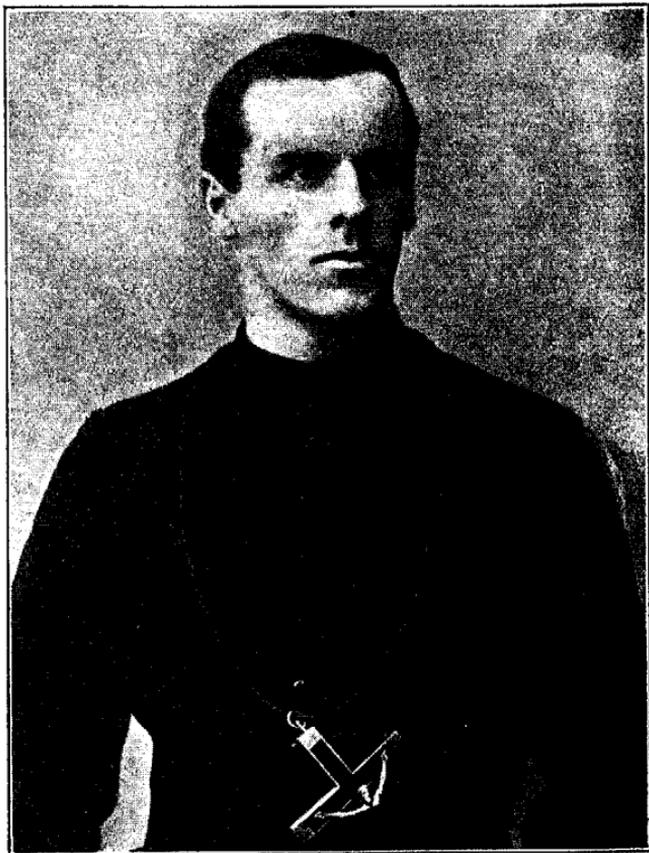
— N'importe où, pourvu que ce soit en mission sauvage: pays chauds ou pays froids, mais pas en Europe.

Il était bien toujours Normand. Les grands voyages, l'air de pays lointains, avec cela les occasions de se dévouer,

⁵ Né au diocèse du Mans, M^{sr} Emile Grouard fut pendant très longtemps l'un des plus grands missionnaires du Grand Nord canadien.

⁶ Question qu'on ne pose généralement pas.

d'exercer son zèle débordant et de faire du bien aux âmes les plus délaissées, voilà ce qui lui allait. Mais comme il avait maintenant la générosité de ne pas confiner son dé-



8.— LE P. TURQUETIL, NOUVEAU PRÊTRE

vouement dans des limites trop précises, Dieu allait lui accorder ce qu'il rêvait depuis si longtemps.

Il fut ordonné prêtre par Sa Grandeur M^{gr} Heylen, évêque de Namur, qui venait seulement d'entrer en fonctions. De fait, c'était la première ordination du prélat belge, bien

connu depuis des cercles eucharistiques ⁷. C'était le 23 décembre 1899. Désormais prêtre pour l'éternité, le Père Turquetil n'allait pas tarder à devenir missionnaire de fait autant que de nom ⁸.

Il lui fallut pourtant attendre encore quelques mois, et, en juillet de l'année suivante, il recevait son obédience pour le vicariat apostolique de la Saskatchewan, dans l'Ouest canadien. Dès le 16 août suivant, il s'embarquait, d'abord pour Southampton, Angleterre, et de là pour New-York, où il arrivait le 24. Son bateau faisait partie de la marine marchande allemande: pas un passager français à bord, rien que de l'allemand dans les conversations — ce qui dut lui donner comme un avant-goût des difficultés provenant de la différence de langues qui l'attendaient.

Mais s'il ne pouvait guère prendre part aux entretiens des passagers, il n'en était que plus uni par la pensée aux Cris, aux Montagnais et peut-être aux lointains Esquimaux.

A Prince-Albert, siège de son nouvel évêque M^{gr} Pascal, O. M. I., qu'il atteignait aux premiers jours de septembre, il reçut son obédience définitive pour la mission du lac Caribou, et partit vingt-quatre heures à peine après son arrivée, vu que, la saison étant déjà avancée, on craignait que les glaces ne lui barrassent le passage.

Sans l'avoir demandé, sans le savoir probablement, il prenait la direction du pays sauvage où l'œuvre de sa vie allait commencer, après quelques années de préparation sur un champ quelque peu différent.

⁷ Il fut longtemps président officiel des Congrès Eucharistiques.

⁸ Le nom officiel des Oblats est « missionnaires oblats ».

CHAPITRE III

AU LAC CARIBOU

Le lac Caribou est un vaste réservoir aux baies multiples, dont les eaux, claires et limpides, tour à tour dorment et s'agitent dans un bassin de cent cinquante milles de long sur une trentaine de large dans sa partie septentrionale. Il s'étend du nord au sud, à quelque deux cents milles au sud-est du lac Athabaska, juste entre les 56° et 58° degrés de latitude.

Sa nappe cristalline est comme percée de chaque côté d'une infinité de pointes, ou caps allongés, dont les sombres conifères revêtent, à distance, une teinte bleuâtre et incertaine, tandis qu'en été ses nombreuses îles, dont plusieurs sont de dimensions respectables, semblent, sous l'effet de la chaleur et des conditions atmosphériques qu'elle engendre, s'élever en l'air et s'y tenir suspendues.

Alimenté en partie par la rivière la Hache, qui s'y jette au nord, il se décharge au sud par la rivière Caribou, qui, après un cours d'environ soixante-dix milles, tombe dans la rivière aux Anglais, fameuse dans les annales des traiteurs de fourrures. Celle-ci est aussi appelée la Churchill ¹.

Cette pièce d'eau est assez poissonneuse, de même que la contrée qui l'enserme est giboyeuse. Ce lac et ses environs sont donc faits pour l'Indien beaucoup plus que pour le blanc; car, à part certains morceaux de terre dans le sud, que ne dédaignerait peut-être pas le cultivateur, ce ne sont partout que roches et gravier, sable, mousse et lichens, au

¹ Cf. Morice, *Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest canadien*, vol. II, p. 144.

travers desquels croît péniblement une végétation malingre et rabougrie.

Ces déserts isolés du reste du monde, par suite de la difficulté de les atteindre, n'étaient pourtant pas une solitude absolue. Ils avaient pour habitants plus ou moins nomades des membres de la grande famille des Indiens dénés, connus sous le nom de Mangeurs de Caribou, qui dénote assez leur genre de vie ordinaire : chasseurs de rennes ou caribous, de la chair desquels ils se nourrissaient.

Au nombre alors d'environ douze cents, ils étaient pour la première fois venus en contact avec le ministre de l'Évangile le 25 mars 1847, époque où une poignée d'entre eux avaient reçu la visite du P. (plus tard M^{sr}) Taché, O. M. I., alors stationné à la mission de l'Ile-à-la-Crosse.

Les Mangeurs de Caribou, subdivision de la tribu des Montagnais, ne paraissent pas avoir été à l'origine aussi religieux que les autres branches du stock déné, qui sont plutôt remarquables pour leur inclination naturelle aux choses de Dieu, à l'encontre des Cris, race différente d'aborigènes, leurs voisins, qui, matériels et terre à terre, ne s'en souciaient guère — ce qui me porte à considérer les premiers comme de sang mêlé, ainsi qu'il arrive presque toujours en cas de contiguité de deux races différentes.

Néanmoins tout nouveau tout beau, et, au cours des visites qu'il fit aux uns et aux autres, le prêtre n'enregistra pas moins de 49 baptêmes, presque tous d'enfants.

L'année suivante fut encore plus heureuse : 71 baptêmes furent alors le résultat pratique de sa course apostolique.

Ces sauvages restèrent alors deux ans sans la visite du missionnaire. Nommé évêque, M^{sr} Taché leur envoya alors (1851) le P. Maisonneuve, tout jeune prêtre nouvellement arrivé en Canada, dans le but d'explorer la place en vue d'y établir un poste permanent. Entrepris dans des conditions

particulièrement difficiles — quinze jours à traverser le lac dans le sens de sa longueur, à cause des glaces qui, à tout instant, barraient le passage — son voyage fut très pénible, et ne put manquer d'influer sur la décision du Père, qui fut adverse.

Poisson très rare et bien pauvre, assez peu de gibier,



9.—SAUVAGESSES

point de bois de construction, telles étaient les raisons qu'il jugea militer contre la fondation de la mission projetée.

Ce qu'apprenant, paraît-il, un ministre protestant parla de s'y établir lui-même. Ce fut le coup de grâce pour les pauvres Indiens. De nouveau Dieu allait tirer le bien du mal, par la résolution que prirent alors les autorités ecclésiastiques de se fixer à l'extrémité nord du lac, au bout opposé duquel la compagnie de la baie d'Hudson, les grands commerçants en fourrures du Canada, avait jusque-là eu son fort.

Au cours de 1860, une très humble habitation en grosses perches superposées y fut construite, que le P. Végreville, O. M. I., son premier prêtre résidant, devait occuper à la fin de l'année ou en janvier 1861. Son compagnon était le P. Alphonse Gasté, originaire de Laval, France, dont la vie allait dès lors s'identifier avec cette lointaine mission, la plus difficile de toutes, selon M^{sr} Taché, à cause de son très grand isolement, et du caractère exceptionnellement sévère de son climat, pour des raisons qui seront fournies plus loin ².

Mille péripéties, pas toujours des plus agréables, allaient naturellement s'y succéder, lesquelles ne devaient pourtant pas être sans leurs consolations, puisque, rien qu'entre 1880 et 1884, par exemple, il ne s'y fit pas moins de 255 baptêmes et 41 mariages.

Ce beau résultat accusait de la part du prêtre une somme de travail d'autant plus forte que ces sauvages s'étaient longtemps montrés « rebelles, indifférents et apathiques » ³.

*
* *

Telle était la mission Saint-Pierre du lac Caribou, son nom officiel, lorsque le P. Turquetil y arriva en 1900. Nous l'avons laissé à Prince-Albert, près de son nouvel évêque, M^{sr} Albert Pascal, O. M. I. Il avait à peine eu le temps de faire sa connaissance, qu'il le quittait en bateau plat, appelé berge, en partance pour Cumberland-House. Là résidait un autre Oblat, le P. Ovide Charlebois, que nous rencontrons encore plus d'une fois sur notre chemin.

² Cf. Morice, *Histoire de l'Eglise dans l'Ouest Canadien*, vol. II, p. 145.

³ Lettre du P. Turquetil, *Missions des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, vol. de 1912, p. 280.

Le P. Charlebois était un homme de Dieu s'il en fut.

— Ah! vous allez au lac Caribou, dit-il au nouveau missionnaire. Savez-vous qu'il a y a des Esquimaux là-bas?

— Non; on ne me l'a pas dit, répondit Turquetil.

— Il y en a. Aimerez-vous à vous en occuper? Vous êtes jeune.

— Oh! mais certainement, fit le jeune Père, qui se demanda dès lors si par hasard ses neuvaines de scolastique n'étaient point à la veille d'être exaucées.



10.— EN CANOT

Il arriva enfin à destination, après un voyage de pas moins de cinq semaines en canot d'écorce, « dégradé »⁴ tantôt par la tempête d'automne, tantôt par la glace qui prenait dans les baies d'un large cours d'eau là où il n'y avait pas de courant.

Au lac Caribou, le bon et saint Père Gasté le reçoit à bras ouverts. On parle de toutes sortes de choses, de la

⁴ Terme du pays signifiant arrêté accidentellement, par un contretemps dû aux éléments, surtout au vent.

France, du voyage, des missions. Puis le jeune prêtre demande :

— Il paraît que vous avez des Esquimaux dans le territoire de votre mission ?

Le bon vieux bondit.

— Oh ! oui ; venez-vous pour vous en occuper ?

Et, sans attendre une réponse, il embrasse le jeune Père en disant :

— Voilà trente ans que je demande quelqu'un pour ce ministère. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-quatre ans et demi.

— Ah ! si l'on m'avait dit alors qu'il fallait encore attendre six ans avant la naissance du prêtre qui viendrait évangéliser ces pauvres gens, je me serais bien découragé. Mais vous voilà. Je verrai donc commencer cette mission. Que Dieu est bon !

Le P. Turquetil était comme Moïse arrivé au seuil de la terre promise ; mais, plus heureux que le chef israélite, il allait finir par y entrer, bien qu'une dizaine d'années de préparation pour l'œuvre de sa vie dût s'écouler avant qu'il pût la commencer d'une manière effective.

Ces années il les passa dans l'exercice d'un ministère de routine, ou à peu près. Car la desserte de la mission du lac Caribou ressemble un peu, sous certains rapports, à celle d'une paroisse régulière, bien qu'elle ait comme espèces de succursales de moindres centres indigènes, de nature plus ou moins permanente, comme le lac Brochet, le lac des Bois, la rivière du Petit Poisson, la rivière Rapide, etc., que fréquentent à certaines époques des groupes de sauvages, en vue d'y pêcher ou d'y chasser.

*

* * *

Ces petits centres occasionnent des voyages pas toujours des plus faciles, au cours desquels le pasteur doit courir

après la brebis égarée, ou peu s'en faut. Mais les difficultés qu'ils comportent ne sont rien en comparaison de celles de courses de longue haleine que le missionnaire entreprit presque annuellement, dans le but de se mettre en rapport avec les fameux Esquimaux.



11.— BŒUFS MUSQUÉS

La première eut lieu dès 1901. C'était au cœur de l'hiver, du lendemain de Noël à la fête de Pâques de l'année suivante. Elle ne fut guère féconde qu'en fatigues inouïes et en incroyables souffrances endurées gaiement. L'objectif du P. Turquetil était un certain lac de « l'Ile-qui-dort », à deux cents lieues au nord du lac Caribou. Là il trouva quelques Esquimaux, fort étonnés de voir la Robe Noire,

dont ils avaient déjà entendu parler. Ils étaient venus apporter à ses sauvages des peaux de bœufs musqués et des fourrures de renards blancs, qu'ils troquaient contre quelques munitions et instruments de pêche.

Repartis pour leur pays lointain, au nord-est, en assurant que trois ou quatre autres familles allaient sous peu arriver au campement, le missionnaire les attendit longtemps, et, comme personne ne venait, il résolut d'aller lui-même à leur rencontre. Bientôt il débouchait dans ces immensités désertiques connues sous le nom anglais de *Barren Lands*, ou Terres Stériles, que Turquetil décrit ainsi :

« Toute trace de végétation a disparu. On se croirait sur l'océan glacé, n'étaient les inégalités de terrain, d'ailleurs peu sensibles, car la neige recouvre tout. . . Enfin, le vent a un peu diminué. . . A la vue de ce pays malheureux, il semble qu'une malédiction l'ait converti en un affreux désert. De quoi vivent donc ses habitants? Quelles ressources offrent ces immensités de neige durcie par le froid, où paraissent à peine de loin en loin quelques rochers dénudés?

« Par un contraste frappant, le souvenir de la belle France vient accroître encore la tristesse de ce paysage, puis soudain aussi je me sens heureux d'avoir été appelé à secourir ces pauvres païens, les plus malheureux du monde vraiment.

« Il faisait grand froid, plus de 50 degrés au-dessous de zéro; nous entendions distinctement le sifflement de notre respiration au contact de l'air froid, et parfois aussi nous la voyions retomber en fine poussière blanche. J'éprouvais parfois comme l'impression d'un glaçon qui m'aurait pénétré dans la tête, et c'était là, pour moi du moins, la souffrance la plus cruelle. Pas de bois pour faire le thé; il faut courir, courir toute la journée sans thé, sans feu, malgré la fatigue et le froid excessif »⁵.

⁵ *Missions des Oblats de Marie Immaculée pour 1904*, pp. 52-53.

Ces extraordinaires conditions atmosphériques, que le lecteur veuille bien se le rappeler une fois pour toutes, viennent de la proximité de ces régions désolées de l'immense baie d'Hudson, dont les côtes sont comme léchées, à une courte distance, par le courant sous-marin du pôle nord, qui refroidit considérablement tout l'Est de l'Amérique du Nord⁶. Le P. Turquetil n'avait probablement pas atteint le 60° degré de latitude; mais, dans le désert canadien qu'il parcourait, le climat est au moins aussi froid que dans celui du 65° du côté ouest du continent.

Et cette différence se fait sentir même à l'intérieur des terres: plus vous approchez de l'Ouest, réchauffé par le courant, ou *stream*, du Japon, plus tempéré est le climat.

*
* *

Ajoutons à cela les mille inconvénients qui découlent d'un froid si perçant, et nous aurons quelque idée des efforts héroïques qu'il faut faire pour pouvoir simplement marcher.

« Nous avançons avec peine », écrit le missionnaire, qui est pourtant loin de prendre les choses au tragique, « moi surtout, car la veille je m'étais laissé geler à moitié le genou gauche, et une douleur violente m'empêchait de plier la jambe. Comme mes compagnons d'ailleurs, j'avais le visage profondément gelé, et, avec nos joues et nos nez noirs, nous ressemblions moins à des Indiens qu'à des nègres du Congo »⁷.

Le lendemain, suprême déception! On avait annoncé le voisinage des huttes en neige des Esquimaux: on les trouve bien, mais elles sont désertes! Douze familles ont séjourné

⁶ En sorte qu'un point d'une certaine latitude en ce pays est infiniment plus froid qu'un autre point de la même latitude en Europe.

⁷ *Ibid.*, p. 53.

là; leur passage est fortement accusé par une saleté repoussante et une odeur nauséabonde dans les huttes, dont l'une abrite un cadavre « enterré » à l'esquimaude, c'est-à-dire recouvert de quelques roches⁸. Mais, effrayés par la mort d'un des leurs, ils ont repris la direction du Nord.

Tant de peine pour si peu! Mais Dieu a compté les pas de son envoyé: il récompense jusqu'à un simple verre d'eau donné en son nom!

Sur le retour, après un long jeûne forcé, un caribou leur offre, tout près, une belle cible; mais après qu'un de ses compagnons l'a manqué plusieurs fois, le missionnaire, pressuré par la faim et transi de froid, essaie à plusieurs reprises de charger son arme. A peine s'est-il sorti les mains de ses énormes mitaines⁹, que la gelée le pénètre au point que ses doigts engourdis se refusent à saisir la cartouche, qui lui échappe à chaque fois.

Décidément, c'est jouer de malheur.

Bien des voyages semblables furent pour notre jeune apôtre marqués au coin de l'épreuve. Celui-là faillit dégénérer en désastre: disette de vivres par une température de plus de 55°, sans feu ni aucune nourriture pendant trois jours.

Une autre fois, ce furent cinq jours consécutifs sans une bouchée à se mettre sous la dent. Mais, disait le Père, c'était au printemps, donc pas de danger, et, ajoutait-il, vous auriez dû voir la quantité de poisson cru, et tout vivant, que j'ai engloutie lorsque je réussis à en prendre. Instinctivement, je me retournais pour voir si quelqu'un m'avait observé. Cela me paraissait incroyable que j'avais mordu ainsi

⁸ V. ill. N° 41.

⁹ Toujours en fourrures, cette indispensable partie de l'accoutrement missionnaire est suspendue de chaque côté par un cordon passant en arrière du cou.



12.—UN ESQUIMAU

dans du poisson vivant, qui se débattait dans ma bouche et que j'y serrais de toutes mes forces; mais je le trouvais bon et, depuis que je suis chez les Esquimaux, je ne regarde plus si quelqu'un me voit. C'est le contraire; je regarde ceux qui n'osent pas en faire autant, et en conclus qu'ils n'ont pas faim!

Un second essai d'apostolat chez les Esquimaux ne fut guère plus heureux. Evidemment il était écrit que le démon aurait toute liberté d'entraver son action chez les infidèles, jusqu'à ce que sa patience et son inlassable persévérance eussent remporté la victoire sur l'ennemi de tout bien. Le résultat net de cette seconde tournée fut de s'aboucher avec un chef avec lequel il s'entendit pour un nouveau voyage.

Au retour, la faim l'éprouva encore plus cruellement; trois de ses chiens de trait (qui valent un cheval dans ces contrées sauvagés) moururent de faim. Les voyageurs avaient bien caché des provisions pour le retour, mais le « diable des bois », ainsi que les indigènes appellent le carcajou, animal qui est le type achevé du voleur habile et sans vergogne, avait passé par là, et naturellement n'avait rien laissé pour les propriétaires.

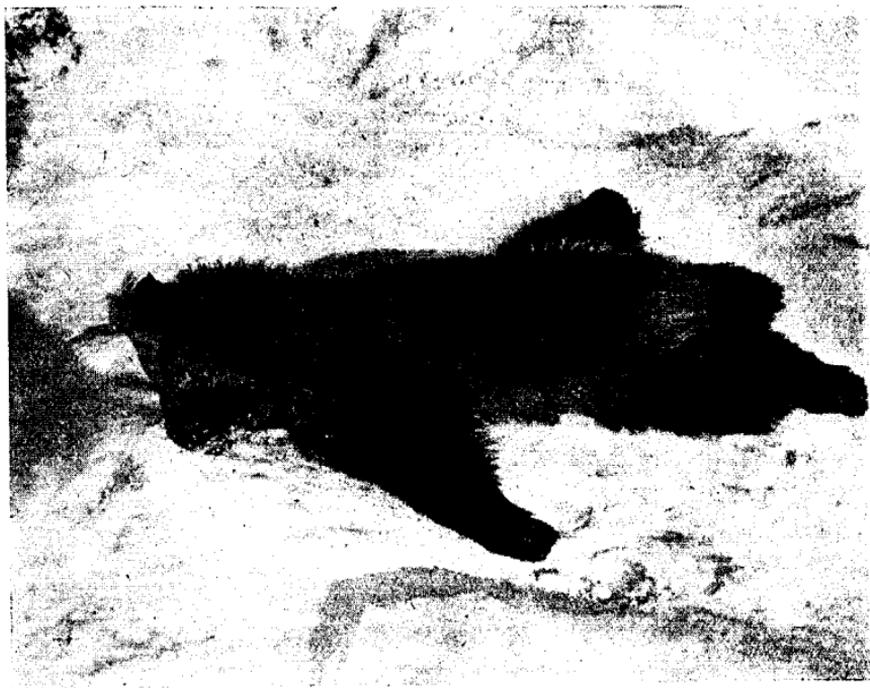
Aussi ses compagnons et lui avaient-ils juré de lui faire payer cher ses vols et déprédations s'ils pouvaient jamais mettre la main sur l'un d'eux. Et ce fut l'occasion d'un comique incident au cours d'une autre de leurs randonnées.

*
* *

Il arriva donc que Turquetil et un guide métis tombèrent un jour sur une de ces vilaines bêtes qui, contre leurs habitudes, s'était laissé prendre au piège, au moment où elle voulait en soustraire l'appât. Le métis qui, comme tous les sauvages, avait probablement une dent toute particu-

lière contre cette gent malfaisante, se chargea de punir le mécréant.

Armé de son fouet garni de plomb, il cingle le maudit qui grogne des jurons de son cru, rugit et bondit sous l'effet de



13. — PEAU DE CARCAJOU

sa castigation. Le sang coule, puis tout d'un coup voilà que, sous les bonds désespérés de la bête, la chaîne du piège se casse, le carcajou s'enfuit et le fouet du métis tombe dans le vide!

De suite, l'instinct du conducteur de traîneau à chiens qu'était le compagnon du Père s'éveille en lui. Il se met à crier : Hô! hô! c'est-à-dire : Arrête! comme il l'eût fait à un

chien qui se sauve, au grand ébahissement de son maître qui se tord de rire.

On s'amusa si longtemps de la méprise du métis justicier public que l'animal put gagner le large et disparaître pour toujours.

— C'est égal, fit alors son bourreau, par manière de consolation pour les quolibets dont il devint victime, je lui ai fait tant de blessures qu'il passera désormais tout son temps à les lécher. Il ne pourra manger, et mourra de faim.

Cruel! fera quelqu'un peu au courant des habitudes du carcajou. S'il lui prenait fantaisie de se faire trappeur, il changerait vite d'opinion. Le « diable des bois » en effet, ne saurait être mieux nommé. C'est pour le chasseur un véritable fléau. La dextérité avec laquelle il parvient à dérober les appâts des pièges et par là nullifier l'œuvre du trappeur, sans s'y faire prendre lui-même, et l'habitude qu'il a de dérober le gibier qui s'est fait prendre et d'en détruire ainsi la fourrure, est vraiment incroyable. Aussi quand on peut avoir l'extrême chance d'en capturer un, personne ne le manque, et je me rappelle avoir lu quelque part dans un livre du P. Petitot¹⁰, que, dans le pays où il exerçait son ministère — vallée du Mackenzie — les Indiens avaient l'habitude de l'écorcher vif, puis de le lâcher dans les bois, où il ne tardait pas à crever de froid.

¹⁰ L'un des plus savants missionnaires du Grand Nord Canadien.

CHAPITRE IV

VERS LES ESQUIMAUX

Que sont donc ces fameux Esquimaux après lesquels soupirait notre P. Turquetil? Ils sont la famille humaine la plus originale du monde, jusqu'alors la plus délaissée au point de vue religieux, une race toute spéciale en Amérique qui est essentiellement maritime et riveraine, directement ou indirectement, des côtes nord de ce continent. Elle est composée de gens qui passent la plus grande partie de leur vie dans la neige et la glace, en des maisons de neige durcie appelées *iglous*, et pourtant ne connaissent d'autre feu que la faible lueur d'un brin de mousse nageant dans la graisse fondue d'une lampe en pierre—pour la bonne raison que le bois de chauffage manque complètement dans toute l'étendue de leur territoire¹.

Bien que celui-ci soit aujourd'hui un peu plus restreint qu'il ne l'était avant l'arrivée des blancs dans l'Est du Canada, il mesure encore au-delà de 5.000 milles de long sur pas plus de 50 de large en certaines places. Commencant à un certain point de l'Alaska occidentale, il contourne cette presqu'île, passe par les bouches du Mackenzie et l'embouchure de la Coppermine, à l'extrême nord du continent, comprend les îles aussi nombreuses qu'importantes comme superficie du Nord-Est, ainsi que les côtes de l'immense baie d'Hudson et celles du Groënland, pour aller se terminer aux confins du Labrador².

¹ Du moins dans l'Est et le Nord américains.

² Les Esquimaux occupaient autrefois jusqu'aux rivages septentrionaux du golfe du Saint-Laurent et de Terre-Neuve.

Une des particularités les plus curieuses de cette race, fière malgré sa vie nécessairement si primitive, est le fait que, en ce qui est de sa langue et de ses coutumes, elle est infiniment plus homogène que les tribus indiennes ne le sont entre elles. Un Esquimau de l'Alaska comprendra sans peine un naturel des rives labradoriennes, tandis que, sur la côte de la Colombie Britannique, par exemple, les habitants de deux villages co-limitrophes parleront des langues diamétralement opposées.

Tout d'abord, bien qu'ils soient aussi nomades qu'eux, les Esquimaux ne sont point des Indiens. Même au point de vue physique ils ont le teint plus clair, pâlot sans être absolument blanc, la figure ronde presque en forme de pleine lune, les yeux petits, souvent enfoncés comme dans une fente plus ou moins oblique à l'instar des Mongols, les joues et les membres replets et dodus, la bouche large, assez souvent entr'ouverte et des lèvres retroussées, laissant voir deux rangées de petites dents blanches, avec de larges épaules qui les rendent trapus, le tout terminé par d'élégants petits pieds et des mains à l'avenant.

Leur accoutrement leur est propre et merveilleusement adapté aux conditions climatiques dans lesquelles ils vivent, sans être strictement uniforme partout. Il consiste surtout dans une espèce de justaucorps, des braies ou culottes terminées par une paire de bottes qui leur servent de poches³. Le justaucorps, souvent orné de lisières de peaux à poil de couleur voyante et de nombreuses franges, est remarquable par un appendice en forme de large queue, plus long chez la femme que chez son conjoint.

Tout le costume esquimau, des pieds à la tête, doit provenir de la chasse. La peau de caribou est la plus recherchée, parce que de beaucoup la meilleure; fait-elle défaut, l'Esqui-

³ Chose singulière pour quiconque n'a point étudié les mœurs des différents peuples, les poches ont toujours été inconnues des primitifs.

mau recourt à la peau de phoque, d'ours blanc, de renard blanc, de lièvre, de marmotte, d'oiseau même. On comprend que la préparation et la couture de ces différentes peaux diffèrent du tout au tout : mais l'Esquimau saura se



14.— « COMME DANS UNE FENTE »

tirer d'affaire, pourvu qu'il ait réussi à tuer autre chose que des poissons.

Bien souvent, les peaux des animaux tués en hiver, sont dégelées à la chaleur du corps, lorsque la graisse fait défaut pour alimenter la lampe en pierre, et toujours c'est la mâchoire de la femme qui tanne la peau ⁴, l'assouplit, la met

⁴ V. illustration N° 16.

en état de se plier aux formes du corps, permet de la coudre de façon imperméable au vent et à l'eau.

Le couvre-chef est généralement de forme variée, bien que toujours en peau, parfois celle de la tête d'un animal, souvent remplacé par un capuchon de même matière surtout dans l'habit des femmes.

Deux points technologiques distinctifs de la race se rencontrent partout. Ils ont trait à l'habitation et à la navigation. En hiver, l'Esquimau gîte dans l'*iglou*, espèce de hutte semi-sphérique, comme certains fours de France, mais composée de blocs de neige durcie au contact des vents, très communs dans les steppes de son pays. On la ferme hermétiquement une fois qu'on s'y est introduit pour y rester quelque temps.

D'abord glaciale à faire claquer les dents, sa température se transforme peu à peu, sous l'effet de la respiration et de la lampe à huile de phoque, en une étuve si chaude, en même temps que si nidoreuse, qu'on est obligé de se dépouiller de tout vêtement — ce qui, pour ces barbares aux mœurs plus ou moins canines, est loin d'être un inconvénient, au contraire.

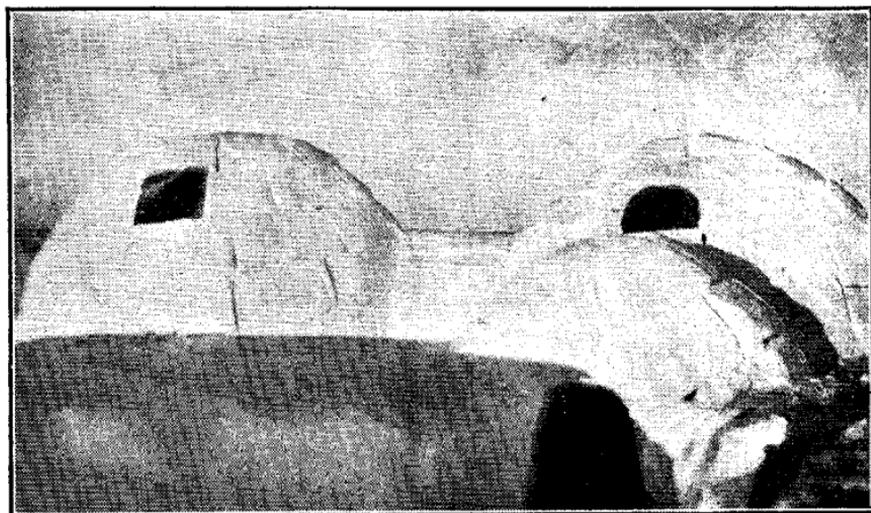
Pendant leur été de quelques semaines, les Esquimaux remplacent l'iglou par la *tipi* (*tuperk* dans leur langue), demeure imitant la loge conique des Indiens des plaines, quand ils peuvent se procurer les perches nécessaires à sa charpente.

*
* *

Toute la vie de ces aborigènes se passe à la chasse et à la pêche. Durant l'été⁵, qui varie d'un à trois mois, selon

⁵ Par été j'entends ici la saison sans neige.

la latitude, chasse et pêche se font en canot, embarcation légère appelée *kayak*, pointue à chacun des deux bouts, faite de menues tiges de bois charrié par les rivières, ou, à défaut de bois, de cornes de caribou ou dos de mammifères marins servant de charpente. Là-dessus sont étendues des peaux de caribou ou de phoque, cousues de manière à demeurer parfaitement imperméables.



15.— IGLOUS

Cette embarcation est toute couverte des mêmes peaux, à l'exception d'un espace laissant un trou circulaire au milieu, juste assez grand pour permettre l'introduction du corps humain; en sorte que le chasseur peut s'y asseoir à l'abri de n'importe quel « paquet d'eau », et s'y laisser impunément balloter par les vagues.

L'Esquimau manie alors un aviron à double palette, qui lui facilite grandement la gouverne de l'esquif.

Pour la famille il a l'*oumiak*, construit des mêmes matériaux, mais complètement ouvert en dessus, comme nos pro-

pres bateaux, et considérablement plus grand que le kayak, qui n'est fait que pour un homme⁶. Il est muni de rames en règle, qui sont maniées par les femmes.

Car, ainsi que chez tous les primitifs, le sort de la femme est extrêmement peu enviable chez les Esquimaux. C'est le factotum du ménage et la bête de somme dans les voyages sur terre. On la prend et on s'en divorce selon les caprices du moment — bien que sa rareté chez eux, fruit de l'infanticide des petites filles en bas âge, ait fini par lui donner une certaine importance dans la société. On peut même la troquer, par motif d'intérêt, contre ce qui nous paraîtrait bien peu, comparé à la valeur d'une créature humaine. Les règles de la bienséance, ou des motifs de grande amitié, peuvent même porter à la prêter momentanément à un étranger.

Mais arrêtons-nous sur ce point, qui pourrait nous mener bien loin et sur lequel il nous faudra peut-être revenir, nous contentant de déclarer pour la seconde fois qu'une plume honnête se refuse à décrire les mœurs esquimaudes, telles qu'elles étaient avant l'introduction du christianisme chez les primitifs qui nous occupent en ce moment.

Si bien que lorsque, personnellement, j'appris que le P. Turquetil pensait sérieusement à faire des chrétiens de ces gens-là, je ne pus m'empêcher de hausser les épaules, remarquant que c'était peine perdue, vu qu'ils ne voudraient jamais se plier aux prescriptions de la morale de l'Évangile.

Car ces primitifs sont très indépendants, et savent dire non sans la moindre gêne. Assez soupçonneux vis-à-vis de

⁶ Des voyageurs prétendent qu'en certaines régions des kayaks accommodent deux personnes. L'oumiak est aussi parfois remplacé par plusieurs kayaks attachés ensemble côte à côte.

ceux avec lesquels ils ne sont point familiers, ils peuvent se fâcher, et alors la dague et le fusil seront assez facilement mis à réquisition. Règle générale, ils se défient des étrangers qu'ils rencontrent pour la première fois; et il serait difficile de nommer un endroit de leur pays où, par suite de



16.—JEUNES ESQUIMAUXES

Assouplissant le cuir.

cette disposition, il n'y a pas eu de massacre ou tentative de meurtre des premiers explorateurs.

Par ailleurs, chez eux, comme avec certaines nations qui ne passent point pour primitives, c'est la loi du plus fort qui est toujours la meilleure.

*
* *
*

Enumérer leurs défauts nous entraînerait trop loin, et j'ai bien peur que M^{sr} Turquetil, qui les aime comme un père, ne trouve que j'en ai déjà eu trop long sur ce chapitre. Il est aussi plus agréable de parler de leurs bonnes qualités. Ils en ont au moins une : le respect pour les lois de l'hospitalité. L'étranger qui a trouvé un hôte parmi eux est, par le fait même, comme momentanément adopté par le maître de céans, qui est censé responsable non seulement de son bien-être matériel, mais même de sa vie, tant qu'il reste sous son toit.

De plus, si l'Esquimau suit l'impulsion de la concupis-
cence à un point qui l'éloigne beaucoup de notre idéal chré-
tien, il faut lui rendre ce témoignage qu'il ignore les crimes
contre nature. On n'en pourrait pas dire autant de certains
civilisés.

Aux points de vue industriel et mécanique, il est bien
supérieur au sauvage. Il travaille l'ivoire en véritable artis-
te, se fait des conserves, ou lunettes à neige, et des articles de
jeu. Au contact des blancs, il ne tarde même pas à appren-
dre leurs métiers, se trouvant vite aussi bien chez lui au
gouvernail d'une goélette que dans l'intérieur d'un kayak.

Une comparaison entre le traîneau esquimau et celui de
l'Indien nous éclairera de suite sur la supériorité du pre-
mier. Tandis que le traîneau sauvage ⁷ consiste en une sim-
ple planche de bouleau à partie antérieure recourbée en haut,
celui de l'Esquimau requiert beaucoup de travail (et un tra-
vail difficile) dans sa construction, étant monté sur une
paire de patins reliés au véhicule par des montants en règle,
tout comme chez nous.

⁷ Le fameux *toboggan* si connu des Canadiens. V. ill. N° 21.

Ces patins reçoivent une couche de tourbe pulvérisée, délayée dans l'eau, puis appliquée tout humide sur le bois, où elle adhère fortement en gelant. Ensuite, on la polit, et finalement l'Esquimau l'enduit d'une couche de glace pure, faisant fondre la neige dans sa bouche, et envoyant l'eau sur un morceau de peau d'ours blanc, qui a tout son poil, lequel sert alors comme de brosse pour bien égaliser le tout.

Un autre bon point qu'on peut décerner à l'Esquimau est son amour du travail. Non pas, évidemment, qu'il ne sache pas goûter à l'occasion au *far niente* si doux au tempérament indien; mais l'oisiveté comme telle n'est point recherchée ni cultivée par lui. Et la preuve que le travail ne lui répugne aucunement est qu'il s'y adonne méthodiquement et assidûment en votre absence comme en votre présence, alors qu'il peut être à votre service. Bien plus, après une journée bien employée, il trouve encore le moyen de s'occuper dans l'intimité de l'iglou.

Dans le premier cas, il travaille parce qu'il y va de sa vie; dans le second, il obéit à son instinct d'artiste.

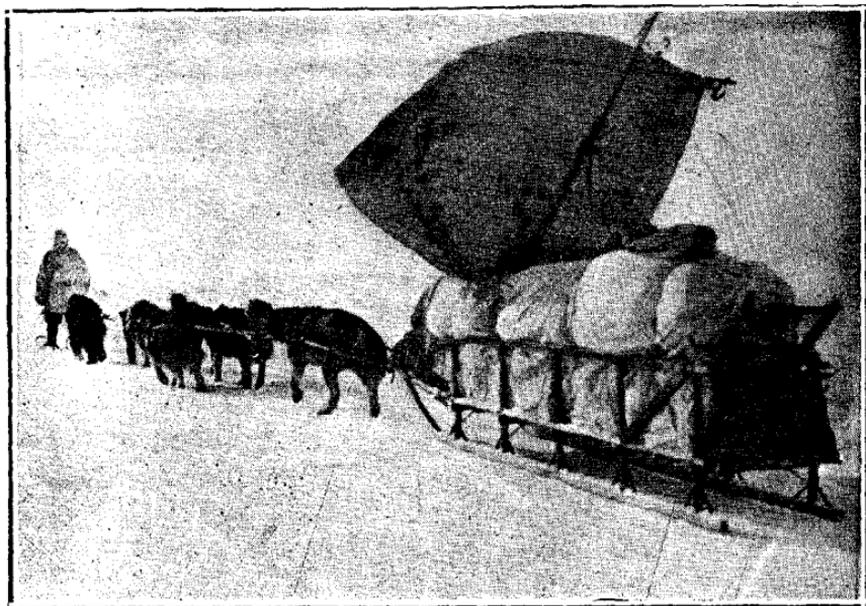
La pierre ponce, l'ivoire, l'os et autres matériaux prendront toutes sortes de formes sous l'action de ses mains habiles et patientes. Il s'essaiera alors non seulement à la fabrication de pipes, couteaux, lances, flèches et harpons, mais à de véritables œuvres d'art, comme la sculpture d'ours blancs, de morses et de phoques. Le P. Turquetil nous parle d'un artiste indigène qui avait sculpté un Christ en miniature, qu'il qualifie de « petit chef-d'œuvre pour le naturel de la pose, les proportions et le fini des moindres détails »⁸.

Comment concilier cet amour du travail et ce sens artistique, qui semblent l'apanage de la civilisation, avec les conditions matérielles inqualifiables auxquelles ces primitifs se condamnent volontairement, que dis-je? qu'ils trouvent

⁸ *L'Ami du Foyer*, juillet 1923, p. 179.

toutes naturelles ; par exemple, cette dégoûtante saleté, surtout dans le manger, qui ne pourrait se décrire sans soulever le cœur le moins délicat ?

L'explication de cette apparente anomalie ne pourrait-elle se trouver dans la rareté de l'eau au pays esquimau ?



17.— TRAFNEAU ESQUIMAU

(Remarquer la voile destinée à aider aux chiens).

Pendant une grande partie de l'année, l'aborigène n'a que la neige et la glace pour se désaltérer — c'est dire à peu près rien pour se laver. En conséquence, l'habitude a fini par lui faire fermer les yeux sur ce que personne d'entre nous ne pourrait tolérer.

*
* *
*

Ce n'était pourtant point ce manque de propreté qui pouvait être un obstacle à la conversion de cette race. Ses us

et coutumes indescriptibles étaient bien ce qui me faisait, comme je l'ai dit, plus que douter du succès de n'importe qui à la christianiser. Mais son futur apôtre ne fut point de mon opinion. Jeune et ardent, dévoré par un zèle de bon aloi, et sans se laisser rebuter par ses échecs précédents, il voulut, en 1906, tenter un suprême effort, et faire chez elle un nouvel essai d'évangélisation.

Cette tournée devait avoir au moins le résultat pratique de le mettre en contact avec un de ses camps dans l'intérieur des terres, où il resta plusieurs mois⁹, étudiant les natifs et leur langue, et leur prodiguant les preuves du plus vif intérêt; ce qui devait avoir pour résultat ultime de les prédisposer, et par eux leurs compatriotes, en faveur du prêtre catholique.

Accompagnons-le dans son expédition apostolique, puis achevons notre étude de leurs coutumes, telles que trahies par ceux qu'il rencontra. Cette étude ne sera pas toujours bien agréable: il nous faudra souvent nous affranchir de nos idées européennes et vaincre le dégoût que certaines scènes pourront susciter en nous. Mais les cacher complètement au lecteur serait amoindrir d'autant le mérite de leur premier missionnaire.

Celui-ci, qui avait dès lors pris pour devise: *Da mihi animas, cætera tolle*¹⁰, reprenait, le 25 avril 1906, le chemin de la sauvagerie toute pure, en compagnie d'une famille indienne qui lui servait de guide. En route donc pour le Grand Nord!

Les trois premiers jours, le temps est sec et froid, ce qui met en liesse ses cinq chiens de trait. Puis vient une chaleur qui, ramollissant la neige et la faisant adhérer au bois du traîneau, est loin de favoriser la course. Le 4 mai,

⁹ Son voyage dura sept mois en tout.

¹⁰ « Donnez-moi des âmes, prenez le reste » (*Gen.*, XIV, 21).

le petit parti tombe sur un camp de sauvages, qui vivent des débris putréfiés du gibier abattu l'automne précédent. Puis vient la famine, suivie d'une incroyable abondance, par suite du passage d'une bande de rennes¹¹.

Bientôt le missionnaire atteint la grande steppe, les Terres Stériles, avec lesquelles nous avons déjà fait connaissance. Là ses compagnons, poussés par la peur des terribles Esquimaux, trouvent toutes sortes d'excuses pour refuser d'aller plus loin¹².

— Eh! bien, moi, j'irai quand même, déclare le Père. Que deux hommes me conduisent seulement chez les Esquimaux. Ils reviendront de suite, et je resterai seul s'il le faut.

Son ton résolu fait impression sur les hommes, et il emporte la partie en dépit des lamentations des femmes, qui ne veulent point les laisser partir. Et il se remet en route.

C'est maintenant l'abondance qui règne au désert. Les premiers compagnons du missionnaire avaient abattu douze caribous. «Le soir il y en avait 80 de tués, et le lendemain soir, 200 »¹³.

Passons par-dessus les mille autres petits détails d'une pérégrination dans une région dont la monotonie — mousses et lichens, lichens et mousses, accompagnés d'une petite plante à tige ligneuse — n'a peut-être d'égale que celle des sables du Sahara, et arrivons avec la caravane au premier campement des Esquimaux.

¹¹ Ces bandes comprennent souvent des centaines et des centaines de têtes. Cet animal est le *reindeer* des Anglais, le *Rangifer arcticus caboti* des naturalistes, bien différent et moins gros que le véritable caribou (*Rangifer caribou caribou*), qui n'est pas grégaire comme lui.

¹² Dans ces parages, les Terres Stériles sont le territoire exclusif des Esquimaux.

¹³ *Missions des O. M. I.*, vol. de 1907.

Nous voilà au dimanche 3 juin 1906. C'est la fête de la Pentecôte: daigne l'Esprit de lumière éclairer les cœurs de ces pauvres gens, naturellement si soupçonneux, qui n'ont jamais entendu parler de Lui, et leur inspirer des sentiments de bienveillance à l'endroit de son envoyé!

Du plus loin qu'ils l'aperçoivent, les Esquimaudes accourent et semblent caresser les traînaux de son parti.



18.— SUR LES CONFINS DES TERRES STÉRILES

C'est leur manière de saluer leurs propriétaires; une Esquimaude ne peut toucher la main d'un homme! Avec ses manières franches et gaies, le messager du Christ envoie à tous un joyeux *taïma!* bonjour; mais lorsqu'on a constaté que c'est un blanc, on ne répond guère à son salut. Qu'y a-t-il donc?

— As-tu vu les Esquimaux qui sont allés au lac Caribou ce printemps? lui demande-t-on.

Cette seule question est comme un éclair qui met la situation sous son véritable jour, en même temps qu'elle

révèle le danger dans lequel se trouve le prêtre. Il interroge à son tour.

— Combien d'entre eux sont revenus? demande-t-il.

— Nous étions douze, fait quelqu'un; trois seulement sont arrivés. Un seul pouvait encore marcher, les deux autres se traînaient sur les genoux et sur les coudes. Trois autres, qui avaient perdu connaissance, ont pu être sauvés;



19.— GROUPE D'ESQUIMAUX

on n'a point de nouvelles des autres. Et toi, ajoute l'Esquimau, as-tu vu leurs compagnons? Ou bien es-tu tombé sur leurs cadavres, ou simplement leurs pistes?

— Je n'ai rien vu, je ne sais rien; nous avons pris un autre chemin, répond le prêtre.

Là-dessus, c'est une tempête, un ouragan de sanglots, de hurlements et de récriminations, tempête et ouragan d'autant plus dangereux pour le blanc que c'est d'ordinaire dans le deuil, à la perte d'un des leurs que ces primitifs puisent la force de s'adonner à ces excès qui caractérisent l'Esquimau. Et il est question ici de pas moins de six morts!...

Heureusement que le P. Turquetil est connu pour un

véritable ami de cette race; autrement sa vie ne vaudrait pas cher.

Après cette explosion de douleur, mêlée d'une colère qui se réveille à ces lugubres souvenirs, un vieillard se fait l'interprète de la foule par une charge à fond contre les blancs, qui sont, paraît-il, la cause réelle de ce désastre.

— Ils pouvaient nous aider, déclare-t-il; ils ne l'ont pas fait. Ils feignent de nous aimer, et ils n'aiment que nos fourrures. Ils ont pendu deux des nôtres coupables d'avoir tué un mauvais chef de leur nation. Pourquoi ces blancs-là se mêlent-ils de nos affaires s'ils nous laissent mourir de faim quand nous sommes dans le besoin? Ils sont fourbes et sans cœur. Ici nous pleurons à journées entières. Il n'y a plus que des veuves et des orphelins. Tous les hommes ont péri¹⁴; les corbeaux et les loups les dévorent.

Pauvre Père, il souffrait tellement de cette scène qu'il ne savait que répondre. Ces barbares comprirent sans doute sa propre douleur, car ils admirent que, lui du moins, les aimait réellement. Il avait fait ses preuves.

Quant à ses compagnons indiens, leur crainte naturelle des habitants des glaces redoublait devant cette bourrasque. Comment laisser le Père au milieu de ces barbares? Il parvint pourtant à les tranquilliser. Il resterait quand même, mais eux s'en allèrent, et le laissèrent seul avec ces primitifs au cœur ulcéré.

¹⁴ Façon de parler qui montre que, tout différents qu'ils soient de bien des manières des Indiens de l'intérieur des terres, ces Esquimaux leur ressemblent sous le rapport des exagérations. Le sauvage déné, montagnais, mangeur de caribou ou porteur de la Colombie, ne peut parler, surtout quand il est excité, sans se laisser aller aux plus extravagantes majorations, ou, quand il y va de son intérêt, minora-

CHAPITRE V

CHEZ LES ESQUIMAUX

Voilà donc notre pauvre missionnaire comme abandonné chez des primitifs ignorants, et, pour le moment, ennemis de sa race. Pourra-t-il un jour en sortir indemne? N'aura-t-il pas plutôt le sort de tant d'autres qui y ont laissé leurs os?

Mais le prêtre n'est pas par nature porté aux idées noires. Contre mauvaise fortune bon cœur, et surtout gardons-nous de trahir la moindre méfiance; ce serait peut-être mortel, l'Esquimau étant disposé à croire que l'hôte confiant ne peut nourrir de mauvaises intentions.

Il dresse donc sa tente au beau milieu des loges, et se trouve bientôt assailli par une multitude de curieux, grands et petits, qu'il essaie de satisfaire de son mieux. Puis, seul avec ses pensées, il se prend à réfléchir qu'il n'est pas mal imprudent, trop osé. Ces infidèles n'ont aucune idée de ce qu'il est réellement. Ils s'attendent à force présents, poudre, tabac, verroteries, etc., alors que lui pense, au contraire, recevoir d'eux, et cela gratuitement, des vivres et de quoi les faire cuire. N'est-ce pas le comble de la présomption que de s'imaginer qu'on peut demander cela à des inconnus en ce moment mal disposés?

Et puis, d'après ses plans, il doit rester cinq mois au milieu de ces barbares; ne se fatiguera-t-on pas de lui? Et alors que devenir?

L'esprit à la torture et la tête en feu, il en vient jusqu'à pleurer malgré lui. Si sa visite est un échec, c'en est fait du salut de ce peuple. Elle compromet gravement l'avenir des fondations qu'il a en vue, pense-t-il, et il ne pourra que faire son *meâ culpâ* de s'être avancé trop vite et sans préparation suffisante.

Il se met alors à dire son chapelet, et retrouve la paix de l'esprit avec l'espoir d'un succès au moins relatif. Et il examine enfin la physionomie du campement où il s'est échoué. Je ne saurais donner des points à sa description; je la lui emprunte d'autant plus volontiers que cette transcription m'affranchira d'une accusation d'un excès de réalisme que d'aucuns pourraient être tentés de m'adresser. Il écrit donc :

*
* *

« Le sol est jonché de peaux, de poils, entrailles de caribous, viandes fraîches, viandes sèches, ossements et [bois ou] cornes, débris de repas et mille impuretés de toutes sortes, suite d'un séjour prolongé d'hommes et de chiens. L'aspect est repoussant de saleté. Les caribous récemment abattus gisent pêle-mêle au milieu des ordures. Nul ne songe à les vider ni à les dépecer. A ces fins gourmets il faut du faisandé. Je ne parle pas de ces mille libertés que se permettent les enfants, voire même les chiens qui jouent au milieu de ces viandes informes. Il est des choses qu'on ne saurait exprimer.

« Bientôt cependant les chaleurs de l'été se font sentir. On ne se fera jamais une idée de ces horreurs. Un nuage de mouches couvre les chairs faisandées toutes saignantes, étendues à terre parmi tant d'immondices. Le bourdonne-

ment de ces milliers d'insectes s'entend à de grandes distances. Ce qui fut viande naguère n'est plus maintenant qu'une affreuse pourriture vivante qui grouille partout.

« La terre elle-même, tout imprégnée de sang, ne résiste plus à ces vers dévorants. On n'aperçoit plus un brin de mousse ni de foin autour de ces débris infects, l'odeur



20.—CARIBOU ABATTU

nauséabonde qui se dégage de toutes ces horreurs devient insupportable. Le vent souffle-t-il du côté du camp? on ne saurait plus respirer. Les sauvages abandonnent leur loge. Moi aussi, je quitte ma tente et me mets à errer tout le jour.

« Là je médite en silence sur la voracité des moustiques qui me mangent tout vivant. Ils sont légion et se fourrent partout. Le moustiquaire qui me protège en est tout cou-

vert. Leur musique grinçante m'abasourdit. Un vrai fléau »¹.

Du campement considéré comme tel passons à l'intérieur de la demeure esquimaude.

« C'est une loge conique et hermétiquement close de toutes parts. Elle est de peau de caribou, poil en dehors. Soulevez la peau qui ferme l'entrée. Une forte odeur vous saisit à la gorge. Ces loges sont si bien fermées qu'elles ne laissent même pas entrer un moustique; mais, par contre, elles sont de vrais accumulateurs de l'odeur nauséabonde qui se dégage du camp.

« En outre, la propreté n'y brille pas. Restes de repas, menus morceaux de gras ou de graisse fondue qui se hâtent de rancir pour mieux aiguïser l'appétit, voilà l'aspect de la salle à manger. Cette même loge sert de chambre à coucher, et, comme telle, n'est qu'une sentine infecte. L'aménagement est fort simple. Quelques peaux de caribou étendues au fond servent de tapis le jour et de lit la nuit. Admirez en passant les perches qui soutiennent ce palais. Elles ont appartenu aux ancêtres, qui les cherchèrent jadis au pays des Montagnais et se les transmettent de père en fils comme un précieux héritage »².

Parlerons-nous maintenant de la cuisine? C'est un sujet tout aussi scabreux. Je laisse donc encore la parole à notre jeune apôtre.

« Les Esquimaux sont mangeurs de cru. C'est même ce que signifie leur nom. L'été, pourtant, ils mangent rarement la viande crue et saignante, mais plutôt celle qui a été séchée au soleil. La préparation ou le séchage de la vian-

¹ *Missions des O. M. I.*, vol. pour 1907, p. 342.

² *Ibid.*, p. 343.

de constitue donc la cuisine ordinaire des ménagères esquimaudes. Ce sont elles, en effet, qui ont laissé faisander à point les pièces de gibier, étendues pêle-mêle dans le camp décrit plus haut. Ce sont elles qui dépècent maintenant la viande en tranches épaisses, et l'étendent à terre sans aucun souci de propreté. Elles encore qui doivent surveiller le séchage de la viande.

« Ni les mouches, ni les vers qui pullulent, ni la pluie



21.— TRAÎNEAU INDIEN

qui hâte la décomposition, n'entrent en ligne de compte dans leurs préoccupations. La viande reste étendue par terre, jusqu'à ce que la chaleur ait tué les derniers vers. Ensuite elles la retournent ou, s'il faut parler avec plus de vérité, elles retournent ce qui fut viande. La cuisine est faite. Chacun, hommes, femmes, enfants, voire même les chiens, peut, si l'appétit lui en dit, choisir et déguster ces débris informes et repoussants »³.

Et le repas? Le missionnaire en décrit deux espèces, un repas d'été et un d'hiver.

³ *Ibid.*, p. 346.

« J'avais », écrit-il, « été invité personnellement au repas de poisson. Il y avait longtemps que je n'en avais point mangé; c'était l'heure du dîner, il fallait faire plaisir au monde, une occasion d'apprendre la langue : j'acceptai. Naïf que j'étais, de me croire assez esquimaudé pour partager le repas de mes gens!

« J'entre dans la loge obscure. Tout le monde est couché à plat ventre autour du plat. Dans le bouillon et parmi les restes du repas précédent nageaient deux poissons blancs, bouillis tout ronds, sans être écaillés ni vidés. L'un des convives coupe, un autre arrache, un troisième plus expéditif encore enlève le morceau, y croque à belles dents et le rejette dans le plat. Puis un silence, les mâchoires fonctionnent avidement; soudain les lèvres s'entr'ouvrent, les dents se desserrent, et un jet puissant d'écaillés, d'arêtes et d'os broyés s'échappe de toutes les bouches dans la direction du plat.

« Le bouillon saute et sursaute de toutes parts. Au même instant les quatre doigts et le pouce se retrouvent ensemble au plat. Les plus vifs s'empressent de saisir le reste, et un autre recherche les menus débris de chair mâchée, et plaisante sur la maladresse du convive malhabile qui l'a rejetée avec les écaillés.

« Je regardais, triste et étonné, cette scène sauvage. Quatre têtes s'abattent à la fois sur le bouillon, qui disparaît en un clin d'œil. Les buveurs se relèvent, prennent une longue haleine en signe de satisfaction. Un enfant verse un reste de bouillon dans le plat et la scène recommence. On apporte ensuite de l'eau en quantité, la chaudière passe de bouche en bouche. Le menu est épuisé, tous les récipients vidés, le repas est fini »⁴.

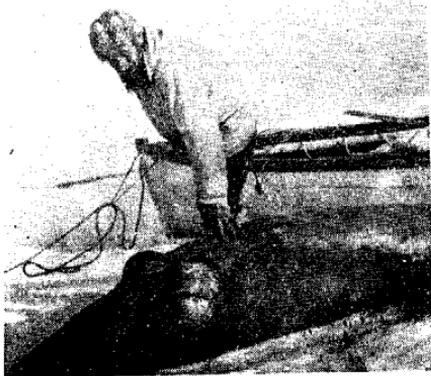
⁴ *Ibid.*, p. 347.

Turquetil continue un peu plus loin :

« Nous voici en novembre. J'allais aux malades. Entrant dans la loge, je restai un instant interloqué à la vue du spectacle que j'avais sous les yeux. Un corps de caribou gît à terre dépouillé de sa peau. On ne l'a pas vidé, on n'a même pas coupé les cornes. Tous s'acharnent aux côtes.

L'intérieur est mis à jour. On crève la panse qui contient l'assaisonnement indispensable.

« Tout le sang figé et congelé qui entoure le cœur et les poumons est l'autre condiment nécessaire. Alors seulement commence le festin. Ce spectacle m'impressionne plus que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Je n'ai donné ici que les grandes lignes. Un tableau trop fidèle mettrait



22.—UN PÊCHEUR DE PHOQUE

à nu des choses qu'on ne peut lire sans dégoût »⁵.

Gageons que la plupart des lecteurs en ont assez. Rétrogradons maintenant un peu.

*
* * *

Dès les premiers jours après l'arrivée du missionnaire, ce ne sont que questions sur questions de la part des Esquimaux.

— Viens-tu de l'autre côté de la mer? Ton père vit-il encore?

⁵ *Ibid.*, p. 348.

La réponse est négative.

— Retourneras-tu dans ton pays?

— Je ne puis; c'est trop loin, et je suis venu dans ce pays pour y rester.

— Dans ce cas tu dois avoir le cœur bien fort, dit-on. Quant à nous, nous ne serions pas capables de quitter notre pays pour aller chez les blancs. Mais que viens-tu faire par ici?

Voilà qui devient sérieux, on le voit. Alors, se servant du jargon montagnais, le prêtre explique aussi bien qu'il peut sa mission sur la terre, qui est de préparer à la vie éternelle du ciel — son premier sermon! Fit-il impression? On en parla longtemps, paraît-il. Mais la vie éternelle est quelque chose de bien nouveau pour l'entendement natif, un sujet fort peu intéressant aux glaces des Esquimaux. Ils cherchèrent donc quelque chose de plus pratique.

— Qui t'a envoyé ici? lui demande-t-on.

— Le grand chef des Priants pour ce pays.

— T'a-t-il dit de venir seul?

— Non, mais je n'ai pu trouver de Montagnais. Ils avaient peur de vous, et disaient que vous tueriez le prêtre.

— Et toi, tu n'as pas peur?

— Si vous prenez le fusil ou la hache, vous pouvez me tuer, puisque vous tuez bien le caribou, qui est plus fort que moi. Mais vous ne me tuerez pas par la sorcellerie. C'est une mauvaise chose, qui n'est bonne à rien. Je n'ai pas peur, puisque je suis venu pour voir ce que vous ferez avec les blancs.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de ces païens? Ils furent évidemment satisfaits de ses réponses, puisque l'un des assistants se chargea dès lors de lui fournir chaque jour de la viande fraîche, tandis qu'un autre jeune homme s'attachait à lui pour lui apprendre la langue. En même temps,

l'un et l'autre le mettaient désormais au courant de tout ce qui se disait sur son compte.

— Il ne faut pas tuer le prêtre, disaient les vieux. Il est seul parmi nous et a confiance en nous.

On lui demanda bien un jour si le missionnaire mettait les gens à mort quand on ne l'écoutait pas.

— Je ne suis pas un agent de police, se contenta-t-il alors de répondre, et dès lors il redoublèrent de bonne volonté à son égard.

Restait la question des mœurs. Je retrouve dans l'exposé qu'il en a fait comme un éclaircissement de ce j'en ai déjà écrit d'après d'autres.

« La corruption extrême des sauvages des pays chauds a fait croire que le climat joue un grand rôle dans la question des passions », dit-il. « Volontiers on se figurerait trouver des anges en ces déserts glacés. Hélas! la nature humaine, corrompue par le péché, se retrouve partout la même. Il m'est absolument impossible d'entrer dans aucun détail sur les mœurs privées et sur la famille des Esquimaux. Comment passer dans la boue sans se salir?

« Qu'il me suffise de dire que l'enfant suce le vice avec le lait maternel. Je n'entends pas seulement parler ici des mauvais exemples qu'il a sous les yeux, mais bien d'une formation positive, d'un apprentissage forcé subis par l'enfant de la part d'un chacun en guise de caresses. Ainsi éveille-t-on chez lui la nature. La malice, par suite, devance l'âge, et l'âge consomme la malice. La seule pensée de tant de misères morales fait saigner le cœur »! ⁶.

Quant à la femme elle est souvent appelée chienne par son mari, alors même qu'il n'est pas mû par le moindre

⁶ *Missions des O. M. I.*, p. 351.

mouvement d'impatience. L'une d'elles se mourait près du prêtre. Elle râlait avec peine, et la souffrance contractait



23.—DEUX « GRANDES DAMES » ESQUIMAUTES

ses membres amaigris. Pendant ce temps, son conjoint restait impassible, et mêlait ses railleries et ses plaisanteries déplacées à celles de ses compagnons. Ce que voyant, le missionnaire reprocha au vieux son manque de cœur.

— Mais ne vois-tu pas que ce n'est qu'une femme? fit alors le mari de celle qui agonisait.

Sur quoi il reçut une semonce, un petit sermon assez cru qui l'humilia sans doute, mais ne changea nullement ses sentiments. En attendant, la civilisation frappait ainsi discrètement à la porte de la société esquimaude, et, comme d'habitude, le prêtre s'en montrait le précurseur attitré.

Un autre jour qu'il était dégoûté de l'inconduite de ses gens et fatigué des propos plus que libres dans lesquels ils se complaisaient, il s'empara de leur propre expression telle qu'adaptée à leurs femmes :

— Va-t-en, chien, dit-il à l'un de ses voisins; je suis venu ici pour voir des hommes, non pas des chiens.

Et peu à peu dans ces esprits grossiers s'introduisait la notion que le prêtre est réellement un homme supérieur, puisqu'il réclame sans cesse les convenances dans les paroles comme dans les actes. Ces réprimandes, accompagnées du ton courroucé qui convenait, valaient bien un petit sermon.

« J'ai passé cinq mois en compagnie des Esquimaux », écrit-il plus tard, et je n'osai jamais mettre le pied dans leurs loges sans être formellement appelé par eux. On savait qu'il fallait être correct avec le Père, car j'avais posé mes conditions. Je dois dire d'ailleurs qu'ils me comprirent vite, et se montrèrent toujours réservés en ma présence » ⁷.

*
* *
*

Avec le relâchement des mœurs, la sorcellerie est le point qu'il dut le plus âprement combattre, point qui par-

⁷ *Ibid.*, p. 353.

fois ne fut pas sans occasionner pour lui quelque danger. C'était en juillet 1906. Le jeune homme chargé de lui fournir des vivres s'était singulièrement attaché à lui lorsque, sans aucune cause apparente, il tomba gravement malade, et son cas fut bientôt désespéré. Or, chose curieuse, dès que le prêtre s'en approchait, il se sentait délivré de son mal; aussitôt le prêtre parti, il devenait comme fou furieux, et donnait les signes les moins équivoques de douleurs aiguës de nature mystérieuse.

Des Esquimaux du Nord venaient justement d'arriver, en vue de se procurer de leurs compatriotes un peu de cette poudre et de ces balles que personne ne pouvait leur fournir dans leur pays. Chacun voulut alors essayer de sa magie sur le pauvre jeune homme; mais son ami le prêtre s'y opposait autant qu'il pouvait. Le premier sorcier du pays fut néanmoins mandé en toute hâte. Mais, plus confiant dans le missionnaire, le malade demanda un jour à venir coucher avec son maître.

Comme on voulait l'introduire dans la tente de celui-ci, une force inconnue et incompréhensible détermina en lui une violente crise; mais, une fois entré, il reprit vite ses sens et s'endormit. A midi, il demandait à manger et refusait les services du magicien. On put ainsi se rendre compte de la puissance du prêtre, ce qui produisit une forte impression.

Mais le soir même, arrivait le grand jongleur. La nuit venue, celui-ci fait sur lui ses incantations. Au milieu de la cérémonie burlesque, un cri inhumain, un hurlement à glacer d'effroi se fait entendre, et le sorcier, les yeux hagards, finit par s'endormir. C'était le sommeil magique, pendant lequel le magicien est supposé apprendre la cause du mal et la manière de le guérir.

L'esprit évoqué était de mauvaise humeur, paraît-il, et la présence du prêtre semblait le gêner beaucoup.



24.—SORCIER

Le lendemain soir, le sorcier errait à l'aventure sur les hauteurs des alentours. Il fit dire au prêtre de ne pas sortir la nuit, parce que l'esprit avait peur de lui. Bientôt recommencent les cris, objurgations et hurlements de la veille. On vient alors annoncer au missionnaire que le malade va guérir : on a découvert qu'un sorcier du Nord lui a jeté un sort, lequel disparaîtra avec la mort de l'étranger. On a trouvé celui-ci, et on l'a poignardé de trois coups de coutelas.

Mais pendant qu'on se réjouit de la guérison imminente du jeune homme, celui-ci est un fou furieux et agit comme tel, essayant de mordre quiconque s'approche de lui, même ses propres enfants. Le prêtre seul est reconnu de lui, et il se calme comme automatiquement en sa présence.

On recommence donc les diableries, et, comme résultat final, le patient expire misérablement, en des circonstances si singulières que Turquetil est tenté de voir en elles les signes d'une vraie possession du démon.

Dès lors on se mit à vanter son pouvoir sur les esprits. Mais tous ces discours n'étaient au fond que ruse et piège récelant comme une menace indirecte, une épée de Damoclès maintenant suspendue sur sa tête. Si le jeune hom-

me n'avait pas guéri sous l'action du magicien, c'était, pensait-on, parce que le prêtre voyait ses incantations d'un mauvais œil et en paralysait les effets. Toute la faute en retombait donc sur lui. Ne voit-on pas le danger?

Fort heureusement que Dieu vint à son secours. Alors qu'un mouvement de malaise, de ressentiment au souvenir de l'échec du sorcier eût mis sa vie en péril, quatre familles montagnaises lui arrivèrent inopinément, fort étonnées de trouver le prêtre seul avec les Esquimaux, d'autant plus qu'elles étaient elles-mêmes venues là sans trop savoir pourquoi. Ces sauvages comprirent vite qu'il se tramait quelque chose contre lui, et voulurent le ramener chez eux. Mais il insista pour rester, et ce fut cette insistance qui le sauva. Rien de tel que la confiance et le calme pour mériter les bonnes grâces de ces infidèles!

Il profita pourtant des canots des Montagnais pour pousser une pointe vers le Nord, visitant ainsi trois campements d'Esquimaux, parmi lesquels il put se perfectionner dans sa connaissance de leur caractère. Il rentra après neuf jours d'absence.

*
* *
*

Il engagea alors fortement les parents à laisser baptiser leurs enfants en bas âge. Comme ils croyaient sa magie plus forte que la leur, il n'osèrent pas le contredire, et un jour fut fixé pour la cérémonie. Mais personne ne vint. Il n'y avait plus un homme au camp, et les femmes ne pouvaient rien faire sans la permission de leurs maris. Le prêtre revint trois fois à la charge; mais ce fut peine perdue. Dieu voulait intervenir lui-même, pour que son messager sût bien que la conquête de ces jeunes âmes n'était pas due uniquement à ses efforts.

Un Esquimau vint un jour trouver le Père.

— Mon frère, qui l'an passé eut la jambe fracassée par une balle, est tombé en sortant de son canot, dit-il, et les os se sont de nouveau brisés. Viens le guérir.

« Médiocre médecin, j'étais nul comme chirurgien », écrit le P. Turquetil à ce sujet⁸. Pilules cathartiques, remèdes contre la toux, emplâtres et médecines pour les plaies telles que borax, acide carbolique, etc., telle était toute sa pharmacie. Pour lésions internes, rien. On lui tendait évidemment un piège.

Il fallait pourtant faire quelque chose, sous peine de passer pour indifférent aux misères des aborigènes. Il envoya donc à l'infirmes un peu de borax et d'acide carbolique pour en laver la jambe, promettant une visite pour le lendemain.

Le jour suivant, un dimanche, il eut la messe avec les Montagnais, auxquels il recommanda de prier pour qu'il obtînt la permission de baptiser les enfants. Chemin faisant, il croyait entendre déjà les cris de douleur, sinon les reproches, du malade. Celui-ci était guéri!...

— Je ne souffre plus du tout, déclare-t-il en jetant sur le prêtre un regard d'affectueuse gratitude.

Puis, comme d'habitude, terrible philippique de celui-ci contre la sorcellerie, dont l'inanité est patente, et hymne d'actions de grâces au Dieu tout-puissant, qui seul tient la vie et la mort entre ses mains.

Quelques jours plus tard, autre guérison qui parut tout aussi miraculeuse. Une autre fois encore, dans la nuit du 30 octobre, le prêtre dormait paisiblement lorsque soudain un Esquimau se précipite sur lui.

⁸ *Missions*, p. 491.

— Père, père, sorcier, sorcier, crie-t-il, le fils du chef se meurt, et le chef te demande.

Le missionnaire se lève à la hâte, et trouve le patient sans connaissance, poussant des cris affreux, la face congestionnée et livide et tout le corps en proie à de terribles convulsions. Il lui fait respirer dix minutes de l'ammoniaque, après quoi le jeune homme le regarde fixement, comme pour se rappeler quelque chose; puis il lui tend une main amie, tout en faisant signe qu'il ne peut parler. Le prêtre lui recommande de rester bien tranquille; puis voilà le patient qui s'adresse à son père et à sa mère.

— Je pensais mourir, fait-il, et vous vous ne faisiez autre chose que de pleurer. Le prêtre, lui, n'a point pleuré, mais il est fort et bon et il m'a guéri.

Le lendemain matin, complètement remis de son mal, il partait pour la chasse!

Pareille faveur se paie. Aussi le chef apporte-t-il force présents au prêtre.

— Je n'en ai pas besoin, déclare celui-ci. Ce qu'il me faut, c'est la permission de faire, par le baptême, vos petits garçons et vos petites filles enfants de Dieu qui a guéri ton fils, permission qui, le chef l'admit enfin, ne pouvait se refuser.

Ce furent les prémices de cette nation barbare.

CHAPITRE VI

PREMIÈRE MISSION ESQUIMAUDE

Le R. P. Turquetil ne rentra qu'au mois de novembre 1906 dans sa mission du lac Caribou. Au cours de l'hiver 1907, il se rendit à Prince-Albert en vue de s'entendre avec son supérieur sur l'établissement d'un poste chez les Esquimaux. Mais l'érection d'un nouveau vicariat apostolique pour l'Est était déjà à l'étude. Il fallait attendre la solution de cette question avant de rien entreprendre.

Entretiens, il prodigua, à titre de supérieur local¹, les soins les plus assidus aux Montagnais mangeurs de caribou, qui, en grands enfants qu'ils étaient, réclamaient une attention de tous les instants. Un Déné ne va trop souvent pas loin sans tomber s'il n'est soutenu et fortifié par les efforts du prêtre, de même qu'une montre s'arrête infailliblement si elle n'est remontée tous les jours.

Cette espèce d'interruption dans la préparation de l'œuvre à laquelle il s'était consacré de préférence dut être une rude épreuve pour notre missionnaire. Il avait faim et soif de la conquête à Jésus-Christ de la peuplade dont il avait fait la connaissance, au prix des privations de toutes sortes qu'il avait endurées chez elle et des répugnances gastronomiques qu'il avait mainte fois dû surmonter.

Une de ces privations, légère en apparence, qui n'en pourrait pas moins sembler insupportable à beaucoup de

¹ Ayant comme *socius* le P. Louis Egenolf, qui s'y trouve encore, maintenant à titre de directeur, ou supérieur.

blancs, était le manque de sel dans la cuisine indigène. Or ce condiment réputé indispensable à la vie humaine, il s'en était passé pendant plus de six mois de suite. Ce qui ne l'empêcha pas d'entendre plus tard un savant déclarer *ex cathedrâ* que l'homme ne peut vivre sans sel, et citer l'exemple d'une tribu de la lointaine Russie qui, incapable d'exporter son poisson pendant la grande guerre, ne pouvait recevoir en retour le sel nécessaire à la vie; en sorte que ces gens moururent de faim à côté de montagnes de poisson.

Cette assertion a coutume de faire bien rire notre héros, qui, lui aussi, sait raisonner, et a en plus l'expérience en sa faveur.

— L'Esquimau se repaît du contenu de l'estomac du caribou, c'est-à-dire de l'herbe et du lichen que l'animal a absorbés et ruminés. Ces matières végétales sont-elles donc l'équivalent du sel? a-t-il coutume de dire. A ma connaissance, les Esquimaux passent non pas des mois, mais des années et des années sans sel, et ne s'en trouvent pas moins bien.

Quant à lui personnellement, avouons qu'il doit être doué d'un estomac quelque peu apparenté à celui des Esquimaux, vu qu'il ne serait guère appétissant pour le lecteur d'apprendre la nature de certains « mets » qu'il a dû ingurgiter, en compagnie de ses ouailles peu difficiles sous ce rapport — ne serait-ce que le poisson cru et *vivant* dont nous avons déjà parlé.

*
* *

Les privations d'ordre matériel étaient donc un jeu pour notre missionnaire. Aussi l'appréhension d'avoir encore à s'y soumettre ne pouvait l'empêcher de soupirer après l'évangélisation de ces barbares.

Comme intercesseur auprès des Supérieurs majeurs pour hâter l'établissement de la mission esquimaude si désirée,

le P. Turquetil avait alors le bon, le saint P. Gasté, maintenant à son pays natal, Laval, Mayenne. « J'ai traité avec le R. P. Grandin l'affaire de l'établissement de votre Mission projetée chez les Esquimaux », écrivait-il au P. Turquetil en date du 13 avril 1909. « Il n'en était pas partisan dès l'abord, je vous l'assure. Il a fini cependant par y consentir, à la condition, toutefois, qu'elle fût fixée à la limite du bois ². Par là seront enfin accomplis les vœux que j'ai toujours formés pour leur évangélisation » ³.

Et comme s'il eût pris pour décidé ce qui n'était qu'en projet, le Père lavallois lui envoyait déjà des aumônes en argent et en nature : ornements sacerdotaux, mobilier d'églises, etc.

L'heure allait enfin sonner pour le P. Turquetil où le grand œuvre de sa vie devait commencer. Le 28 août 1910, le Pape avait nommé le Père Ovide Charlebois, O. M. I., titulaire d'un nouveau vicariat apostolique, créé sous le nom de Keewatin ⁴. Le premier acte officiel du nouveau dignitaire fut en faveur de notre zélé missionnaire.

Visitant, au lendemain de son sacre, les bureaux de la Catholic Church Extension à Toronto, M^{gr} Charlebois reçut communication d'une lettre provenant d'un membre de la gendarmerie canadienne, qui avait passé quelques années à Fullerton ⁵, au nord-est du soi-disant fiord, ou plutôt estuaire, du fleuve Chesterfield, que Turquetil avait toujours considéré comme la place la plus propice pour l'établisse-

² Condition qui démontre bien comme on ignorait alors jusqu'aux éléments pratiques de la question.

³ Paris, 13 avril 1909.

⁴ Prononcer *Kiwétinn*.

⁵ Cap très prononcé juste à l'ouest de l'île Southampton.



25.— M^{sr} CHARLEBOIS, O. M. I.
Evêque de Bérénice.

ment d'une mission. Ce fonctionnaire demandait maintenant un prêtre pour les Esquimaux, qu'il déclarait bien disposés.

Le nouveau prélat n'hésita pas un instant. Dans un magnifique élan de foi et de zèle apostolique, avant même de s'être lui-même bâti une maison, il décida de fonder une station de missionnaires chez les Esquimaux de la baie d'Hudson, et envoya une obédience à cet effet au R. P. Turquetil. C'était la première donnée dans le nouveau vicariat.

Cela se passait en janvier 1911. Le récipiendaire de cette « faveur », qui était venu en traîneau à chiens à Prince-Albert, s'en retourna au lac Caribou, et, avec les mêmes chiens, entreprit le voyage de cette place à Churchill, sur la baie d'Hudson.

Arrivé là après une terrible course, il prend tous les renseignements voulus, et fait un rapport concluant à la possibilité, que dis-je ? à la nécessité, d'ouvrir un poste permanent à l'entrée de la longue baie Chesterfield, par le 63° 20', où la compagnie de la baie d'Hudson établissait elle-même un petit fort de traite.

Par sa position géographique, ce point semblait d'ailleurs désigné d'avance pour le siège de la nouvelle fondation religieuse, étant, pour ainsi dire, le centre de groupes importants d'Esquimaux, comme ceux du cap Fullerton, du cap Esquimau, du lac Baker, juste à l'ouest du fjord-fleuve, et d'autres camps de l'intérieur dans l'intérieur des terres : rivières Doubawnt, Kasan, etc.

Mû par son zèle dévorant, le P. Turquetil se demandait même si pareille fondation n'avait pas été déjà différée trop longtemps. Car, bien que les ministres protestants établis à Churchill depuis plus d'un siècle n'eussent jamais fondé aucun poste de mission en pays esquimau, ils avaient cependant trouvé le moyen de distribuer nombre de bibles

ou livres de prières provenant des missionnaires Moraves du Labrador ⁶. Un Esquimau adopté à la mission protestante de Churchill leur servait de truchement.

Le P. Turquetil note le résultat de cette propagande : quelques indigènes avaient appris à lire les caractères syllabiques des Cris. Lisant la Bible, Dieu et le Christ leur apparurent comme des êtres supérieurs aux autres ; aussi donnaient-ils ces noms à leurs meilleurs chiens.

Ailleurs, le P. Turquetil excuse volontiers ces ministres de n'avoir pas fait davantage. « La Compagnie de la Baie d'Hudson elle-même, pourtant si avide de fourrures, qui avait fondé des postes de traite partout dans le Nord-Ouest, n'avait pas encore osé s'établir au pays des Esquimaux. Comment vivre sans feu, disait-on, dans le pays le plus froid du monde ? »

Mais quand vint le prêtre catholique, en 1911, déclarant son intention d'aller à Chesterfield, l'année suivante, on dépêcha un métis avec une toute petite cabane qu'on prit à Churchill pour la transporter à Chesterfield. Mais le poste ne fût réellement construit qu'en 1912, en même temps que la mission catholique. Pour une fois, la Compagnie ne pouvait se vanter de traduire H. B. C. par : *here before Christ* ⁷.

Cela n'empêcha pas les ministres de crier bien haut à « l'invasion » du prêtre catholique, du prêtre français dans leur paroisse, et cela en pays britannique ! L'histoire dira un jour tout ce qui fût mis en œuvre pour contrecarrer l'entreprise du P. Turquetil ; on y verra sans doute aussi que, sans lui, ce pays esquimau serait encore fermé aujourd'hui à tout apostolat chrétien.

⁶ Ne dirait-on pas que ces pauvres protestants se servent près des Esquimaux de la Bible comme d'un fétiche, estimant que sa seule possession suffit à sauver un primitif, ou du moins à le protéger de tout danger ?

⁷ Ici avant le Christ.

*
* *
*

Voilà donc la fondation de la mission à l'entrée de la grande rivière Chesterfield⁸ décidée en principe. En second lieu, il est maintenant reconnu, comme résultat des explorations de son premier supérieur, que l'accès à cette place — de fait à n'importe quelle place peuplée d'Esquimaux — par la voie de terre n'est pas pratique, bien plus impossible. Il faut avoir recours à la mer pour s'y rendre, et surtout pour y transporter les matériaux indispensables à l'érection de pareil poste.

Le lecteur ne pourra s'en étonner qui aura quelque idée de la situation. Chesterfield, comme du reste tout le littoral de la mer intérieure qu'on appelle baie d'Hudson et le territoire qui l'avoisine, à trois cents milles à la ronde, est une triste solitude sans le moindre terrain cultivable; en été un sol rocailleux, hérissé de pierres aiguës, et sans aucune trace de végétation, et, pendant les dix mois de l'hiver, un désert de neige et de glace.

Ce qui veut dire que vous n'y trouvez en aucune saison les éléments d'une planche pour y bâtir un gîte, pas plus qu'un morceau de bois de chauffage si vous voulez y passer la saison froide. Si vous désirez y élever la plus humble bâtisse, il vous est nécessaire d'y transporter les matériaux nécessaires; si vous devez y séjourner longtemps, il vous faut tonnes sur tonnes de charbon, qui ne peut vous parvenir qu'au prix d'une forte somme d'argent.

Et pourtant, confiant dans la belle œuvre de la Propagation de la Foi et comptant sur la générosité canadienne et française, le P. Turquetil devait accomplir ce miracle.

⁸ Appelée mal à propos baie ou *inlet*.

Il commença donc par des tournées de prédications et de conférences qui faisaient connaître la nature de la belle mission qui lui était confiée et amorçait la munificence chrétienne. Ce furent ensuite mille allées et venues, déterminées par des achats de toutes sortes, aux prix les plus avantageux ; puis, après délais sur délais, il se procura un passage sur un bateau de la compagnie de la baie d'Hudson pour lui-même, son fret et le compagnon qui venait de lui arriver de France.

Celui-ci était le R. P. Armand-René Le Blanc, O. M. I., natif de Saint-Servan, Morbihan. Il avait fait son noviciat au Bestin, Belgique, et, après un an de caserne, à Belfort, avait fait son scolasticat à Liège, où il avait prononcé ses derniers vœux le 1^{er} avril 1907. Il venait de recevoir son obédience pour Chesterfield.

C'était un homme plein de santé et d'entrain, gai comme un pinson et heureux de vivre, qui allait se montrer un excellent compagnon pour son supérieur, jusqu'au jour où une épreuve au-dessus de ses forces devait le terrasser.

Après des atermoiements sans nombre, au bout desquels on se demandait encore si le *Nascopie*, le bateau à bord duquel les deux missionnaires avaient pris passage, pourrait se rendre jusqu'à Chesterfield, il démarra enfin, le 24 juillet, du quai où l'on avait été obligé de le charger de nouveau, vu qu'à un premier débarcadère sa cargaison l'avait enfoncé dans le lit du fleuve, pas assez profond à cet endroit.

Il avait à bord, outre son équipage et les deux missionnaires catholiques, un ministre protestant, missionnaire à un poste du Baffin Land, et il devait faire escale en plusieurs localités pour lesquelles il avait des marchandises. Après avoir quitté l'estuaire du Saint-Laurent, il fut bientôt obligé de se frayer un chemin au travers de véritables champs d'icebergs, dont une fois pas moins de vingt l'entouraient.

« Le froid est intense, le brouillard très épais », écrit alors le directeur de la mission projetée⁹. Rien d'étonnant à cela, puisqu'on se trouve dès lors dans le grand réfrigérateur de l'Amérique du Nord, le *stream* du pôle, dont les deux prêtres auront constamment à subir les effets dans leurs lointains parages.

Le 3 août, un énorme iceberg vient même se planter juste en face du *Nascopie*, auquel il barre un moment le passage. Il touche le fond, paraît-il, et ne peut plus remuer.

A Rigolet, petit poste de traite sur la côte du Labrador, les missionnaires tombent sur une douzaine de familles d'Esquimaux, dont le P. Le Blanc admire la corpulence, sans pouvoir apprécier en elles la beauté des personnes du soi-disant beau sexe.

A Port Burwell, nouveau groupe des mêmes indigènes, qui compte cette fois cent-dix âmes. Ces gens vivent de la mission qu'y entretiennent les Frères Moraves. Ils sont, comme partout ailleurs, gais, actifs et sans le souci du lendemain. A l'entrée du havre au Lac (*Lake Harbour*), se trouvent cinq cents congénères de ces barbares, qui bénéficient d'une autre mission protestante datant de trois ans. Pendant ce laps de temps, le ministre n'a encore pu baptiser que six personnes.

Le lendemain, 19 août, le petit navire mouille à l'extrémité sud-ouest du détroit, et le dimanche 25, il touche à Churchill, qui n'est encore qu'un simple poste de traite¹⁰,

⁹ *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, pour 1913, p. 339.

¹⁰ Chacun sait qu'en devenant tout récemment la tête de ligne du chemin de fer du Pas à la baie d'Hudson, ce poste a été d'emblée bombardé ville, avec une population récente de 1,517 habitants en été, tombée à 500 en 1935. On ne donne pas son chiffre pour la saison d'hiver.



26.—LES PP. TURQUETIL ET LE BLANC
Fondateurs de la nouvelle Mission.

malgré son passé historique et les ruines imposantes de ses vieilles fortifications ¹¹.

*
* *

Enfin, le 3 septembre 1911, en la fête de la Mère du Bon Pasteur, date appropriée à l'événement, s'il en est, on arrive à Chesterfield, par un beau temps clair, calme et même chaud. Tout porte à la joie. Le moment solennel, après lequel le P. Turquetil soupire depuis douze ans, est enfin arrivé. Les missionnaires y trouvent vingt-deux tentes d'Esquimaux, tout un village.

« Les gens sont propres et paraissent avancés en civilisation », écrira plus tard, avec un soupçon d'optimisme qui ne durera peut-être pas longtemps, le supérieur de la mission qu'il va fonder demain. « L'endroit est plaisant. Un beau lit de sable de gravier, près d'un petit lac d'eau fraîche courante d'un mille et demi de long. La chasse est fort abondante, la pêche aussi; les Esquimaux viennent nombreux au petit poste ouvert l'an dernier » ¹².

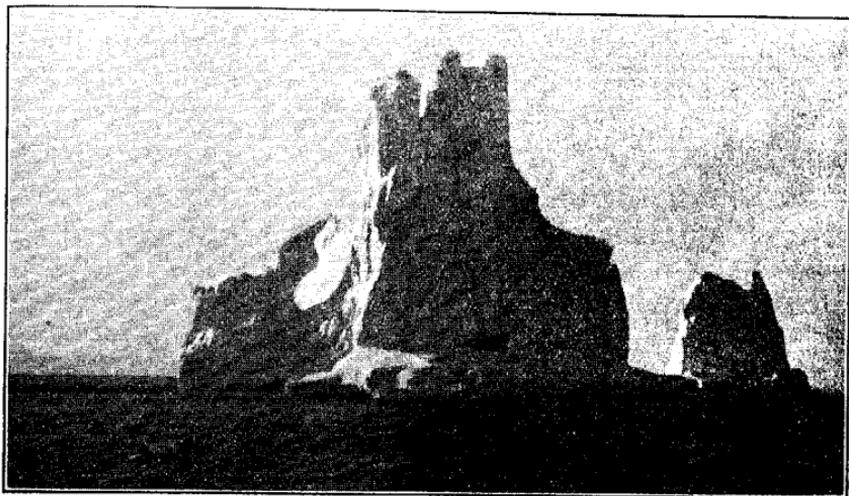
Va sans dire que les nouveaux arrivés ne pouvaient de suite se rendre compte de tous ces détails. Pour le moment des soucis plus pressants réclament leur attention.

Après avoir salué ceux qu'ils considèrent comme leurs

¹¹ Ce poste s'appelait alors le fort du Prince de Galles, et avait été construit d'énormes blocs de pierre, qui le rendaient moralement imprenable autrement que par la famine. De fait, son mur de façade, fait de roches et de terre, a en core pas moins de 45 pieds d'épaisseur! Or, le 9 août 1782, l'amiral La Pérouse s'en empara sans coup férir, son commandant, l'explorateur Samuel Hearne ayant alors fait preuve d'une couardise qui dégoûta ses propres gens. V. ill. N° 28.

¹² *Missions, ubi supra*, p. 347.

ouailles, que ne manque pas d'impressionner leur croix d'Oblats, ils cherchent à fixer le site de leur future demeure. Le sol est partout couvert de gros cailloux qui en font un véritable casse-cou. Ils vont plus loin et, à une certaine distance du fort de traite, ils tombent sur une dépression dans la roche remplie d'un beau sable blanc plane comme



27.—ICEBERG

Qui a 350 pieds de haut, partant 2500 pieds en dessous de la surface de l'eau.

un tapis de billard, non loin du petit lac susmentionné.

Leur décision est vite prise : c'est là qu'ils vont s'établir. Ils bâtiront sur le sable ; mais leur édifice n'a pas besoin de fondations, et il n'en sera pas moins solide. « J'aurais voulu planter une croix à cet endroit », écrit le P. Le Blanc, qui nous a laissé une intéressante relation de l'établissement de la Mission. « Hélas ! dans tout le pays je ne pourrais trou-

ver deux morceaux de bois pour en faire une minuscule; attendons que notre bois soit arrivé »¹³.

Voilà donc le lecteur bien fixé sur la nature du sol et l'absolue nudité du pays.

C'est alors que les deux Pères s'aperçoivent que les gens du *Nascopie* ont jeté pêle-mêle, sur la grève qui avoisine le fort, les effets de la mission avec ceux de la compagnie de la baie d'Hudson, maladroite méprise qui a pour résultat un surcroît de travail bien inutile. Heureusement que les Esquimaux, fiers de recevoir chez eux des étrangers dont ils espèrent beaucoup plus d'avantages matériels que de secours spirituels, les aident de grand cœur à tout charrier à l'endroit choisi pour la mission.

Ce n'est pas une petite corvée, car rien qu'en ce qui regarde les planches, pas moins de quatorze mille pieds sont à transporter à quatre cents mètres de là où on les a laissés! Et il y a le charbon, qui empêchera les missionnaires de geler vifs, sans compter une infinité de caisses, où se cachent surtout les fruits de la charité canadienne.

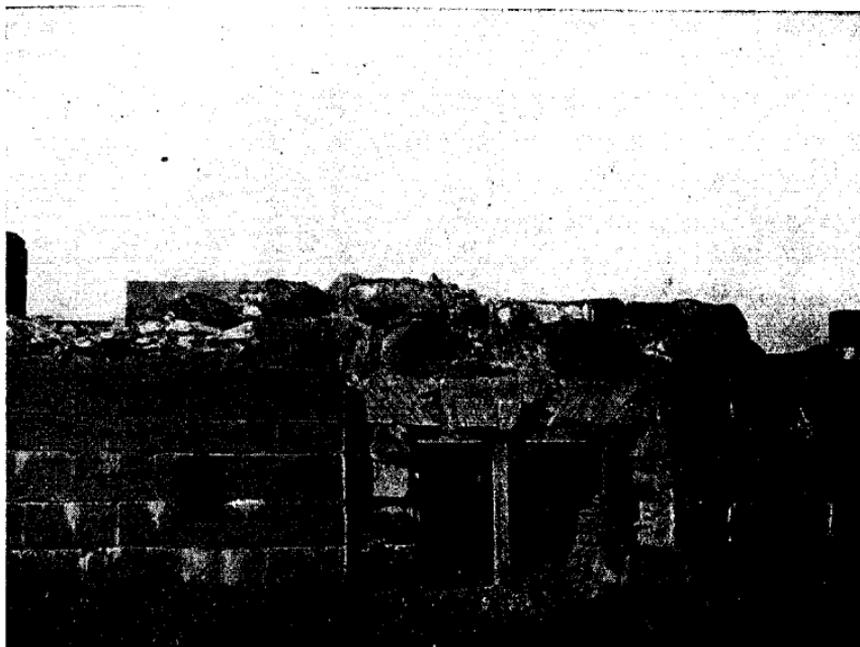
Trait de mœurs indigènes, on voit des femmes, dont une avec un bébé dans son capuchon en peau de caribou, porter des sacs de charbon de plus de cent livres!

Cet ouvrage de malencontreux transport ne prend pas moins de deux jours, au bout desquels les 84.000 livres de marchandises sont rendues là où l'on va les utiliser.

Dès le lendemain matin, les deux Oblats se mettent à la construction de leur nouveau gîte. Aucun d'eux n'est charpentier—il n'est pas question de maçons en Amérique—mais ils ont dû prendre quelques leçons dans l'art de bâtir en bois avant leur départ, et, aidés de quatre Esquimaux dégourdis, ils ont vite dressé la carcasse de leur maison:

¹³ *Missions des O. M. I.*, pour 1913, p. 349.

deux pans de mur faits de madriers cloués ensemble sur le sable en forment les principaux côtés, entre l'extrémité desquels ils introduisent les deux bouts dominés par le pignon ¹⁴. Puis ils assujettissent le tout ensemble le plus solidement qu'ils peuvent; car le vent est quelque chose de terrible en ce pays, leur assure-t-on.



28.—RUINES DU FORT DU PRINCE DE GALLES

Ils en ont une preuve la nuit suivante. Aussi, de bon matin, après avoir été hébergés par un M. Ford, le « bourgeois » du fort, courent-ils au théâtre de leurs efforts de la veille, où ils constatent avec la plus vive satisfaction que la charpente de leur maison a résisté à l'orage.

¹⁴ V. les gravures 58 et 59 illustrant la construction de l'hôpital.

ver deux morceaux de bois pour en faire une minuscule; attendons que notre bois soit arrivé »¹³.

Voilà donc le lecteur bien fixé sur la nature du sol et l'absolue nudité du pays.

C'est alors que les deux Pères s'aperçoivent que les gens du *Nascopie* ont jeté pêle-mêle, sur la grève qui avoisine le fort, les effets de la mission avec ceux de la compagnie de la baie d'Hudson, maladroite méprise qui a pour résultat un surcroît de travail bien inutile. Heureusement que les Esquimaux, fiers de recevoir chez eux des étrangers dont ils espèrent beaucoup plus d'avantages matériels que de secours spirituels, les aident de grand cœur à tout charrier à l'endroit choisi pour la mission.

Ce n'est pas une petite corvée, car rien qu'en ce qui regarde les planches, pas moins de quatorze mille pieds sont à transporter à quatre cents mètres de là où on les a laissés! Et il y a le charbon, qui empêchera les missionnaires de geler vifs, sans compter une infinité de caisses, où se cachent surtout les fruits de la charité canadienne.

Trait de mœurs indigènes, on voit des femmes, dont une avec un bébé dans son capuchon en peau de caribou, porter des sacs de charbon de plus de cent livres!

Cet ouvrage de malencontreux transport ne prend pas moins de deux jours, au bout desquels les 84.000 livres de marchandises sont rendues là où l'on va les utiliser.

Dès le lendemain matin, les deux Oblats se mettent à la construction de leur nouveau gîte. Aucun d'eux n'est charpentier—il n'est pas question de maçons en Amérique—mais ils ont dû prendre quelques leçons dans l'art de bâtir en bois avant leur départ, et, aidés de quatre Esquimaux dégourdis, ils ont vite dressé la carcasse de leur maison:

¹³ *Missions des O. M. I.*, pour 1913, p. 349.

deux pans de mur faits de madriers cloués ensemble sur le sable en forment les principaux côtés, entre l'extrémité desquels ils introduisent les deux bouts dominés par le pignon ¹⁴. Puis ils assujettissent le tout ensemble le plus solidement qu'ils peuvent ; car le vent est quelque chose de terrible en ce pays, leur assure-t-on.



28.—RUINES DU FORT DU PRINCE DE GALLES

Ils en ont une preuve la nuit suivante. Aussi, de bon matin, après avoir été hébergés par un M. Ford, le « bourgeois » du fort, courent-ils au théâtre de leurs efforts de la veille, où ils constatent avec la plus vive satisfaction que la charpente de leur maison a résisté à l'orage.

¹⁴ V. les gravures 58 et 59 illustrant la construction de l'hôpital.

Celle-ci ressemble en ce moment à une gigantesque cage de dix mètres de long, sur cinq de large et quatre de haut.

Les deux charpentiers improvisés reprennent vite scie et marteau, recouvrant d'un rang de planches à l'extérieur les barreaux de leur cage, qui graduellement prend la forme d'une maison; puis ils posent la charpente du toit.

A Chesterfield, la journée officielle de huit heures est inconnue. A quatre heures et demie chaque matin, le marteau du directeur, qui concasse le biscuit pour la journée, donne le *Benedicamus Domino*, la prière est faite en commun, le déjeûner préparé, et l'on commence un travail acharné. Un jour de plus ou de moins, à la saison où nous sommes, peut faire une immense différence: interrompre la construction pour dix mois, et alors que fera-t-on?

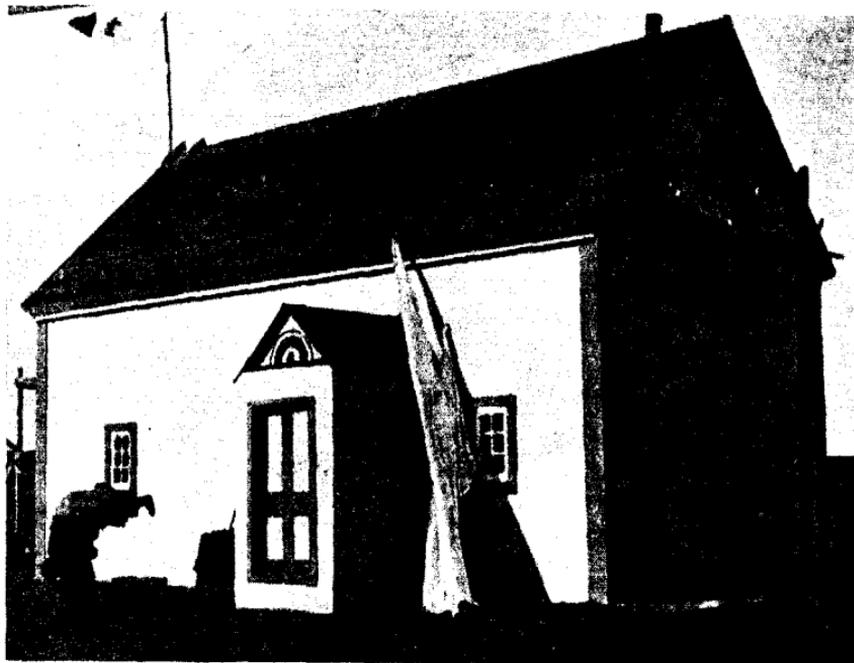
Qu'on ne s'imagine pourtant pas que ce dur labeur assombrisse l'humeur de n'importe qui. Au contraire, c'est sur le chantier une gaieté, et même un tapage, incroyables. On est heureux, joyeux et satisfait, même quand le marteau s'avise de retomber sur un doigt au lieu du clou que l'on visait.

A la fin de la première semaine, le toit était fini. Nouveau sujet de satisfaction: on pourra, maintenant s'abriter contre la pluie, ou la neige; car ici l'hiver ne se fait jamais attendre.

Le travail était pourtant loin d'être achevé: à peine ébauché. Une deuxième rangée de planches recouvrant les joints de la première doit se poser à l'extérieur, et la même manœuvre se répéter à l'intérieur. Puis il y a le plancher, et dès lors on installe le petit poêle de cuisine. On a enfin un chez soi, bien qu'il n'y ait encore ni portes ni fenêtres, pour l'apposition desquelles toute l'habileté du P. Turquetil doit être mise à contribution.

*
* *
*

Puis une idée vient à l'esprit des deux apôtres : si nous disions la messe devant les Esquimaux, dont un bon nombre



29.—MISSION DE CHESTERFIELD
Telle qu'elle était originairement.

sont arrivés pour traiter leurs fourrures? Nous leur ferions ainsi comprendre, non pas sans doute ce qu'est le Saint-Sacrifice, mais au moins combien nous attachons d'importance à la prière et à tout ce qui nous rattache à Dieu. Ces pauvres gens ne pourraient qu'en être bien impressionnés, et les premières impressions restent d'habitude.

Aussitôt dit, aussitôt fait. De suite un autel avec un simulacre de tabernacle est improvisé, le tout garni de belles

tentures et enrichi de dentelles de prix, et chacun des indigènes est convié chez les nouveaux arrivés.

Le lendemain, à dix heures du matin, les Esquimaux se dirigent sur la Mission. Là le P. Turquetil leur donne à entendre qu'ils ont à se découvrir, à mettre pour le moment leur pipe de côté et à se tenir bien tranquilles.

La messe commence alors, célébrée par le P. Le Blanc, pendant que son supérieur tire les accents les plus harmonieux du petit harmonium qu'ils ont apporté avec eux ¹⁵. Puis celui-ci essaie de faire comprendre, dans un mélange de mots esquimaux assaisonnés des termes anglais connus de quelques hommes, comment les prêtres n'étaient pas venus comme les gens du fort pour avoir leurs fourrures, ou faire le commerce avec eux, mais pour leur enseigner à bien vivre et par là mériter d'aller au ciel, la patrie commune vers laquelle chacun doit tendre.

Cette première messe au pays esquimau eut au moins l'avantage d'apporter quelque consolation aux deux apôtres qui, dans leur ignorance du véritable caractère esquimau en ce qui est du surnaturel, purent facilement s'imaginer qu'ils avaient fait du bien à leurs ouailles. En réalité, ils leur avaient donné comme une exhibition de ce qu'était leur grande « médecine », leur sorcellerie à eux — telle était sans nul doute l'impression des assistants à cette cérémonie de nature si insolite pour eux.

N'importe, ils étaient heureux, d'autant plus qu'ils travaillaient dès lors à la disposition intérieure de leur demeure, maintenant presque achevée. Le 2 février 1913, ils installaient le Saint-Sacrement dans leur chapelle intérieure minuscule. Dieu était avec eux, et ils étaient avec Dieu. Ils pouvaient maintenant s'attaquer au travail intellectuel et attendre les prémices de leur ministère sacerdotal.

¹⁵ Tous les primitifs goûtent fort la musique.

CHAPITRE VII

SEMANT DANS LES LARMES

Pour exercer ce ministère, est-il besoin de le dire, il fallait pouvoir parler convenablement; car les Esquimaux sont par nature moqueurs et même gouailleurs. Ils n'accepteront que ce qui leur est dit d'une manière correcte. D'où connaissance assez parfaite de la langue comme condition *sine quâ non* de succès, même relatif.

Or les idiomes des aborigènes américains, modelés sur un type absolument différent de celui des nôtres comme terminologie, et surtout comme morphologie, pour parler comme les savants, c'est-à-dire composés de mots formés d'après des règles difficiles à saisir, ne peuvent guère s'apprendre sans livre, ou du moins sans commencer par faire des fautes monumentales.

Sans être hérissé des mêmes difficultés que, par exemple, les langues dénées de la Colombie Britannique, l'esquimau ne fait pourtant point exception à la règle générale. Il peut se vanter de particularités *sui generis*. Au point de vue de la prononciation, il est plus abordable, vu que sa phonétique, ses sons, n'ont pas la complexité et la délicatesse de ceux qui distinguent les dialectes dénés; mais ses substantifs et ses verbes subissent tant de transformations, qu'on ne peut faire aucun progrès dans l'étude de cette langue tant qu'on n'a pas découvert le mécanisme qui est à la base de tous ces changements.

L'esquimau n'accolera jamais ensemble deux substantifs, comme les Anglais le font pour des noms comme *rail-*

way, tramway, steamboat, etc., mais il ouvre en deux le substantif, entre le radical et la terminaison, et y intercale toutes les idées immatérielles, tout ce qui n'est pas substantif, de manière à ne faire qu'un mot du tout. C'est ce qu'on appelle le procédé de l'incorporation.

Ainsi un seul terme pourra signifier, selon sa facture particulière :

Avoir une maison, ou faire une maison ;

Avoir une belle maison, ou faire une belle maison, une nouvelle maison.

D'où, par exemple, « et pourtant, je voudrais bien avoir une nouvelle maison », qui se rend par un seul mot. Car « avoir » ne se conçoit pas seul, mais suppose la possession de quelque chose, ce qui peut aussi se dire de « faire, vouloir », etc. De même pour ces idées : « et pourtant », et tout ce qui est adverbe de manière, d'être ou d'agir ; comme : « il parle beaucoup, il marche vite », etc. : une seule idée, un seul mot.

Mais il est extrêmement difficile au débutant qui comprend qu'on parle d'une maison de savoir ce qu'on en dit.

Et quand, plus tard, le missionnaire s'essaie à composer ainsi des mots longs de huit à quinze syllabes, il doit connaître les règles de la juxtaposition propres aux différentes idées — car on ne les met pas indistinctement où l'on veut, chacune a sa place dans le mot. Puis il doit bien observer les règles d'euphonie, tel son suivi d'un autre changeant de telle ou telle façon, non pas de telle autre.

Sans quoi il dira parfois tout le contraire de ce qu'il a en tête. Ainsi dans l'expression : « il ne peut presque pas marcher », qui se rend par un seul mot, si vous mettez la négation à la mauvaise place, vous dites : « il peut marcher, et non pas presque », c'est-à-dire qu'il est un grand marcheur.

Une autre difficulté pour les missionnaires venait de ce que l'Esquimau n'était pas habitué à penser aux choses surnaturelles, et partant n'en parlait pas. Il fallait donc choisir dans son vocabulaire, si riche pour les choses de nature matérielle, les mots, les nuances qui rendraient le mieux l'idée abstraite.

Le P. Turquetil nous apprend dans l'un de ses intéressants rapports comment, au cours de sa troisième année, ayant pu se procurer quelques passages de la Bible traduits en esquimau par les Frères Moraves du Labrador, et ayant lu à ses gens cette recommandation de Notre-Seigneur : «Soyez parfaits comme votre Père du ciel est parfait», les Esquimaux répétèrent ce texte mot à mot, et en approuvèrent pleinement l'exactitude. Mais quand le Père, surpris, leur demanda ce qu'ils avaient compris :

— C'est bien simple, répondirent-ils, le livre dit qu'il faut être gros et gras, jamais malade ; il en est ainsi au ciel !

Si des gens qui ont passé des années et des années en compagnie d'Esquimaux, et peuvent profiter des travaux de leurs devanciers¹, commettent de pareilles énormités dans ce qu'ils ont la prétention de donner comme la parole de Dieu, comment, à plus forte raison, deux Français fraîchement débarqués, et sans l'aide d'une page écrite ou imprimée, ne pouvaient-ils pas tomber dans des fautes de prononciation ou de grammaire, en bégayant une langue qui leur avait jusque-là été totalement étrangère ?

Ils pouvaient aussi parfois prendre pour le nom de certains objets une expression destinée simplement à dénoter l'ignorance de leurs soi-disant guides linguistiques. Par

¹ Les Frères Moraves sont en Amérique nord-est depuis deux cents ans.

exemple, un mot apparemment très simple, *amiarô*, était noté par eux comme l'équivalent de notre substantif « charbon », alors qu'en réalité il signifie : je ne connais pas cela ².

C'étaient alors parmi les naturels des scènes d'un burlesque achevé. Les Esquimaux étaient pris d'un fou rire incontrôlable qui n'en finissait pas. Ils se roulaient sur le plancher, et quand, finalement, l'un d'eux pouvait s'échapper de la maison des Pères, il appelait hommes, femmes et enfants campés sous la tente, et chacun de s'écrier :

— Allons, Barbu ³, répète donc ce que tu as dit, afin que nous aussi nous puissions rire.

« Sans grammaire, sans dictionnaire, sans professeur, nous avons notre oreille, notre langue, un crayon, du papier et beaucoup de patience », n'en devait pas moins écrire plus tard celui qui avait le don de tant égayer ses ouailles sans le vouloir. Et il finit par réussir dans l'étude de ce qui, au commencement, n'était guère pour lui que mystère sur mystère.

*
* *
.

En attendant, chacun des deux Pères s'occupait de son mieux à la maison, en dehors des heures de classe. Avec les nombreux exercices religieux des Oblats, les mille petits détails du ménage, sinon le parachèvement de l'habitation commune, impossible de rester oisif. En outre, les missionnaires s'échappaient parfois encore, pour apprendre au contact des Esquimaux, et leur montrer un intérêt qui ne pouvait que tourner à bien. C'est ainsi que le P. Le Blanc écrivait en juin 1913 à M^{sr} Charlebois, O. M. I., son Ordinaire :

² La réponse de l'indigène, évidemment, à la question du prêtre : Comment dis-tu charbon ?

³ Le nom sous lequel les Esquimaux connaissaient le P. Turquetil.

« Je suis rarement sorti au cœur de l'hiver. Trois ou quatre fois, habillé de peau des pieds à la tête, je suis allé voir les Esquimaux chasser le phoque et le morse sur la glace. Mon grand nez a pâli plusieurs fois devant les bourrasques qui le fouettaient, mais les Esquimaux veillaient sur moi, et venaient le frotter lorsqu'il se gelait . . .

« Nous avons passé de longues soirées d'hiver à faire



30.—ESQUIMAUTES APPORTANT DE LA MOUSSE À LA MAISON

toutes sortes de petits travaux de menuiserie, de sculpture, etc., tout en étudiant la langue . . .

« Nous voici à la mi-juin bientôt. J'ai peine à y croire. Nous avons encore de la neige et de la glace partout, et pas un arbre, pas une fleur ne vient nous annoncer que la saison chaude arrive. Quel triste pays quand même! Mais ce qui n'est pas triste, Monseigneur, c'est notre petite vie de famille et notre affection pour vous »⁴.

⁴ *Les Cloches de Saint-Boniface*, pour 1913, p. 412.

Ces petites sorties ne pouvaient avoir que de bons résultats, sans compter qu'elles constituaient pour les missionnaires d'honnêtes récréations les jours sur semaine. La vie était si monotone, au sein de leur grand silence blanc, comme on a baptisé leur milieu ! Le dimanche, il en allait autrement, et cette remarque nous rappelle la grande croix que les deux apôtres eurent si longtemps à porter.

Il y avait près d'un an qu'ils s'étaient établis parmi les Esquimaux, et ils n'avaient pas encore eu le moindre ministère à exercer, pas même un baptême d'enfant à conférer. Pas encore le plus faible signe d'une velléité de conversion, ou d'une simple tendance à accepter l'instruction, forcément fragmentaire, ou les manières de faire, de ceux qui avaient tout quitté pour sauver leurs âmes !

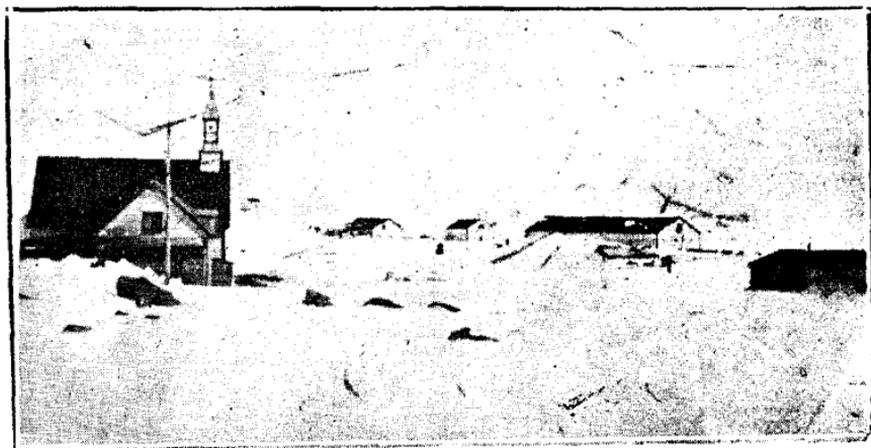
Que dis-je ? Il semblait même que ces esprits grossiers n'avaient pas encore saisi la nature de leur mission parmi eux !

« Les dimanches et les jours de fête sont assez tristes », écrivaient les deux Pères à M^{sr} Langevin, O. M. I., archevêque de Saint-Boniface. Nous avons presque toujours du monde, mais pas un seul chrétien, personne qui comprenne quelque chose aux cérémonies, pas de cloche, pas de confessions ni de communions, pas même de catéchisme, juste quelques Esquimaux qui viennent pour entendre la musique et par crainte de nous déplaire en ne venant pas.

« Ces pauvres gens nous prennent pour des sorciers, et croient que nous pourrions les tuer, si nous n'étions pas contents. Ils ne connaissent pas mieux. Quand ils voient l'autel illuminé, les ornements, le prêtre qui prie, chante, asperge ou encense, la petite lampe qui brûle constamment dans la chapelle, quand ils nous entendent dire le chapelet, réciter les litanies — comme il n'y a personne pour leur expliquer ce que cela veut dire — ils pensent que nous faisons quelque sorcellerie, et ils ont peur, ne sachant pas à quel esprit nous nous adressons.

« Eux ils croient à des dieux ou à des déesses au fond de l'eau, qui sont les maîtres absolus des hommes et des animaux. Des sorciers consultent ces esprits, et, comme ils sont grassement payés pour faire leur magie, ils ne seront pas les premiers à se convertir »⁵.

A côté de cette ignorance, sinon indifférence, religieuse qui fendait le cœur des apôtres, il y avait encore les soucis d'ordre matériel qui surgissaient longtemps après les pre-



31.— LA MISSION APRÈS UNE BOURRASQUE

mières difficultés de leur installation au pays. Par exemple, leur vicaire apostolique, M^{sr} Charlebois, leur avait envoyé, non seulement un courrier abondant, mais des provisions et du combustible — combien nécessaire! — mais ils ne reçurent rien. Leur supérieur fut longtemps sans pouvoir communiquer avec eux, mais apprit par un tiers que les deux missionnaires et trois ou quatre employés de la compagnie de la baie d'Hudson, ayant ramassé tout ce qui restait du combustible de l'année précédente, logeaient

⁵ *Ibid.*, 1914, p. 134.

tous ensemble dans une unique chambre, vivant de la chasse tout comme ceux que les premiers étaient venus évangéliser.

Qu'était-il donc arrivé?

Tout d'abord, ne recevant rien du monde civilisé, et le bateau sauveur s'obstinant à ne pas faire son apparition au moment voulu, ils avaient commencé par faire la guerre au caribou. Malheureusement ce gibier se tenait soigneusement loin de leurs fusils, bien plus, du pays tout entier. En sorte que, pressées par la famine, les autorités de la compagnie des traiteurs avaient dépêché à Churchill, lieu de ravitaillement, une baleinière montée par des Esquimaux.

C'était en juin 1913. Enfin, pensait-on, on allait avoir vivres et correspondance. Les semaines, puis les mois, se succédèrent; rien n'arrivait. L'automne, si vite suivi de l'hiver dans ces parages, approchait, et l'on s'attendait jour après jour à voir poindre à l'horizon les blanches voiles de la baleinière qui allait sauver la situation. Les yeux inquiets de traiteurs et missionnaires en furent pour leur peine. Rien ne vint.

L'année s'acheva pour tous dans ce qu'on pourrait qualifier de morne consternation. Or le 10 janvier, un cri retentit soudain :

— Les voilà qui arrivent.

— Qui?

— Les Esquimaux, nos baleiniers.

— Sont-ils tous vivants?

— Oui, tous vivants.

— *Deo gratias!* s'écrièrent les deux prêtres; merci, merci ⁶, fit la foule.

On apprit bien vite qu'une goélette de cent tonnes, destinée à faire le service entre Churchill et Chesterfield Inlet

⁶ Chez sauvages et Esquimaux, ce mot français est reconnu comme l'expression de la reconnaissance.

n'étant point arrivée à temps, les Esquimaux de la baleinière avaient repris la mer, et étaient sur leur retour lorsqu'ils furent assaillis par une tempête qui jeta leur embarcation sur les rochers de la côte, où elle se perdit corps et biens.

L'un d'eux se mit alors en route pour Churchill, dans le but d'y trouver secours et assistance, mais il tomba sur un autre groupe de naufragés, dont le bateau, maintenant en pièces lui aussi, avait été envoyé pour ravitailler Chesterfield. N'était-ce pas jouer de malheur ?

Tout était perdu ; dix ou douze tonnes de provisions et deux sacs de lettres, etc., dont l'un fut bien recouvré, mais avec presque tout son contenu en bouillie !

*
* *
*

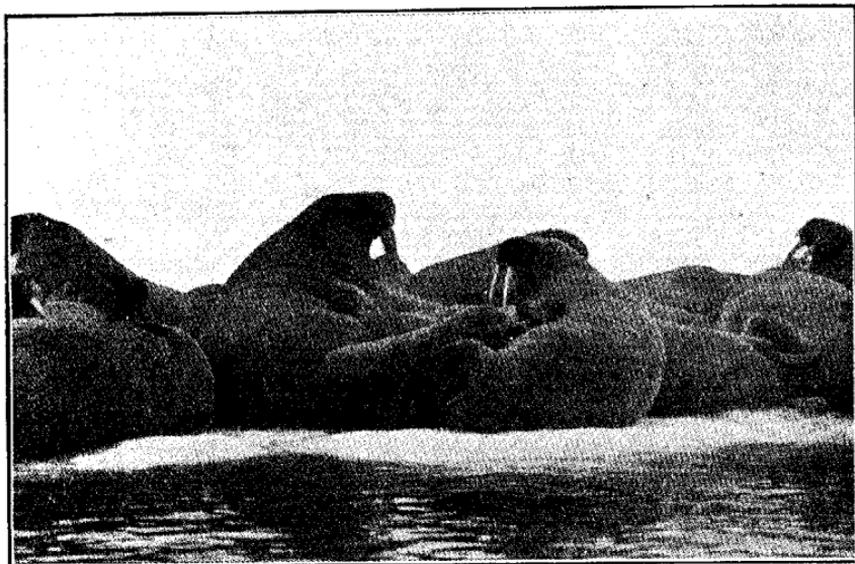
Donc maintenant disette intellectuelle pour les missionnaires : pas de courrier, et disette matérielle, point de vivres ! Tout le monde s'en ressentit, naturellement, indigènes et blancs, mais pas tous au même degré, vu que les premiers peuvent faire bombance avec ce qui fait horreur aux seconds.

La Compagnie avait acheté d'eux des peaux de morse qui, écrit le P. Turquetil, « ne sentaient pas la rose »⁷, étant donné l'état de semi-putréfaction de l'animal auquel elles avaient appartenu. Après les avoir laissé tremper dans l'eau, on les coupa en lanières à coups de hache, et, bouillies pendant vingt-quatre heures, ces peaux, qui sont extrêmement épaisses et coriaces, servirent de nourriture aux natifs et probablement à d'autres.

« Ce qui est difficile, ce qui est impossible », écrivait encore le directeur de la mission, « c'est de refuser [l'au-

⁷ *Missions des O. M. I.*, 1914, p. 322.

mône] aux gens qui se trouvent dans une situation extrême. Il nous arrive des voyageurs dont les chiens sont morts de faim en route, et ces pauvres gens, exténués eux-mêmes, exposent si bien leur cas quand nous les questionnons que, sans rien demander ni quêter, ils excitent la pitié et obtiennent toujours quelque chose »⁸.



32.—TROUPEAU DE MORSES SUR UN GLAÇON

En dépit de leur propre détresse, les Pères avaient alors toute une famille à leur charge : père, mère et deux enfants ; puis ils adoptèrent temporairement le bébé d'un des Esquimaux naufragés.

Ce qu'il y avait de plus déplorable dans les circonstances était le fait que la disette qui sévissait parmi les indigènes était trop souvent due à leur attachement à leurs superstitions, qui prohibaient tel et tel travail en telles et telles

⁸ *Ibid.*, p. 323.

conditions, défense ridicule contre laquelle invectivaient en vain les deux prêtres.

Ceux-ci, le plus âgé surtout, pouvaient maintenant se faire assez comprendre de leurs ouailles — si l'on peut appeler ainsi des gens qui n'appartenaient nullement à leur bercail. Le P. Turquetil se crut dès lors assez fort en esquimau pour donner son premier sermon. C'était le jour de la Pentecôte 1915, et l'impression qu'il produisit fut, paraît-il, énorme. Mais ce fut un succès de nouveauté. L'Esquimau, né malin, incrédule et gouailleur, ne se laissa pas si facilement gagner.

Du reste, disons-le à la honte de notre civilisation, un obstacle à la conversion des indigènes qui n'était pas à dédaigner était le scandale causé par quelques-uns des blancs qu'ils connaissaient, et qui se faisaient une gloire de ne croire ni à Dieu ni à diable — sans doute pour pouvoir être plus libres dans leurs rapports avec les Esquimaudes.

Mais les Esquimaux, qui étaient encore pires au point de vue des mœurs, fermaient volontiers les yeux sur leurs dérèglements, et ne considéraient dans le blanc que les effets de son génie : machines de toutes sortes, produits aussi précieux qu'admirables et inventions toutes plus extraordinaires les unes que les autres.

— Si ce que dit le Barbu est vrai, disaient-ils, les blancs, qui ne sont pas fous, le sauraient aussi bien que lui, et se garderaient de tout ce qui pourrait les mener en enfer.

Puis, pour en avoir le cœur net, ils allèrent jusqu'à demander formellement à ces blancs ce qu'ils pensaient de l'enseignement du prêtre.

— Mais c'est bien simple, assurèrent-ils; votre Barbu est un fou, dont personne ne voulait dans son pays. Ne pouvant rester là, il est venu ici essayer de vous initier à ses folies.

Et les Esquimaux juraient bien qu'on ne les y prendrait pas, résolution qui n'était pour eux que trop facile à tenir, vu qu'ils sont par nature tenaces dans leurs idées et ancrés dans les croyances et pratiques qu'ils tiennent de leurs ancêtres.

*
* *

Pendant ce temps, de généreux bienfaiteurs, même dans la vieille France, s'intéressaient au sort des missionnaires et de ceux qu'ils ne pouvaient encore regarder comme leurs ouailles. Parmi ces bienfaiteurs le P. Gasté avec ses amis de Laval, ne fut pas le moindre. Dès le 23 avril 1912, il leur envoyait, avec une bonne somme d'argent, certains objets que je ne puis m'empêcher d'énumérer ici.

C'étaient un petit calice de voyage ayant servi au P. Gasté dans son oratoire privé; un ciboire neuf tout en vermeil donné par la Comtesse de Quatrebarbes; une croix d'autel avec ses chandeliers; un encensoir avec sa navette; une étole pastorale noire, une chape rouge, deux ornements blancs, un ornement vert, un autre violet, un autre encore pour voyages à cinq couleurs. Puis du linge d'autel: pâles, purificatoires, corporaux, amicts, manuterges, quatre aubes, bourse pour bénédictions, etc. En plus, il y avait pour un Père ou un Frère une couverture, trois excellents pardessus ayant appartenu à un M. de la Péraudière, etc.

Puis c'étaient, en différentes fois, des sommes d'argent variant entre 500, 800, 1,300 et 1,500 francs.

Plus précieux encore pour les deux missionnaires étaient les encouragements qui leur venaient du vétéran retiré avec sa sœur, alors âgée de 91 ans. « Faut-il vous dire, mes bons Pères », écrivait le P. Gasté, « que votre héroïque courage, votre patiente endurance, en même temps que votre gaîté imperturbable et votre admirable union m'édifient singu-

lièrement, et non pas moi seul, mais encore tous ceux qui peuvent connaître par vos lettres⁹ vos lourdes épreuves, non moins que votre rude genre de vie dans ces déserts de glace, où vous travaillez si généreusement à la gloire de Dieu et au salut des âmes les plus abandonnées »¹⁰.

Et de peur que le découragement ne vînt enfin les abattre en présence de l'apparente inutilité de leurs efforts, le même P. Gasté leur mandait deux ans plus tard :

« Quelques entraves que présente à votre ministère actuel l'état des choses qui vous entourent encore, ne désespérez point de l'avenir. Votre endurance religieuse et héroïque vous prépare des triomphes superbes, si vous savez tenir jusqu'au bout. Dussiez-vous ne pas voir vous-mêmes ces triomphes, ce que j'ai peine à croire, vos successeurs récolteraient le fruit de vos travaux. Vous auriez semé dans des larmes bien méritoires, ils récolteraient, eux, dans la joie et la reconnaissance les gerbes abondantes de la moisson que vous leur auriez préparée. . .

« Courage, donc, toujours et quand même, bien chers frères et amis de cœur »¹¹.

Ces encouragements étaient bien réconfortants, d'autant plus qu'aucun changement n'était alors visible dans les dispositions des Esquimaux, gens tenaces s'il en fut, qui n'abandonnent qu'à bon escient la voie suivie par leurs pères.

Néanmoins l'expérience a prouvé que, comparés aux Indiens, qui les méprisent autant qu'ils en sont méprisés¹²,

⁹ Que reproduisait la *Semaine Religieuse* de Laval.

¹⁰ Laval, 3 juin 1914.

¹¹ Laval, 5 juin 1916. Le P. Gasté avait alors près de 86 ans et sa sœur 93!

¹² Les Esquimaux prétendent que les Indiens sont issus de leurs lentes.

il y a chez eux de l'étoffe pour de grandes choses, de fait, plus qu'on en trouve chez les sauvages. Ceux-ci, je me permettrai d'assimiler à une pelote de caoutchouc pleine d'air. Vous la pressez avec le doigt; elle cède de suite, mais revient aussi vite à son état premier dès que vous la lâchez.



33.—LA MISSION ENNEIGÉE

C'est le cas de l'Indien qui, n'osant vous contredire en face, suit immédiatement vos directives, quitte, dans trop de cas, à revenir à son vomissement.

La boule à laquelle je comparerai l'Esquimau n'est pas pleine de vent; elle est solide et résiste à la pression du doigt; mais quand cette pression est parvenue à avoir raison de sa résistance, elle retient la forme que vous lui avez imprimée.

C'était là une caractéristique que les premiers missionnaires ne pouvaient deviner. En attendant, ils « semaient dans les larmes »¹³; récolteraient-ils un jour dans l'allégresse? Le P. Turquetil ne se décourageait point devant les moqueries à peine voilées dont sa prédication était l'objet; mais il n'en était pas de même de l'excellent P. Le Blanc, tout bon, généreux et confiant qu'il était.

Lui aussi dut se mettre à prêcher. Il le fit un an après son supérieur. Mais quand, après avoir bien préparé son sermon, il entendit ses plus grands amis, ceux pour lesquels il s'était pendant presque quatre ans dévoué corps et âme, rire de lui et dire qu'il devait être aussi bête que le Barbu pour ajouter foi à pareilles sornettes, il en fut tout déconcerté, et reçut comme un choc dont il ne devait pas se relever. Il avait été si bon pour les Esquimaux; il se glorifiait de n'avoir que des amis parmi eux, et voilà comment ils l'en récompensaient!

Il se reprit pourtant assez vite, et continua même à prêcher, mais sans résultat.

Plus tard, un courrier de France lui apprit à la fois la mort de son père et celle de trois de ses frères tombés au champ d'honneur. C'en était trop pour lui, et la nature exigea un copieux tribut de larmes. Malheureusement, il fut surpris pleurant par un Esquimau, qui en fut scandalisé.

— Comment? dit-il, mais après tout ce n'est qu'une femme! Voyez-le donc qui pleure!

Cette circonstance scella son sort. Désormais, dans la solitude de la Mission, son état ne fit qu'empirer, et, peu après, son supérieur dut se convaincre qu'un changement d'air et de scènes était devenu impérieux pour lui.

« Autre épreuve », écrivait-il le 11 septembre 1916, « le

¹³ Ps. CXXV, 5.

R. P. Le Blanc, mon compagnon, est ruiné de santé; on ne le reconnaît plus. Heureusement le bateau arrive; autrement il n'y aurait plus d'espoir pour lui de se rétablir »¹⁴.

Le pauvre Père s'en alla donc avec le départ du *Nascopie*. Mais il ne survécut point au voyage¹⁵. Pendant ce temps, le P. Turquetil restait seul prêtre à la Mission, situation de tous points douloureuse dans un poste si isolé. Il était évidemment écrit qu'il boirait jusqu'à la lie le calice que le Ciel lui présentait. Quatre années de perdues apparemment; pas une seule conversion, pas un baptême même d'enfant? Au lieu de cela les rires et les moqueries de ceux dont il s'était promis de sauver les âmes!

Et pourtant, indice d'un caractère fortement trempé, il ne se découragea point.

¹⁴ *Les Cloches de Saint-Boniface*, 1916.

¹⁵ A l'annonce de sa mort, M^{gr} Charlebois, très ému, déclara: « Je sens que mon vicariat perd, en la personne du R. P. Le Blanc, un missionnaire dévoué, prêt à tous les sacrifices et aux plus grandes privations pour la conversion des pauvres Esquimaux. Je considère qu'il est victime de son grand dévouement pour le salut des âmes. » (*Ibid.*, p. 313).

CHAPITRE VIII

RÉCOLTANT DANS L'ALLÉGRESSE

« Le P. Turquetil restait seul prêtre », ai-je dit. Il ne fut jamais seul Oblat à la mission qu'il avait fondée quatre ans auparavant. Car lorsque le *Nascopie* était arrivé, le 7 septembre 1916, en était débarqué un frère convers dans toute la force de l'âge qui, comme compagnon, en valait deux sous bien des rapports.

Né à Saint-Tite des Caps, diocèse de Québec, au cours de 1885, le Frère Prime Girard, c'était son nom, avait fait ses premiers vœux en 1904 et ses derniers dix ans plus tard. Il appartenait depuis assez longtemps à la province du Manitoba, qui, pour les Oblats, comprend le diocèse de Régina, où il travailla quelque temps, lorsqu'il s'offrit spontanément pour la difficile mission des Esquimaux de la baie d'Hudson, et le P. Turquetil, qui n'était point lui-même d'humeur morose, allait passer de bonnes journées avec lui.

Car le Frère Girard, il ne peut y avoir de mal à le dire, est ce qu'on est convenu d'appeler un type impayable. Véritable boute-en-train, aussi enjoué qu'actif, il a le don de dérider le misanthrope le plus invétéré, surtout lorsqu'il vous attaque avec les quelques mots latins qu'il a retenus d'une éducation qui n'était point préparatoire à l'état de frère convers, ou qu'il vous accable de grands mots scientifiques, parfois quelque peu écorchés, terminant le tout par un solennel : « Voyez-vous, nous autres savants »... couronné d'un formidable éclat de rire.

Le cher Frère se mit de suite à l'étude de la langue, et sous l'excellent guide qu'était maintenant le P. Turquetil,

il ne tarda pas à faire des progrès qui réjouirent grandement maître et élève, d'autant plus que celui-ci était sérieux dans son enjouement et aussi laborieux que plein de



34.—LE P. TURQUETIL ET LE FR. GIRARD
En costume esquimau.

zèle. Sa carrière ultérieure allait, du reste, le prouver abondamment.

Un autre sujet de consolation pour son supérieur allait

bientôt consister dans une première recrue, *lilium inter spinas*¹, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, baptisée sous le nom de Maria. Elle allait donner satisfaction malgré les difficultés de sa situation. Il lui fallait bien du courage, en plein milieu païen, tous ses parents, jusqu'à son père et sa mère, se moquant d'elle et essayant de la pousser au mal. Elle assistait à la messe chaque jour, et communiait le dimanche et les jours de fête. La communion, le Saint-Sacrifice, le scapulaire et la prière, telle était sa sauvegarde.

Mais *hæc quid sunt inter tantos*²? qu'était cette jeune fille entre tant d'autres? pourrais-je dire, en altérant légèrement le sens de la question évangélique. Les Esquimaux comme peuplade restaient parfaitement infidèles, bien décidés à ne jamais se faire chrétiens.

Or la grande guerre battait son plein. Nombre de missionnaires étaient au front, plusieurs avaient disparu, et beaucoup de troupes se trouvaient sans pasteur. D'un autre côté, inutile de compter sur de plus jeunes; tous étaient mobilisés.

De plus, à l'époque où nous sommes arrivés dans notre récit, 1916, sur les quatre Pères oblats qui avaient évangélisé les Esquimaux — dont deux non loin de la mer Glaciale, — trois étaient morts. Les PP. Rouvière et Leroux avaient été massacrés par ceux qu'ils s'efforçaient de convertir, tandis que le compagnon du P. Turquetil était mort à la peine. Celui-ci restait seul vivant.

Mais pas encore un seul baptême (Maria avait été baptisée à Churchill par une dame catholique), pas même l'espoir d'en avoir aucun pendant de longues années! Les Esquimaux passaient alors pour inconvertissables auprès de

¹ « Lis entre les épines ». *Cant.*, II, 2.

² *Joan.*, VI, 9.

bien des gens qui croyaient les connaître. De partout on entendait dire :

— On vous le disait bien ; vous avez perdu trois Oblats sur quatre : vous allez perdre le quatrième. C'est tout ce que vous gagnerez. Le temps n'est pas encore venu d'évangéliser les Esquimaux.

Un peu sous cette impression, et aussi devant le manque de missionnaires pour les places où il y avait des chrétiens, M^{sr} Charlebois, tout saint homme qu'il était, écrivait au P. Turquetil :

« Il faut me dire si vous avez quelque espoir de faire des baptêmes sous peu. Si oui, je vous laisserai encore là-bas ; si non, il faudra revenir l'année prochaine. J'ai trop de missions sans prêtre ».

C'était en 1916. Le Père ne put répondre qu'une chose, à savoir qu'il était sûr du succès final, mais qu'il lui était impossible de prévoir aucune conversion à brève échéance. Il y avait plutôt comme une recrudescence de moqueries, sinon d'hostilité, parmi ses gens. A peine deux ou trois individus se prétendaient les amis du missionnaire ; mais c'était par intérêt matériel. Il n'y avait rien de sérieux. Et il attendait.

Dans cette extrémité, notre apôtre eut recours aux bons offices d'un ami lointain, mais haut placé dans le monde missionnaire. C'était M^{sr} Fréri, alors Directeur Général pour l'Amérique de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à New-York. Il lui demanda d'intervenir près de son Ordinaire. Le prélat américain écrivit une belle lettre à l'évêque canadien, qui le porta à patienter encore un peu.

Le bon P. Gasté avait écrit à une bienfaitrice de Laval : « Si le P. Turquetil ne trouve pas le moyen de se tirer de ce mauvais pas, aucun autre ne pourra le faire »³. C'était le

³ Lettre à M^{lle} Charlotte Croissant, de Laval.

plus grand compliment qui eût pu être décerné à son habileté, à son sens pratique, et cela par quelqu'un qui l'avait bien connu au lac Caribou. Nous voyons par sa récente démarche que le vétéran lavallois ne s'était pas trompé.

Néanmoins la situation devenait critique. Sans amélioration prochaine dans les dispositions des indigènes, pas de délai possible. Il fallait les abandonner à leur sort. Mais Dieu ne pouvait laisser tant de foi de la part de son serviteur, tant de dévouement apparemment inutile, tant de patience et de sacrifices en dépit de la plus décourageante indifférence, sans finir par se laisser toucher. Le salut était proche, mais l'Auteur de tout bien voulut que l'une des âmes qui lui étaient le plus chères en devînt l'instrument.

*
* *

Quelques mois après la communication de son Ordinaire, un courrier extraordinaire apporta au prêtre quelques lettres qui s'étaient attardées en chemin, pour avoir manqué le bateau d'été. A côté de cette correspondance, il trouva une toute petite brochure : *Histoire d'une petite âme*, qui attira son attention. Pour la première fois, notre Père normand entendait parler d'une compatriote, Sœur Thérèse, morte en odeur de sainteté. Il vit que cette « Petite Fleur » du Bon Dieu avait quitté la terre dans le diocèse où lui était né, et l'on prétendait qu'elle s'intéressait beaucoup aux missions.

Puis, dans un bout de papier plié en quatre, il trouva un peu de terre provenant, assurait-on, de sous le premier cercueil de la servante de Dieu. Alors, de concert avec le Frère Girard, il jeta quelques grains de cette terre sur les cheveux de païens, tout à fait à leur insu, et cela pendant qu'on leur faisait admirer quelques images.

Chose étrange, le dimanche suivant ils vinrent à la messe, alors que ces gens étaient dans l'habitude de partir ce jour-là à la chasse, en recommandant au prêtre de bien prier, de bien chanter : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », mais ajoutant qu'eux avaient bien plus de confiance dans leur fusil.

Les voici à la Mission. Aux questions du Père, ils répondent qu'ils ne viennent pas pour se moquer de lui, ni de la religion, mais pour apprendre le chemin du ciel. Ils ont été bien mauvais, mais ils sont maintenant décidés à changer de vie. Le prêtre n'en revenait pas. La petite Sœur de son pays aurait-elle donc opéré un miracle, et le plus grand des miracles, celui de la conversion d'inconvertissables ?

C'était bien le cas, et ses gens étaient sincères. On les vit dès lors tous les matins à la sainte messe, où ils apprenaient les prières et les cantiques. Tous les soirs, ils avaient une heure de catéchisme, sans manquer une seule réunion, au risque d'avoir à se passer du gibier qui était leur pain quotidien. Où est l'incrédule qui ne verra pas un miracle de toute première classe dans ce changement subit et définitif ?

Après un strict catéchuménat de neuf longs mois, le P. Turquetil était au comble de la joie lorsque, le 2 juillet 1917, en la fête de la Visitation de la sainte Vierge, il eut l'inexprimable bonheur de baptiser les membres de quatre familles esquimaudes — les véritables prémices de leur nation. L'ennemi de tout bien était vaincu, le ministre de Dieu triomphait de l'enfer, et... la mission des Esquimaux était sauvée !

Gloire à Dieu au plus haut des cieux et remerciements à sa très humble servante, amie des missions, le Lis de Lisieux, que l'univers honore aujourd'hui sous le vocable de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus !

Après de si heureux commencements, le supérieur de la

mission voulut encore les consolider et en assurer la continuation en faisant imprimer des livres de prières, de catéchismes et de cantiques dans la langue de ses néophytes. A cet effet, accompagné du Frère Girard, qui ne pouvait rester si longtemps sans prêtre, il arrivait à Montréal le 24 octobre 1917.

« A la nouvelle de notre départ », écrit-il alors, « ces pauvres gens pleurèrent à chaudes larmes, et ne se conso-



35.—LE FRÈRE GIRARD AVEC SES PETITS ECOIERS

lèrent que lorsqu'ils eurent l'assurance que je retournerais l'an prochain. Ils aimaient tant à venir à la sainte messe chaque matin, à y recevoir la sainte communion, à réciter leurs prières en commun, à chanter ensemble! Que le Sacré-Cœur de Jésus les conserve et en fasse des apôtres parmi leurs compatriotes païens »⁴!

Encore une fois, quel changement!

La lettre à laquelle nous faisons cet emprunt nous four-

⁴ *Les Cloches*, 1917, p. 321.

nit de nombreux menus détails, que je condenserai dans les quelques lignes qui suivent.

Dans leur petite maison-chapelle, le P. Turquetil et le F. Girard essayaient de tirer le meilleur parti possible des trop courtes journées de l'hiver. Oui, trop courtes, dit le Père, car l'heure de la grâce a enfin sonné pour nos pauvres païens, et c'est le cœur plein de reconnaissance envers Dieu que nous entrons dans cette nouvelle année.

L'exemple des premiers chrétiens de Chesterfield fut, nous apprend-il, bientôt suivi par d'autres, et, sur huit familles qui restaient là, cinq se joignirent aux néophytes— en tout vingt-cinq personnes. Dès lors, il avait chaque matin au moins une dizaine de familles à la sainte messe. Il nous décrit alors l'emploi du temps des deux missionnaires.

Après déjeûner, Turquetil s'appliquait à traduire en esquimau les différentes prières et à les écrire en caractères syllabiques pour ceux de ses gens qui savaient lire. Ce travail l'absorbait jusqu'à midi, pendant que le Frère s'occupait de tout ce que comporte l'entretien d'une maison.

A une heure, ce religieux interrompait ses travaux manuels pour enseigner l'A B C aux enfants d'une école qui fonctionnait dès lors. Pendant ce temps, son supérieur disait son bréviaire, puis, à deux heures, il prenait ces mêmes enfants pour le catéchisme; après quoi il préparait l'instruction des adultes pour le soir.

Règle générale, si primitifs que soient les Esquimaux, il n'entre pas dans leur caractère de se suivre les uns les autres à la façon des moutons de Panurge. Ils se laissent plutôt guider, je veux dire influencer, mener par un esprit de contradiction.

Là-dessus, le P. Turquetil cite l'exemple d'un jeune sorcier mal marié, qui se convertit parce que son compagnon, vieux goguenard « trop lourd avec sa forte charpente et sa

grosse bedaine pour essayer de monter au ciel », assurait-il, refusait de prendre en considération les avis du prêtre.

*
* *
*

Cependant le P. Turquetil ne pouvait rester sans compagnon prêtre à sa lointaine mission. Où trouver ce compagnon, alors que plusieurs postes étaient encore sans prêtre? Le fondateur de N.-D. de la Délivrande se rappela alors un compagnon de noviciat, le Fr. Pioger ⁵, qui, sans doute par esprit d'humilité, s'était joint aux rangs des frères convers, après qu'il eut fait toutes ses études à Liège et à Rome.

Il était alors membre du même vicariat du Keewatin, et était habitué à la vie des missions sauvages, ayant résidé successivement au lac Caribou, au lac Canard, et au Portage la Loche. Comme il n'était point dans les ordres, son départ ne pourrait nuire à aucune mission. Le P. Turquetil le demanda à ses supérieurs, et l'obtint sans trop de difficulté. Il fut donc ordonné au Pas, le 29 juin 1918, par Sa Grandeur M^{sr} Charlebois, et partit de suite pour Chesterfield.

Les deux prêtres firent ensemble le voyage sur l'unique bateau qui faisait une fois l'an le trajet entre Montréal et la mission esquimaude.

Avant d'aller plus loin, serait-on curieux d'avoir une idée des frais qu'entraînait le séjour des missionnaires dans ce poste lointain? La compagnie du bateau ne chargeait pas moins de 85 dollars par tonne pour le charbon, soit à peu près 1300 francs au cours actuel du change, qui était alors encore plus haut qu'aujourd'hui!

Le 2 août suivant, les deux prêtres et le frère arrivaient,

⁵ Le P. Paul Pioger naquit à La Flèche, diocèse du Mans, le 15 avril 1877.

à bord du *Nascopie*, en vue de la Mission. « Salut! Notre-Dame de la Délivrante », s'écria alors le P. Pioger, en apercevant le petit clocher de l'église. Puis il débarqua avec le P. Turquetil, qui était salué des cris joyeux de *Atatasiar!* mon Grand'père ! pendant que le nouvel arrivé était pris pour son frère, par les Esquimaux ravis de n'être plus orphelins.



36.—ON AMÈNE UN PHOQUE

« Nos chrétiens sont tous bien, tous sont fidèles à leurs devoirs de chrétiens », écrivait peu après le P. Pioger. « Une famille chrétienne reste ici, proche de la Mission; chaque jour ils sont là à la sainte messe, et chaque matin j'ai le bonheur de leur distribuer la sainte communion. Chez ces pauvres chrétiens, pas de respect humain devant les païens. Leur tenue durant la prière est bien édifiante; on voit qu'ils comprennent et aiment leur religion »⁶.

⁶ *L'Ami du Foyer*, août 1919, p. 9.

Au commencement de l'hiver, le nouveau Père avait le bonheur de baptiser le premier enfant né de parents chrétiens, et, pour passer du plus jeune au plus vieux, les deux prêtres recevaient, quelque temps avant Noël, une petite lettre en caractères syllabiques du plus ancien de leurs chrétiens, le bon Joseph.

— J'ai été bien malade, et plusieurs fois, disait-il; à chaque fois j'ai prié, à chaque fois j'ai été guéri.

On le revit à la Mission au mois de juin 1919. Le pauvre vieux était maigre, étiré et blanchi. On voyait qu'il avait souffert; mais il était heureux comme au temps de son catéchuménat, ne cessant de répéter :

— Merci, merci au Père de nous avoir appris à prier. J'ai été bien malade, et chaque fois nous avons prié en famille. La prière seule m'a sauvé.

Puis il ajoutait :

— Si j'étais seul, je serais bien aise de mourir pour aller au ciel, maintenant que mon âme est encore bonne depuis son baptême; mais il vaut mieux sans doute que je vive encore, quand je vois ma femme et mon enfant, si jeune encore, qui se mettent à pleurer à la pensée que je vais mourir ⁷.

Pareils sentiments chez un vieillard, hier encore encroûté dans ses idées d'un autre âge, n'étaient-ils pas un dédommagement adéquat pour les peines, soucis et privations que le missionnaire avait dû s'imposer pour les inculquer ?

Autre petit détail que j'emprunte cette fois au P. Pioger qui, à titre de nouvel arrivé, remarquait bien des choses auxquelles son supérieur était habitué. Parlant des chrétiens, il écrit :

« Chaque matin, après la messe, ils se retirent à la cuisine. Alors s'ils parlent, c'est à voix basse. Un chrétien arrive; s'il nous voit occupé, surtout s'il nous voit prier, il se

⁷ *Ibid.*, décembre 1919, p. 73.

retire et ne nous dérange pas. J'ai constaté en toute leur conduite le respect qu'ils ont pour le Prêtre. Que Dieu les conserve ainsi, et nous donne nombre de chrétiens de ce genre »⁸ !

En dehors du cercle encore bien trop restreint de ces privilégiés de la grâce, les choses allaient bien différemment. D'abord, il y avait pour les missionnaires l'ennui résultant du manque de correspondance avec le monde civilisé. Par exemple, ils étaient allés du mois d'août 1918 au 23 avril 1919 sans aucune nouvelle du dehors, et celles du pays proprement dit n'étaient guère réconfortantes : indifférence ou moqueries à l'endroit de la religion, et, en ce qui regardait les intérêts des indigènes, famine, morts de faim, noyades, meurtres pour cause de jalousie, mariages à la mode des brutes, après échanges de coups de poing, telles étaient trop souvent les nouvelles du pays esquimau.

Comme l'horreur de pareilles mœurs faisait bien ressortir la douce et bienfaisante influence du christianisme même sur les cœurs les plus endurcis !

⁸ *Ibid.*, août 1919, p. 10.

CHAPITRE IX

CONSOLATIONS

Le P. Turquetil était un correspondant aussi fidèle que prolifique. Par exemple, au mois de février 1920, il écrivait une longue lettre publiée par l'*Ami du Foyer*, revue mensuelle de Saint-Boniface, dont on voudrait tout citer. Elle nous donne une peinture si vivante, de ce qu'était alors la mission de N.-D. de la Délivrante, que je ne puis m'empêcher de la résumer ici, et même d'en reproduire de longs extraits.

La note caractéristique de l'hiver 1919-20 fut la famine, nous apprend-il. Pas de caribous, pas de vivres, pas d'habits; tel était le sort d'un trop grand nombre d'Esquimaux. En octobre, deux familles arrivèrent à la Mission exténuées; le Père avait peine à les reconnaître. Ils avaient mangé leurs chiens et rodé des semaines entières à la recherche d'un gibier introuvable.

Près des missionnaires un homme était mort quinze jours après son retour, laissant une veuve et deux enfants dans la misère noire. Puis six familles arrivaient l'une après l'autre, et on en recherchait une autre, dont on ne pouvait trouver la moindre trace.

Ces recherches amenèrent la découverte de deux cadavres, gelés dans une misérable hutte de neige, un enfant de huit à dix ans, à moitié découvert, et un adulte, homme ou femme, gelé sous sa couverture et enseveli dans la neige.

Loin dans l'Ouest, on disait que l'abondance régnait, mais on ajoutait qu'un jeune homme de vingt ans à peine étant entré, de bonne heure le matin, dans une tente occupée par deux familles, en avait tué les deux hommes et enlevé leurs deux femmes.

Au nord, c'était une noyade et la mort de plusieurs personnes, et, écrivait le prêtre, on était pourtant loin de connaître au juste le bilan des misères de cette année-là. Mais plus intéressant était le cas d'un infidèle bigame venu à Chesterfield y augmenter le nombre des affamés.

Cet homme, paraît-il, ne manquait jamais de venir assister aux deux catéchismes du dimanche. L'été précédent, on l'avait même vu chaque matin priant à la messe et chantant avec les autres. Ce qu'ayant remarqué, le missionnaire avait fait un dimanche un sermon sur la polygamie qui, pensait-il, devait faire impression sur lui.

Quelques jours après, l'une de ses deux femmes, la plus âgée, vint lui demander de la préparer au baptême.

— C'est là une bonne pensée, lui dit Turquetil, mais sa réalisation est parfaitement impossible tant que tu seras la femme d'un polygame.

— Oh! je le sais, fit-elle; mon mari, ma compagne et moi, nous savons tout cela. Depuis l'an dernier, nous demandons toutes les deux à notre mari d'en choisir une et de laisser l'autre. Il le voulait bien, mais n'en avait pas le courage. Aujourd'hui il est décidé; nous ferons comme tu voudras, tu nous instruiras et nous serons baptisés.

Voulant l'éprouver, le Père lui fit entrevoir les conséquences pour elle d'une telle mesure, au cas où son mari se décidât en faveur de l'autre.

— Oui, dit-elle, c'est vrai, mais ce n'est rien auprès de l'enfer.

« J'avais peine à croire à tant de résolution et de courage dans une femme païenne », écrit notre missionnaire. « Serait-ce jalousie, et parce qu'elle a deux enfants, espérant être choisie et se débarrasser de sa rivale? Nous allons vite savoir ce qu'il en est »¹.

L'homme vient à son tour, exprime le même désir et se dit prêt à tout. Le prêtre apprend alors que la plus jeune de ses femmes était, à la mode esquimaude, sa femme légitime, tandis que l'autre n'était au fond que sa sœur adoptive, une orpheline dont il avait abusé. Celle-ci n'a point de parents, personne pour avoir soin d'elle; mais peu importe, mieux vaut la misère que la perspective de l'enfer! Et elle quitta généreusement son soi-disant mari.

Tous les trois pouvaient dès lors commencer leur catéchuménat, dont le premier jour était fixé au 3 décembre, fête de saint François-Xavier. Mais on aurait dit que l'ennemi de tout bien, déjà vaincu par le bon esprit de ces pauvres gens, ait voulu empêcher la consommation de leurs bonnes intentions, du moins en ce qui était du mari. Ici, il nous faut suivre pas à pas le P. Turquetil.

« Il était à la chasse au phoque, sur la glace de la mer », écrit-il. « Le courant² de l'inlet n'était pas encore gelé, et il guettait les phoques qui viennent respirer à la surface.

¹ *L'Ami du Foyer*, juillet 1920, p. 185.

² Ce que les premiers explorateurs à la recherche d'un passage du Nord-Ouest appelaient Chesterfield Inlet, c'est-à-dire baie longue et étroite, est en réalité un fleuve immense qui n'a pas moins de 10 milles de largeur à son embouchure. Son courant est alors de sept milles à l'heure, au moins; il se fait sentir jusqu'à plusieurs milles en dedans du lac Baker, plus de deux cents milles à l'ouest.

Il en avait déjà tué un. Un autre montre le nez : un coup de feu et l'animal est mort. . . Vite notre homme met le canot à l'eau ; mais le vent d'ouest et le courant, très fort en cet endroit, l'emportent rapidement au large. L'homme fait un



37.— JACOB, BEAU TYPE ESQUIMAU

faux mouvement, le canot chavire, mais le chasseur s'en dégage et essaie de grimper sur le canot qui se dérobe et enfonce sous lui.

« Le courant l'emporte rapidement ; la terre est loin, et

la seule chance qui reste est d'essayer de nager. Sans hésiter, notre homme s'y met résolument avec toute l'énergie du désespoir. Il n'a jamais nagé de sa vie, mais frappe l'eau vigoureusement comme un chien à la nage... Il commence à perdre équilibre, les pieds paraissent hors de l'eau, la tête enfonce, il avale de l'eau. Deux Esquimaux et un blanc qui le regardent, désolés, impuissants, s'attendent à le voir enfoncer d'un moment à l'autre.

« A ce moment, la cloche de la Mission sonne l'angelus. Ce son rappelle au malheureux en détresse ses projets de devenir chrétien. Du coup, il oublie tous ces esprits mal-faisants, ces génies protecteurs qui l'occupaient tout entier un moment auparavant; il s'adresse à Jésus.

« Sur la glace, les spectateurs le voient avec surprise résister si longtemps au courant, au froid terrible, au poids énorme de ses habits trempés d'eau, s'approcher peu à peu, arriver finalement; on peut lui lancer une corde qu'il saisit, et on le hâle sur la glace ferme.

« Il se lève, mais retombe épuisé, et perd vite connaissance. On l'emporte au poste. Tous s'attendent à une complication, soit du côté des poumons, soit en ce qui est du cerveau. Rien de tout cela. Quelques heures après, rien n'y paraissait; à peine quelques légères égratignures sur les mains.

« Le lendemain, il vient au catéchisme du soir, et commence son catéchuménat. Bien que taciturne et parlant peu d'habitude, notre homme m'interrompt alors, pour dire sa reconnaissance à Jésus qui l'a sauvé hier, et pour lui promettre de devenir chrétien »³.

Peu après, le réchappé alla trouver le prêtre, pour sa-

³ *L'Ami du Foyer*, juillet 1920, pp. 185-86.

voir quand il serait baptisé. On lui expliqua alors les raisons du délai imposé aux catéchumènes.

— Ah! oui, fit-il, j'ai dit aux femmes, qui ont peur de leurs vieux péchés et voudraient s'en débarrasser au plus tôt par le baptême, que ces péchés font bien peur, il est vrai, mais que si nous péchons de nouveau après notre baptême, ce serait bien pire encore.

Quiconque a vécu parmi les primitifs ne peut que louer cette sage lenteur des missionnaires, qui croient avec raison au danger qu'il y aurait à baptiser, sans une bonne, une longue préparation à la réception du sacrement, des gens qui ont jusqu'alors mené une vie si opposée à celle que demande leur nouvel état. Il est infiniment préférable d'avoir quelques bons chrétiens seulement plutôt qu'un grand nombre de « païens baptisés », comme disait feu M^{sr} Durieu, l'apôtre des Indiens de la Colombie Britannique.

Quelques mois plus tard, la femme répudiée par l'Esquimau au sauvetage duquel nous venons d'assister sortait du dernier catéchisme sur les sacrements. Le prêtre avait jusque-là à peine mentionné la dévotion à la sainte Vierge. Pourtant lorsque celui-ci lui demanda :

— Et toi, quel nom voudras-tu avoir quand tu seras baptisée?

Sans hésiter un instant, avec une précipitation qui trahissait l'ardeur de son désir :

— Moi je veux m'appeler Marie, fit-elle.

Et comme elle prononçait ce nom! Saint Bernard n'eût pas dit mieux. Ce n'était plus une infidèle, pour qui le nom de Marie manque de signification; il y avait dans sa voix, sur son visage l'amour, la confiance, le bonheur d'une vraie chrétienne.

*

* * *

Le P. Pioger ne resta que deux ans chez les Esquimaux. Pour le remplacer, on donna au P. Turquetil un P. Emmanuel Duplain, O. M. I., natif du diocèse de Québec, où il avait vu le jour en 1892, et le Frère scolastique, c'est-à-dire aspirant-prêtre, Lionel Ducharme, O. M. I., né au diocèse des Trois-Rivières au cours de 1898.

Le premier avait fait sa première oblation, c'est-à-dire avait prononcé ses premiers vœux d'Oblat, en 1914, et son oblation perpétuelle en 1917. Puis il avait été ordonné prêtre le 18 décembre 1920. Le second était entré dans la Congrégation des Oblats par ses premiers vœux émis en 1917, et, à titre définitif, par ses seconds en 1920. Il était destiné à être promu à la prêtrise deux ans plus tard.

Leur commun supérieur avait dû aller les chercher lui-même au Bas-Canada, et les avait amenés par la route traditionnelle du *Nascopie*. Partis de Montréal le 9 juillet 1921, les trois missionnaires arrivèrent le 8 août à N.-D. de la Délivrante, après un voyage plutôt remarquable par toute une série de batailles avec la glace qui obstruait constamment la voie.

Le bateau qui les avait amenés n'avait pas encore jeté l'ancre, qu'on leur apprenait qu'un des catéchumènes était mourant, ne tenant apparemment à la vie que par son désir de revoir le prêtre.

C'était l'un des catéchumènes de 1916, qu'on n'avait pas encore jugé à propos d'admettre à la réception du baptême. Nature rude, sauvage, tout ouverte aux superstitions indigènes et trop fermée aux choses de l'esprit et du ciel, il avait néanmoins conservé dans le paganisme un reste de la loi naturelle. Ainsi sa fille aînée étant devenue aveugle à l'âge de douze ans, il refusa de la tuer, comme tout le

monde l'aurait voulu, et préféra quitter son pays, à cinq cents milles de là, pour venir s'établir à Chesterfield Inlet.



33.—VIEIL ESQUIMAU

Catéchumène, il ne mit jamais obstacle à la pratique de la religion par sa femme et ses enfants; il gémissait seulement de ne pouvoir la comprendre. Les croyances et superstitions esquimaudes étaient plus fortes chez lui que tout ce qu'il pouvait apprendre à l'église. Comme l'écrivait le P. Turquetil, il ne saisissait qu'à travers le voile des imaginations indigènes tout ce qu'on pouvait lui dire. Pour lui, rien de précis, de convaincant, et il s'étonnait des fortes convictions de sa femme.

Après une chaude exhortation du prêtre, il fut pourtant baptisé *in extremis*. Le lendemain, sa femme vint à la messe avec ses enfants, et lui apprit que son mari allait mieux. Quant au vieux lui-même, il vécut encore longtemps sans guérir. Il devint même aveugle, et nous le rencontrerons plus tard sur notre chemin.

En ce qui est de sa femme, Marguerite, son pasteur en écrivait ⁴:

« On voit bien chez elle que la communion quotidienne est le vrai contrepois de toutes les difficultés de la vie chrétienne, et, spécialement pour elle, le grand moyen de déraciner toutes les habitudes et manières de voir du paganisme ».

⁴ *L'Ami du Foyer*, mai 1922, p. 155.

Comme autre trait à la peinture que notre missionnaire esquisse des habitués de Chesterfield, il cite un autre ménage dont le mari ne venait jamais à l'église, tandis que sa femme ne manquait pas un dimanche. Sa petite fille de dix ans avait, paraît-il, échappé à la mort grâce aux prières qu'un catéchumène avait récitées sur elle : premier motif de foi. Quelque temps après, comme elle se disposait à travailler le dimanche, le démon se serait montré à elle : second motif de foi. Enfin l'enfant prétendait que Notre-Seigneur lui-même lui était apparu un peu plus tard.

Son prêtre nous donne ensuite un spirituel croquis de la physionomie de son auditoire à la chapelle. Parlant des infidèles de passage au pays :

« Un étranger les prendrait pour des chrétiens convaincus, pleins d'un respect religieux », écrit-il. « Sans le savoir, leur exemple [des chrétiens] est une vraie prédication pour les païens de passage qui viennent de temps à autre. On reconnaît de suite ces derniers. Ils entrent en curieux, un peu gênés, regardant autour d'eux pour savoir quelle contenance prendre. Ils écoutent le chant avec un plaisir évident, s'étonnant du sérieux qui règne autour d'eux.

« Quand je me mets à prêcher, ils écoutent attentivement quelques instants, puis regardent tout le monde, comme s'ils trouvaient drôle que tous les assistants soient attentifs, immobiles, dans l'attitude sérieuse du respect et de la conviction. Alors ils s'y mettent de leur mieux, et essaient de saisir sans distraction. Il est donc évident pour nous que les habitués de chaque dimanche se sentent remués dans l'âme.

« Nous ne nous pressons pas, toutefois, de les prendre à part et de les pousser à demander immédiatement le baptême. Dieu seul ouvre les cœurs, lui seul aussi fait sonner

l'heure de la grâce pour un chacun. A nous de préparer les voies, et d'attendre que la persévérance de ces gens, ou une confiance de leur part, nous montre qu'il est temps de leur poser la question en conscience face à face avec Dieu »⁵.

*
* *
*

L'année 1921-22 semble avoir été celle durant laquelle les missionnaires avaient jusque-là fait le plus de bien aux infidèles qui les entouraient. A part un seul homme, qui ne venait jamais à la Mission, et deux qui manquaient de temps en temps, tout le monde était maintenant assidu aux catéchismes du dimanche.

Tous étaient dès lors en bons termes avec le prêtre. Il n'y avait plus d'opposition systématique; les rires et les moqueries, sans compter les railleries qui n'étaient que trop souvent l'écho de ce qu'ils entendaient dire aux blancs, étaient chose du passé. Quels beaux résultats pourtant peuvent avoir la persévérance de l'homme et l'assistance d'une belle âme comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus!

La maison-chapelle ne suffisait plus à contenir tous ceux qui auraient voulu se presser dans son enceinte.

Le vieux Joseph, le premier converti de 1916, arrivait à la Mission après un séjour qu'il avait fait à trois cents milles au nord, et apportait au Père une liste de noms d'Esquimaux bien disposés. Il s'était fait le catéchiste des hommes et sa femme avait rempli le même office vis-à-vis des femmes. A tous il avait recommandé de venir pour une année à Chesterfield afin de s'y faire instruire, recevoir le baptême et s'approcher des sacrements.

⁵ *Ibid.*, *ibid.*

De cette manière, le prêtre était mis en rapport avec des groupes lointains, et le directeur de la mission entrevoyait déjà le jour où sa ruche devrait essaimer.

Le bon Joseph parla alors d'un païen stationné à plus de quatre cents milles au nord, qui se proposait de faire le voyage, dans le but d'entrer au catéchuménat. Notre chrétien lui avait donné un chapelet, un crucifix et son propre livre de prières, qu'il avait eu soin de transcrire, de peur d'oublier ou de changer inconsciemment les formules qu'on lui avait apprises.

D'autres infidèles écrivaient en outre de petites lettres au P. Turquetil, qui montraient bien clairement que celui-ci n'était plus pour eux un étranger dont on se défie, mais plutôt un ami qu'on désire et dont on sollicite la venue.

Toutes ces marques de bienveillance, notre apôtre les appréciait d'autant plus qu'il était à même de constater l'horreur du joug de Satan sur ses affidés, ces païens qui n'avaient cure des directions du prêtre.

« Chaque année », dit-il, « ce sont des meurtres qui réduisent la population de façon alarmante, des suicides aussi chez les malades qui ont essayé de la sorcellerie pour guérir. Cet hiver, il y a eu encore trois nouveaux meurtres et deux suicides de malades. Une femme demeurant à une journée d'ici tombe malade, essaie de la sorcellerie, et, ne guérissant pas assez vite à son gré, s'étrangle deux jours après.

« Un vieux barbu, grand sorcier de sa nation, le plus âgé des environs, traînait de vieillesse et de langueur. Il essaya une première fois de se pendre; quelqu'un coupa la corde à temps. Le bonhomme revint à la vie; mais, son état ne changeant guère, il eut recours à ses incantations; puis il parla de faire venir quelque chrétien ou catéchumène pour essayer de la prière. Finalement il demanda le fusil ou la corde.

« Comme les siens ne voulaient pas le laisser faire, il menaça de les tuer. Alors personne ne s'opposa plus à lui; une corde fixée au-dessus de sa tête à un poteau de la tente fit tous les frais. Le vieux se passa le cou dans le nœud coulant, et appuya de tout son poids; l'étouffement



39.— COUPLE ESQUIMAU

survint vite, et le nœud ne desserrant pas, ce fut l'affaire de quelques instants »⁶.

Et, comme il faut des ombres à tout tableau, même au portrait de ce qu'il y a de plus beau, le missionnaire chronique ensuite une défaillance momentanée chez ce pauvre rustre, si fermé aux choses de Dieu, qu'il avait baptisé en

⁶ *Ibid.*, nov. 1922, p. 58.

danger de mort à l'arrivée du P. Duplain. Comme, aveugle et décrépît, il ne guérissait point, il s'était laissé surprendre par un sorcier qui avait pratiqué sur lui son art diabolique.

L'état du malade empira de suite. Il baissait rapidement : mais, ce qui était le plus triste, il était obsédé de l'idée du suicide. Entre ses crises, il se confessait de bon cœur, détestant cet état qu'il ne pouvait secouer. Lorsque le prêtre allait le voir et qu'il reprenait connaissance, il lui fallait un certain temps pour redevenir lui-même et revenir à de meilleurs sentiments. La colère s'emparait même de lui contre son bienfaiteur.

Ce fut ainsi une lutte continuelle jusqu'à son dernier jour entre les sentiments du chrétien et sa vieille éducation païenne. Ce pauvre vieux révéla au Père, dans un de ses moments lucides, que, dans l'opinion des infidèles, le suicide menait droit au bonheur dans l'autre vie. A force de voir cette funeste pratique en honneur, elle était devenue quelque chose de tout naturel.

CHAPITRE X

PRÉFET APOSTOLIQUE

Et le P. Duplain, le nouvel assistant du P. Turquetil, avec son compagnon scolastique le Frère Ducharme, que devenait-il dans ses froids quartiers? Il faisait chaque jour connaissance avec les misères du pays, et s'ingéniait même à y pratiquer, et à y faire pratiquer, la charité chrétienne, comme il convenait au ministre de Celui qui est la charité même.

Les deux Canadiens avaient un jour vu arriver à la Mission un reste d'homme nommé *Ittikoudjouk*, ordinairement rond comme un ballon, maintenant maigre comme un clou, précédé d'une moitié de traîneau mené par un seul chien à la veille d'expirer, les trois autres étant morts de faim en route, le tout accompagné des « débris de trois êtres humains » qui aidaient à « tirer les vestiges d'un petit bagage », comme les premiers l'écrivaient plus tard¹.

Les nouveaux arrivés voyageaient depuis une dizaine de jours, se nourrissant de peau de caribou et d'huile de phoque.

Mais la femme d'*Ittikoudjouk*, où était-elle? Qu'en avait fait l'Esquimau? Il l'avait laissée en chemin, paraît-il. Alors qu'allait-elle devenir?

— Elle est paralysée de tout le corps, assure-t-il. Je l'ai

¹ *L'Ami du Foyer*, octobre 1923, p. 41.



40.— LE P. TURQUETIL

Préparant ses premiers « livres esquimaux »
Avec son dactylographe.

portée sur mon dos pendant trois jours, puis l'ai mise sur le traîneau. Mais il n'y avait pas moyen d'avancer avec elle, et j'ai dû la laisser là.

Les gens de la police, alertés, s'enquièreent des uns et des autres, pour savoir si l'on croit que la pauvre femme ait pu survivre.

— Il y a dix jours qu'elle est affamée, répond-on; il faudrait encore cinq jours pour l'atteindre. Sans feu ni rien à se mettre sous la dent, il serait bien extraordinaire qu'on puisse la trouver vivante.

Les Pères firent alors mander l'Esquimau.

— Pourquoi l'avoir si cruellement abandonnée? demandent-ils.

— Je n'avais plus de chiens pour la traîner, répond le bonhomme.

— Si tu en avais maintenant, nous guiderais-tu vers elle?

— Oui, dit-il quelque peu embarrassé.

La police avait conclu que ce serait folie d'essayer de sauver cette femme. Quand elle apprit que le P. Duplain était décidé à faire l'impossible pour lui porter secours, et peut-être la baptiser, elle lui offrit chiens et traîneau, et, reprenant courage, partit avec le prêtre et le mari de la malheureuse.

Après un voyage de cinq jours, marqué de toutes les difficultés inhérentes à pareilles courses en cette saison, le petit parti arriva au palais de glace de l'Esquimaude. Ciel! quelle odeur! Comme il faut se retenir pour ne pas vomir! Et voilà que, dans la noirceur de l'antre, quelque chose d'encore plus noir semble remuer.

— *Ikki, ikki-kuni*, je gèle, je gèle à mort, fait une voix sortant de la masse sombre qui, une fois les yeux des voya-

geurs faits à l'obscurité du réduit, est reconnue comme l'Esquimaude que l'on cherche.

Malgré son terrible isolement, elle avait conservé toute son énergie, et bientôt on constata à ses traces dans la neige qu'elle s'était littéralement traînée jusqu'à un lac voisin. Là elle avait, on ne sait comment, troué une glace de trois ou quatre pieds d'épaisseur, et y avait pris quelques petits poissons, dont elle s'était repue, moyennant un feu minuscule qu'elle avait fait avec quelques brins de mousse arrachés au rocher.

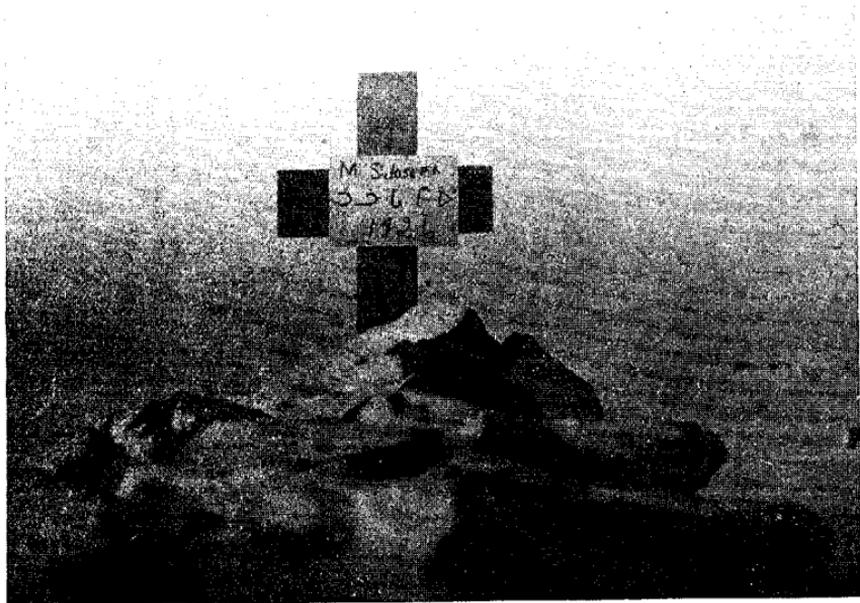
Après une copieuse réfection, la pauvre vieille ne savait comment témoigner sa reconnaissance, surtout au prêtre qui s'efforçait de la porter à diriger cette gratitude vers Dieu, qui lui avait laissé la vie, au lieu des hommes dont les efforts eussent été bien inutiles sans cette protection d'en haut.

Ramenée à Chesterfield, la vieille vivota quelque temps, puis, un beau matin, on la trouva morte dans l'iglou spécial qu'on lui avait fait à titre de malade, par conséquent de personne qui doit vivre séquestrée de toute compagnie. Telle est la loi esquimaude². Le P. Duplain l'avait baptisée deux jours auparavant, alors qu'elle avait manifesté les plus consolantes dispositions, et l'avait depuis visitée plusieurs fois par jour. Quant aux siens, ils avaient bien trop grand'peur des malades et des morts pour ne pas l'éviter avec le plus grand soin.

Son enterrement, si l'on peut appeler ainsi la manière dont les Esquimaux disposent des cadavres, se fit au mi-

² A moins que ce ne fût, comme chez d'autres primitifs, pour ménager une autre demeure habitée, qui aurait dû être détruite à la mort de la femme.

lieu des plus grandes difficultés, aucun de ces barbares non chrétiens n'osant toucher à un mort, et observant à leur endroit une foule de tabous plus ridicules les uns que les autres³. Le prêtre dut lui-même se charger de beaucoup des détails.



41.—TOMBE ESQUIMAUDE

Comme il n'y a point, dans tout le pays les éléments pour faire la moindre latte⁴, on ficelle le corps dans la peau sur laquelle il est passé de vie à trépas. C'est son cercueil. Puis, après le service à l'église, on le dépose au « cime-

³ Par exemple, il est défendu parmi eux de sortir un mort par la porte de sa demeure, autrement personne ne pourrait plus y passer.

⁴ Partant rien pour confectionner un cercueil.

tière »⁵, c'est-à-dire sur le sol, où on le recouvre de pierres. C'est sa tombe.

*
* *

Le P. Duplain, lui aussi, nous parle du fameux Joseph, le premier néophyte de son supérieur. Non seulement pour montrer que ce dernier n'exagérerait rien dans le portrait qu'il en avait fait, mais encore pour attester à quel point l'Esquimau chrétien persévéra dans sa ferveur première, je me plais à reproduire ici ce que le nouveau prêtre en dit.

« Depuis sa conversion . . . il est devenu un ardent apôtre », écrit le P. Duplain. « Lorsqu'il est en son pays sans prêtre, il observe le dimanche. Il s'abstient du travail, et fait la prière avec les païens des alentours, qu'il réunit et exhorte à la prière et au culte du Grand-Esprit. Chez lui il n'y a pas de respect humain. C'est ainsi que, l'an dernier, venant du nord ici sur un bateau de la compagnie de fourrures, il réunissait l'équipage esquimau soir et matin, et faisait la prière sans s'occuper de ce que pensaient les blancs à bord.

« Et cette année, à la Mission, il ne manque jamais la messe et la communion, quoique souvent il ait à partir pour visiter ses pièges à une dizaine de milles. A l'église, il se tient comme une statue. Comme les auditeurs de saint Jean Chrysostôme, il approuve et fait ses commentaires au fur et à mesure que se déroule le sermon.

« Après le sermon, il ne manque pas de prendre des notes, pour le prêcher lui-même, je suppose, quand il retournera dans son pays. Un seul chrétien comme celui-là console de bien des déboires et de bien des retards chez les autres ».

⁵ V. illustration N° 69.

Le même missionnaire nous fait maintenant connaître la femme de cet excellent chrétien.



42.—UN MISSIONNAIRE
EN COSTUME ESQUIMAU
(Le R. P. Duplain).

« Sa femme est un modèle d'épouse et de mère chrétienne », écrit-il. « Elle joint à la réserve extérieure de la femme esquimaude la sincérité intérieure d'une vraie enfant de la religion. Intelligente et ferme, elle est un entraînement pour les femmes païennes ».

Quant à son fils, il est, continue le même Père, « un rayon de gaieté. Il rit tout le temps d'un rire contagieux. Il est le boute-en-train de la colonie. Mais en religion il ne rit pas; il y met toute son âme ».

Comme conclusion, le P. Duplain ajoute: « Voilà le type de la famille esquimaude convertie, que nous espérons voir se multiplier dans un avenir prochain »⁶.

Pareille chrétienté, évoquée du cloaque infect qu'était hier encore la société esquimaude, méritait quelque faveur de la part de celui qui aurait pu empêcher son éclosion en retirant ses prêtres, alors que leurs services n'étaient point appréciés. Une visite officielle de l'évêque dont elle dépendait ne pourrait que contribuer à l'épanouissement de la fleur qui s'était ouverte sur la glace de la baie d'Hudson.

⁶ *L'Ami du Foyer*, octobre 1923, pp. 43-44.

C'est ce que celui-ci pensa lui-même. En conséquence, le 1^{er} août 1923, M^{er} Ovide Charlebois, O. M. I. arrivait à N.-D. de la Délivrande, et, en vertu d'un indult tout spécial, il conférait le lendemain le sous-diaconat et le diaconat au Frère Ducharme, puis le 3 le faisait prêtre pour l'éternité en présence d'une assistance ébahie. Celle-ci se composait de quatre blancs et d'une quarantaine d'Esquimaux, dont plusieurs étaient encore infidèles, avec, à leur tête, le grand sorcier du pays.

Dans l'après-midi de ce dernier jour, eut lieu l'émission des promesses solennelles des catéchumènes qui allaient recevoir le baptême le lendemain. Sous les yeux de Monseigneur, chacun écrivait son nom sur le registre de la Mission.

A leur tour et de la même manière, les païens qui désiraient faire baptiser leurs enfants promirent expressément de ne pas soumettre ces enfants, une fois baptisés, aux superstitions des infidèles.

Le lendemain, 4 août, première messe du nouveau prêtre et grande cérémonie du baptême solennel et de la confirmation. Vingt-six païens furent faits enfants de Dieu et de l'Eglise et seize adultes reçurent le sacrement de confirmation.

« La tenue de ces gens impressionna vivement Monseigneur », écrit notre P. Turquetil. « Personne n'avait à se préoccuper de l'ordre, de faire approcher tel ou tel, de dire que faire, de répéter les questions ou de souffler les réponses. On eût dit des chrétiens de vieille date, habitués à ces cérémonies. Des enfants, juste en âge de comprendre et de répondre par eux-mêmes, le font avec un sérieux fort au-dessus de leur âge. On dirait que l'atmosphère de piété et de recueillement les a pénétrés. »

Monseigneur nous disait après la cérémonie : Dans

toute ma vie de missionnaire je n'ai jamais encore vu chose pareille; pas un enfant qui s'amuse, qui tourne la tête à droite ou à gauche, pas même un bébé qui crie, même quand on lui donne le sel, et les adultes ont l'air bien pieux, et en même temps ne sont nullement embarrassés »⁷.

*
* *

Quelques petits traits maintenant, pour couronner la série de ces belles fêtes.

Après la dernière cérémonie, un infidèle va trouver les Pères avec ce qu'il appelle une lettre, quelque chose d'écrit sur un bout de carton déchiré qu'il a ramassé quelque part. A ses yeux, le fait d'écrire donne plus de poids à ce qu'on va dire. Il veut être baptisé; il croit de tout son cœur, et il est prêt à suivre la religion dans son entier. Néanmoins comme il n'est pas assez instruit, on doit le remettre à plus tard.

Une femme dont l'instruction est plus avancée désire grandement le baptême, elle aussi. Mais les siens vont partir de suite pour l'île Southampton⁸. Que deviendra-t-elle au milieu des païens, seule et sans avoir eu le temps de pratiquer sa religion avant de partir?

Le cas est vite tranché. La catéchumène insiste tant et si bien auprès de son mari et des siens qu'elle réussit à les décider à rester dans les environs, l'hiver prochain, et elle est baptisée.

Une chrétienne malade et enfiévrée se traîne à l'église pour recevoir la confirmation. M^{sr} Charlebois s'est offert à aller la confirmer dans sa tente. Mais elle a voulu venir

⁷ *Ibid.*, mai 1924, pp. 153-54.

⁸ En face de Chesterfield, mais à une grande distance de là. V. la carte.

à l'église : on ne prie pas si bien toute seule chez moi, fait-elle ; après tout la tente n'est pas l'église.

Le lendemain du grand jour des baptêmes, un jeune infidèle qui avait promis solennellement de ne rien faire contre la religion de sa femme qui allait devenir chrétienne, vient s'accuser devant Monseigneur d'avoir oublié sa promesse. Le dimanche matin, sans y penser, il a pris un



43.—CHESTERFIELD EN FÊTE

morceau d'ivoire pour le ciseler. Sur la remarque de sa femme que c'était défendu de travailler le dimanche, il a tout lâché, ivoire, lime, etc., et vient s'accuser d'avoir déjà menti à sa parole donnée à l'évêque.

Le jour suivant était un dimanche. Le *Nascopie* n'ayant pas fini de décharger, grâce à une tempête providentielle qui avait arrêté les travaux, il y eut grand'messe pontificale — nouvelle merveille pour les indigènes. Comme les jours précédents, ceux-ci écoutaient avidement la pa-

role du Grand-Priant, et le suivaient du regard. Dès que Turquetil ouvrait la bouche pour l'interpréter, tous les yeux se tournaient vers le prêtre, et l'instant d'après, ils se reportaient vers l'évêque.

Le 7 août, ce dernier quittait enfin la mission de N.-D. de la Délivrande, emportant avec lui la meilleure impression de ce qu'il avait vu et entendu, et laissant de son passage un souvenir embaumé des grâces de choix : ordinations, baptêmes et confirmations, dont il avait été le dispensateur.

Vraiment, qui eût pu prévoir pareilles bénédictions du ciel, seulement huit ans auparavant, dans ces lieux déserts où ne retentissaient guère que les chants licencieux de l'Esquimau et le vacarme assourdissant du sorcier ? Encore une fois, gloire à la Petite Fleur de Lisieux et à son digne instrument de Chesterfield !

*
* *
*

Monseigneur Charlebois retourna à sa propre mission par la voie de Montréal, c'est-à-dire qu'il dut franchir une distance au moins quatre fois aussi grande que celle qui, en ligne droite, sépare Chesterfield du Pas, où résidait Sa Grandeur — à peu près, soit dit pour les Français, comme si l'on se rendait de Paris à Lyon en passant par Moscou, ou même par une place beaucoup plus éloignée du terme de son voyage.

Pareille anomalie ne pouvait durer, et nous allons voir qu'on n'allait pas tarder à y remédier.

En attendant, l'Ordinaire des missionnaires de N.-D. de la Délivrande fut si frappé de ce que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait fait pour les Esquimaux, qu'il résolut

de mettre toutes ses missions sous la protection de la thaumaturge de Lisieux.

Comme nous le verrons au chapitre suivant, à l'automne de cette même année 1924, un nouveau poste devait se fonder pour les Esquimaux. Le prélat voulut qu'il fût mis sous le vocable de la même sainte.

Il fit plus. Il conçut dès lors le projet de la faire déclarer patronne de toutes les missions du monde catholique, et, dans ce but, une pétition en règle fut préparée dès le printemps suivant, 1925, laquelle fut dûment envoyée au Saint-Père. Chacun sait qu'en conséquence sainte Thérèse de Lisieux fut officiellement proclamée patronne de toutes les missions et de tous les missionnaires de l'univers, et c'est là aujourd'hui l'un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Combien y en a-t-il qui savent que ce titre lui a été décerné en reconnaissance de ce que la Petite Fleur a fait pour la mission du P. Turquetil? Ce fut sa manière, à lui et à son évêque, de reconnaître ses indicibles bienfaits — son grand miracle, le miracle des Esquimaux.

C'était en même temps comme l'adieu de l'évêque missionnaire à ce poste de Chesterfield, en pratique si loin de sa propre mission, comme nous l'avons vu. Maintenant que M^{sr} Charlebois avait vu de ses yeux la transformation opérée par le prêtre français et sa puissante protectrice, et qu'on lui avait fait entrevoir les possibilités qui résulteraient d'un gouvernement autonome, le vicaire apostolique du Keewatin fut heureux de voir cette mission et les autres à créer sur la baie d'Hudson détachées de son propre vicariat, en pratique si éloigné de cette méditerranée.

En conséquence, le 15 juillet 1925, le R. P. Turquetil fut nommé préfet apostolique de la baie d'Hudson, et comme tel mis sous la juridiction immédiate du Saint-Siège.

C'était là non seulement une reconnaissance formelle des mérites de « l'héroïque fondateur de ces missions »⁹, mais un stimulant efficace à de nouvelles conquêtes.

La nouvelle préfecture consistait dans les parties septentrionales, des vicariats apostoliques du Keewatin¹⁰ et du Saint-Laurent¹¹; en un mot, elle comprenait tout le territoire peuplé par des Esquimaux le long, et au nord, de la Baie et du Labrador. Le bref d'érection était signé du cardinal Gasparri et celui de la nomination du nouveau préfet était au nom du cardinal Van Rossum, Rédemptoriste ami des Oblats.

L'œuvre de l'héroïque P. Turquetil était donc en bonne voie. Il nous reste maintenant à en voir les développements.

⁹ *Missions des O. M. I.*, pour septembre 1925, p. 105.

¹⁰ A l'est.

¹¹ V. la carte.

CHAPITRE XI

NOUVELLE FONDATION

Le titre de préfet apostolique conférait au R. P., dès lors Monseigneur, Turquetil tous les droits d'un évêque sur ses administrés. Il pouvait maintenant non seulement revêtir les livrées d'un prélat romain, mais donner la confirmation dans les limites de son territoire, conférer ou retirer la juridiction à son clergé, autoriser ou défendre de nouvelles fondations et changer ses missionnaires de place en place. En un mot, il devenait leur Ordinaire, sous l'autorité immédiate du Saint-Siège.

Quant à ses prétendues « ouailles », la plupart étaient naturellement encore païennes. Chrétiens ou infidèles, le nombre des Esquimaux de sa préfecture était fort restreint. Tout d'abord, il faut bien admettre que, dans ces affreux déserts de glace, où la vie est une lutte perpétuelle avec cette marâtre qu'on appelle la nature, ces pauvres gens ne peuvent être bien nombreux, si nous les mettons en ligne de compte avec ce qui se voit en Europe, ou même en Afrique.

C'est là qu'on peut le mieux apprécier le prix d'une âme, d'une seule âme, rachetée du sang d'un Dieu. Sans les enseignements de la foi, on serait vraiment tenté de trouver les résultats de l'action missionnaire hors de toute proportion avec l'intensité de cette action.

*
* *
*

Le P. Turquetil a plusieurs fois donné une idée de la

population esquimaude qui est, ou devrait être, son troupeau. Mais ses chiffres ne sont qu'approximatifs, et toujours donnés comme tels. En 1926, un an après sa nomination, il fournissait les suivants, chiffres ronds comme on le verra, partant dépourvus de toute précision, pour les Esquimaux de sa préfecture :

1. Au nord du Labrador	500	Esquimaux
2. Dans la Terre de Baffin	800	“
3. Côte sud de Chesterfield	300	“
4. Côte nord, jusqu'à la Terre de Baffin	1,200	“
5. Intérieur sud-ouest de Chester- field	700	“
6. Intérieur nord-ouest de Chester- field	700	“
<hr/>		
Total	4,200	Esquimaux ¹

Bien plus précis, et pourtant pas de tous points corrects, sont les chiffres d'une récente publication officielle du Gouvernement canadien sur les territoires arctiques de l'Est. Mais, ainsi que l'indique le titre de cette brochure ², elle se borne aux points habités sous le cercle arctique, c'est-à-dire au nord du 67° degré de latitude. Dans ces limites, elle trouve exactement 2,346 âmes ³ sous la juridiction du nouveau préfet apostolique.

Mais ce ne sont là que les plus septentrionaux de ses « diocésains ».

¹ Turquetil au *Devoir*, de Montréal, janvier 1926. Pour plus ample information, V. Appendices II et III.

² *Canada's Eastern Arctic; its History, Resources, Population and Administration*; Ottawa, 1934.

³ P. 42.



44.— MST TURQUETIL ET SON CLERGÉ EN 1926

Fr. Volant
P. Pigeon

P. Rio
P. Ducharme

P. Thibert
Monseigneur

Fr. Girard
P. Duplain

Aux pages 163-66 du même document, nous avons un aperçu bien plus détaillé et plus complet de la population esquimaude dans les limites de la préfecture de la baie d'Hudson. Il paraît très exact, donnant des chiffres tout à fait précis, mais il est incomplet.

En premier lieu, il énumère certains points géographiques, comme Coral Harbour, qui ont deux Missions (catholique et protestante), sans leur donner aucune population; d'autres, comme Grand Lac et Povungnituk, qui possèdent deux postes de traite (celui de la compagnie de la baie d'Hudson et un des Frères Révillon), mais apparemment aucun indigène avec qui « traiter »; d'autres encore, comme la baie Diane et la baie Peterson, qui ont chacun un comptoir de commerçants en fourrures, mais point de clients, etc.

En outre, deux points sont portés sur cette liste comme dénués de toute population humaine, pour l'unique raison que le Gouvernement les a constitués « réserves de rennes ». Ce sont l'île Coats, juste au sud de la grande île Southampton, et Tavane, point de la baie d'Hudson desservi par un poste de traite. Va sans dire que ces « traiteurs » ne resteraient pas là où il n'y a pas âme qui vive.

Sous le bénéfice de ces réserves, en additionnant soigneusement la population esquimaude des différentes localités données par la brochure officielle, on arrive au chiffre de 2,846, auquel il faut ajouter les 422 Esquimaux qu'elle donne à part⁴ comme habitant les îles de la baie d'Hudson proprement dite et de la baie James, sa partie méridionale; soit en tout 3,268. Bien que la liste en question énumère la population de quelques points du Québec septentrional, il n'en faut pas moins encore majorer ce total de quelque 1,500 âmes pour arriver au chiffre que la même

⁴ P. 163.

source présente⁵ comme formant la population esquimaude du Québec et du Labrador. Ce qui donne pour résultat le chiffre total de 4,768.



45.—LES LIÈVRES ARCTIQUES SONT ÉNORMES

Mais peut-il lui-même prétendre à quelque correction? Voyons. Parlant du Cap Esquimau, dont nous allons pré-

⁵ P. 42.

sentement nous occuper, le « livre bleu » d'Ottawa lui attribue une population de seulement 85 Esquimaux, qui sont desservis par deux Missions et autant de postes de traite — commodités qui, à première vue, paraissent pas mal exagérées pour un groupe d'individus si infime.

Mais écrivant à propos de ce groupe, le P. Ducharme, sur place, nous apprend qu'il « y a au moins une cinquantaine de familles qui dépendent de ce poste, et vivent dans les environs. Par ailleurs, on dit qu'il y a beaucoup d'Esquimaux à l'intérieur et à l'ouest »⁶.

Sans parler de ces derniers, une cinquantaine de familles doivent, avec les quelques célibataires, les orphelins et les enfants, former au moins 225 âmes, donnant à ces familles une moyenne de deux enfants, ce qui n'est certainement pas exagéré même pour des Esquimaux. Nous sommes pourtant assez loin des 85 individus du Gouvernement, qui ne prend point en considération non plus les familles de l'intérieur.

Tout considéré, étant donné aussi que cette autorité accorde à la Terre de Baffin une population aborigène de 1,597 âmes au lieu des 800 que le P. Turquetil lui attribue, et au Québec septentrional de 1,700 à 1,800, au lieu des 500 de ce dernier, je crois que, avec ceux de l'intérieur, le chiffre de 6,200 Esquimaux pour toute la préfecture de M^{sr} Turquetil ne peut pas être bien loin de la réalité⁷.

*
* * *

Nous pouvons attaquer maintenant la question de l'éclo-

⁶ *Missions des O. M. I.*, pour 1926, p. 175.

⁷ *Le Hand-Book of American Indians* (Washington, 1907) estime à pas moins de 28.670 le nombre total des Esquimaux. V. Appendices II et III.

sion, de la naissance, du premier rejeton de la mission de N.-D. de la Délivrande.

Le cap Esquimau est un point géographique sur la côte ouest de la baie d'Hudson situé à mi-chemin entre Chesterfield et Churchill, au sud, c'est-à-dire à environ 185 milles de l'une et de l'autre place. En retournant chez lui, à la fin de l'été 1924, M^{sr} Charlebois constata que l'évêque anglican et son archidiacre faisaient une visite à cette localité, en vue d'y établir un poste de leur secte. En même temps. Sa Grandeur écrivait au P. Turquetil que le Gouvernement canadien avait à Churchill une vieille bâtisse qu'il était prêt à céder aux catholiques, et se demandait s'il ne serait pas possible de la démantibuler et d'en transporter les éléments à la pointe Esquimau, par le second voyage de la goélette de la Compagnie à cette place.

Comme d'habitude, Turquetil trouvait la chose non seulement faisable, mais nécessaire. Néanmoins c'était trop beau. Le diable devait s'en mêler.

Voilà, en effet, que le Père apprend des employés eux-mêmes que ladite goélette doit bien faire deux voyages au cap Esquimau, mais coup sur coup, en sorte qu'il n'y a aucune possibilité physique de défaire la bâtisse planche par planche, alors qu'on n'a que quatre marteaux et un arrache-clou, dans l'espace des cinquante ou cinquante-deux heures que ce bateau mettrait à faire sa première tournée.

Que faire? La mission projetée serait mise sous la protection de la « Petite Thérèse », comme on disait alors. A celle-ci d'y pourvoir. Et elle le fit sans se faire prier. Elle ne manqua pas d'arrêter en chemin la goélette, en lui opposant des glaces infranchissables dans le sud, à près de deux cents lieues de Chesterfield, alors qu'il n'y en avait plus dans le nord! Pareille chose, paraît-il, ne s'était pas vue de mémoire d'homme.

Dix jours se passèrent ainsi, et la goélette n'arrivait pas. Pendant ce temps, les PP. Turquetil et Ducharme, aidés du Fr. Girard, travaillaient comme des mercenaires, se hâtant fiévreusement d'arracher sans les trop abîmer planches sur planches, et de les charger sur un bateau plat, ou transbordeur, prêté par la Compagnie, pour les transporter de l'autre côté du fleuve Churchill, là où la goélette pourrait les prendre.

« Je vois encore le P. Ducharme essayant en vain de terminer une lettre à son vieux père », écrivait plus tard M^{sr} Turquetil, « les mains endolories, enflées et couvertes de bandages, ne pouvant tenir la plume. Mais, » ajoute-t-il, « on était heureux, parce qu'on avait réussi »⁸. Evidemment, la « Petite Thérèse » y avait mis la main.

Restait une autre difficulté. On avait, sur la recommandation du propriétaire, chargé et surchargé le bateau traversier, afin de faire moins de voyages, vu qu'il n'était pas sûr, n'ayant que la cale de solide, et étant criblé de voies d'eau de chaque côté. On avait même empilé les planches en forme de toit à plus d'un mètre au-dessus des bords, et, remorqué par un canot à moteur, on partit pour l'autre rive du fleuve, à deux milles de là.

Quatre Montagnais étaient fièrement campés sur ce faite improvisé, lorsque, ouvrant de grands yeux :

— Eh ! eh ! nous coulons, s'écrièrent-ils.

Du petit moteur où il avait pris place, M^{sr} Turquetil leur cria, en riant avec une assurance qui n'était que feinte :

— N'ayez pas peur ; le bois flotte toujours et ne coule jamais.

Mais, dans son for intérieur, il dit à sainte Thérèse :

— C'est pour votre maison ; gardez-nous.

⁸ *Missions* pour 1926, p. 169.

Et sa protection n'était pas de trop. Les courants et contre-courants de l'estuaire entraînaient, en effet, moteur et bateau plat loin de leur route, tantôt en amont, tantôt en aval. Il ne fallut pas moins de quatre heures pour effectuer la traversée.

Tout fut transporté en deux fois.

Sur ces entrefaites, arrivait M. l'archidiacre, qui était allé annoncer la venue d'un ministre au cap Esquimau. Les missionnaires, surtout le Frère Girard, naturellement, en firent des gorges chaudes. C'étaient eux-mêmes qui allaient être ses « ministres », et il n'en savait rien !

*
* *
*

M^{sr} Turquetil ne devait pas accompagner le P. Ducharme et le Fr. Girard dans cette fondation. Il était alors en chemin pour la capitale du monde catholique, Rome, où l'appelaient les intérêts de l'Exposition Vaticane. Il vit avec émotion partir pour la pointe Esquimau la goélette chargée de son vieux, et pourtant si précieux, butin, tandis que lui mettait en ordre sur la grève le bois qui restait, et dont on aurait besoin l'année suivante pour terminer le bâtiment.

Il était encore là quand revint la goélette, annonçant que le Père et le Frère avaient eu une excellente traversée, que leurs premières impressions de la place étaient très bonnes, et qu'ils allaient se mettre à l'œuvre en commençant par prendre possession du pays par la plantation d'une grande croix.

Débarqués le 13 août, ils restèrent sous la tente jusqu'au 8 septembre. Non pas certes que la maison fût alors finie; mais telle était la fureur du vent — le diable n'y était-il pas pour quelque chose? — que les deux fondateurs crurent se protéger en dressant leur tente entre les quatre murs de leur bâtisse en construction.

Le 1^{er} février 1925, la maison-chapelle était terminée. On l'avait même ornée d'un beau clocher de vingt-deux pieds de haut, dont le P. Ducharme conte l'histoire.

Tout était prêt, et l'on n'attendait qu'un beau jour pour percer le toit et l'y assujettir. C'est alors qu'arriva avec une violence inouïe une terrible tempête de vent et de neige humide. On s'obstina quand même à monter une petite cloche et à fermer la trappe. Mais ce fut dans la maison comme une inondation qui dura quinze jours, alors que, ainsi que l'écrit le P. Ducharme, « le Fr. Girard et moi faillîmes être plus endommagés que la bâtisse, pour avoir fait trop de vitesse en descendant les échelles.

« C'est moi qui donnai l'exemple », ajoute-t-il. « Le vent secouait fortement l'échelle du toit, et menaçait de déchirer le papier goudronné. Je grimpai alors sur l'échelle extérieure, afin de descendre celle du toit. J'étais au sommet quand un violent coup de vent emporta tout — échelles et grimpeurs. Je me trouvai par terre avant de savoir par où j'étais descendu.

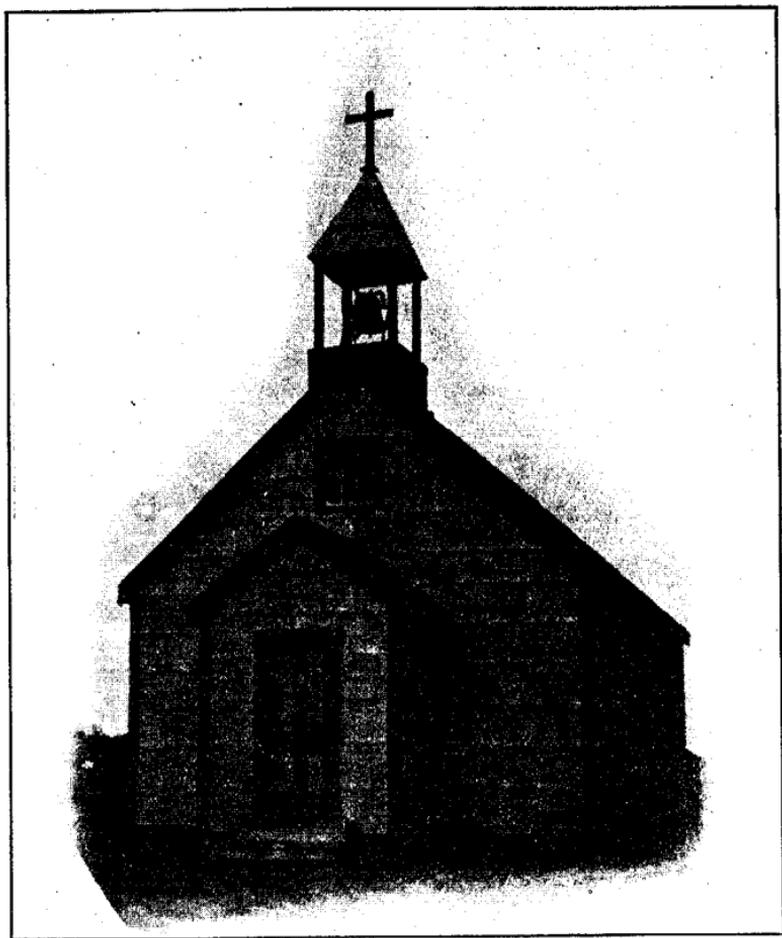
« Le Frère, lui, était tout en haut du clocher quand, tout à coup, l'échelle glissa sous lui. Pourquoi? Je n'en sais rien: tout paraissait si solide! En tout cas, ce n'était pas le moment de discuter la chose. Le Frère arriva en bas, sans mot dire, sur le sol gelé — avec un talon endolori: une affaire de quelques jours »⁹.

Il n'y a pas de présomption pour ceux qui connaissent le cher Frère à s'imaginer qu'il dut en être pour l'une de ses franches crises de rire.

Pendant le mois de septembre, ils ne purent travailler que juste un jour, le 11, et les deux derniers jours d'octobre, une tempête affreuse faillit balayer tout le petit village. Le vent faisait alors du 50 ou 60 milles à l'heure.

⁹ *Ibid.*, p. 172.

Vite on condamna portes et fenêtres. Mais ce n'était qu'un commencement. Le vent augmenta d'intensité. Les deux



46.— MISSION DU CAP ESQUIMAU

religieux allumèrent alors un cierge devant la statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Il y a sans doute des lecteurs dans notre Ouest canadien qui s'imaginent savoir ce qu'est un « grand vent ». Les pauvres innocents! Qu'ils se transportent donc sur les bords

de la baie d'Hudson ; là ils ne tarderont pas à apprendre ce qu'est en réalité un vent bien conditionné . . .

Il n'y avait pas longtemps que le Père et le Frère avaient fait leur acte de foi en leur glorieuse protectrice, lorsqu'on vint les chercher : tout un côté du toit du magasin de la Compagnie venait d'être emporté par le vent, et le reste menaçait ruine. Ils s'y rendirent en rampant sur le sol, car il n'y avait pas moyen de se tenir debout. Ce qui restait du magasin fut consolidé avec des madriers supportant force poids, et les religieux songèrent à rentrer chez eux.

« Il faisait nuit », écrit le Père. « Nous redoutions de rentrer . . . dans notre maisonnette inachevée, qui n'avait encore qu'une simple rangée de planches à l'intérieur et pas de mobilier pour lui donner du poids. Résisterait-elle ? Finalement, à deux heures du matin, la maison de nos hôtes craquant de toutes parts, nous rentrâmes chez nous.

« Couchés sur le plancher, sans pouvoir dormir, nous attendîmes pour voir ce qui allait arriver. A la marée montante de la nuit, les vagues, poussées par le vent, gagnèrent les habitations, mirent en pièces un hangar de la Compagnie, et emportèrent près de trente tonnes de charbon.

« Cette tempête dura encore toute la journée du lendemain, et, quand nous pûmes sortir de notre maison, nous la trouvâmes toute lavée par les vagues, et couverte de glaces jusqu'à hauteur des fenêtres » ¹⁰.

Tels sont les agréments climatériques de ce pays, léché par le courant du pôle nord et sur lequel donne l'immensité de la haute mer — car le mot de baie ne doit pas donner le change : la baie d'Hudson n'est guère une baie que sur les cartes. En pratique, elle est vaste comme un océan et tempétueuse en proportion, sinon plus.

¹⁰ *Ibid.*, p. 173.

*
* *
*

Matériellement, le premier rejeton de la mission de Chesterfield était fondé. Qu'était-il au point de vue autrement important des dispositions de ses indigènes? Ce ne pouvait être la perfection, puisqu'on était en pays esquimau; mais le terrain semblait bien préparé, parce que beaucoup avaient vu le prêtre à N.-D. de la Délivrante et comprenaient sa raison d'être.

De fait, s'il faut en croire un P. Honoré Pigeon, O. M. I., récemment arrivé¹¹, sainte Thérèse de Lisieux n'amenait à son Jésus pas moins d'une cinquantaine de familles — à titre de catéchumènes, naturellement¹².

Pendant que le P. Ducharme et le Frère Girard construisaient leurs nouveaux foyers, leur commun supérieur s'acheminait vers Rome et la France. Cette dernière, il n'avait pas vue depuis vingt-cinq ans. Alors même que des affaires sérieuses ne l'eussent point conduit à la capitale du monde chrétien, il avait certes bien gagné une visite au pays natal, et ce serait sans doute contraire à la vérité que d'affirmer qu'il ne jouit point de son voyage, même du simple spectacle des prés verts et des vergers opimes qui avaient été témoins des scènes de son enfance.

Pourtant, comme il l'écrivait alors, sa pensée et son cœur n'avaient quitté ni le Nord ni ses Esquimaux, pas plus que les missionnaires dont il était maintenant chargé.

Le 8 mai 1925, il quittait Caen, disant un nouvel adieu à sa famille, à ses amis et à plusieurs prêtres éminents, qui avaient été ses compagnons aux petit et grand séminaires.

¹¹ Du diocèse de Québec, où il était né en 1897. Il vient de périr on ne sait où, s'étant perdu en voulant regagner à pieds la Mission, après avoir quitté le bateau où il s'était embarqué. V. ill. 44 et p. 269 note.

¹² *Missions*, p. 175.

Un frère convers, Jacques Volant, O. M. I., natif de Bretagne¹³ et un autre Oblat l'accompagnaient maintenant comme nouvelles recrues pour sa lointaine préfecture.

Leur bateau, l'*Ausonia*, parti de Cherbourg, toucha à Queenstown, au sud de l'Irlande, et même là notre fameux missionnaire esquimau ne manqua pas d'être remarqué, mais pas comme tel, bien s'en faut. Le prenant, à cause de sa barbe, pour un ministre protestant, une bonne vieille lui



47.—ENFANTS DE CHOEUR DE CHESTERFIELD

offrit à vendre une espèce de mouchoir ou foulard en dentelles.

— Ce soir, il y aura bal à bord, lui dit-elle: voilà qui fera plaisir à votre partenaire.

La petite mère ne comprit rien à son éclat de rire, et s'éloigna dégoûtée de son peu de galanterie.

Après un certain temps passé par le préfet apostolique à quêter au moyen de conférences sur ses Esquimaux dans la province de Québec et aux Etats-Unis, il prit passage,

¹³ Né en 1900, le Fr. Volant est du diocèse de Quimper, et il était alors comme à la veille de faire ses vœux perpétuels.

avec ses deux compagnons sur le *Nascopie*, qui était cette fois doublé d'un autre bateau un peu moins rapide, le *Bay Eskimo*, sur lequel avait été embarqué son précieux fret, composé de dix caisses, fruit de son labeur de mendiant parmi les chrétiennes populations du Canada. Le tout était destiné surtout à la nouvelle mission de Sainte-Thérèse, du cap Esquimau, qu'on venait de fonder.

La traversée fut signalée par des conflits extraordinaires avec les glaces — c'était pourtant à la mi-juillet — d'où le *Bay Eskimo* sortit estropié.

Après des difficultés sans nombre, M^{re} Turquetil monta un matin sur le pont, et constata à sa grande surprise que le *Nascopie* retournait en arrière, se dirigeant vers l'est sur une mer chargée de glaçons qu'il avait déjà franchie. Qu'y avait-il donc ?

— On vient, paraît-il, de recevoir un appel au secours, un S O S, du *Bay Eskimo*, qui est en train de couler à 250 kilomètres de là, lui dit-on en réponse à sa question.

Le 24, à sept heures du matin, le vaisseau en détresse est signalé par un matelot perché au haut du mât du *Nascopie* ; puis l'on distingue des signaux de fumée noire, qui aident à le repérer. Une heure plus tard, on aperçoit une de ses chaloupes, tandis que, sur un glaçon flottant, équipage et passagers sont à grelotter. Du *Bay Eskimo* pas la moindre trace, il a sombré avec tous ses trésors !

*
* *
*

Après bien des allées et venues, le *Nascopie* arrivait à Chesterfield Inlet, le 2 août, fête de saint Alphonse, pour lequel les Oblats ont une dévotion spéciale. Tous les missionnaires du pays, réunis pour l'occasion, accueillent leur supérieur avec un enthousiasme que partagent pleinement leurs ouailles.

Mais bientôt une épine se fait sentir au milieu des roses, la chaleur de la réception est tempérée par un rappel à la réalité: tous les précieux cadeaux dus à la charité canadienne ont péri! Quelle amertume pour le préfet apostolique! Quel désappointement pour ses subordonnés du cap Esquimau, qui en sont encore aux langes de la toute petite enfance! La « Petite Thérèse » n'aurait-elle pas dû prévenir pareille catastrophe?

Mais pourquoi douter de son bon cœur et mettre en cause son pouvoir auprès de Dieu? Son intervention miséricordieuse a été bien plus éclatante que tout ce qu'on aurait pu oser espérer. Voici, en effet, venir à la Mission un matelot du *Nascopie*.

— Vos dix caisses sont à bord de notre bateau, dit-il.

Tressaillement mêlé d'incrédulité.

— Comment? Mais elles ont été embarquées sur le *Bay Eskimo*, lui fait-on remarquer.

— *Bay Eskimo* ou *Nascopie*, peu m'importe. Tout ce que je sais c'est qu'elles sont maintenant à bord de notre bateau, insiste l'homme de la mer.

Et c'était vrai, en dépit du fait que deux des employés du vaisseau disparu préposés à l'enregistrement des marchandises attestaient, et leurs papiers en faisaient foi, que ces caisses avaient dûment été mises à bord du *Bay Eskimo*! . . .

N'ai-je pas quelque raison, après cela et considérant le caractère miraculeux de la conversion des Esquimaux¹⁴, d'intituler mon humble volume *Monseigneur Turquetil et le Miracle de ses Missions*? Gloire, encore une fois, à la petite Sainte de Lisieux! Sa pluie de roses se fait sentir jusque, ou plutôt surtout, dans les glaces de la baie d'Hudson!

¹⁴ « Chaque conversion de païen adulte est un vrai prodige de la grâce, quand on sait de quelles erreurs et de quelles pratiques il faut les faire revenir pour les amener à Dieu », écrivait peu après Mgr Turquetil. Cf. *Les Cloches de Saint-Boniface*, janvier, 1926.

CHAPITRE XII

EXTENSION A L'EST ET A L'OUEST

Rentré à N.-D. de la Délivrande après un an d'absence, M^{sr} Turquetil s'employa à consolider et à étendre l'œuvre établie, double but qu'il ne crut pouvoir mieux atteindre qu'en mettant le pays et ses deux missions, sans compter celles qu'il comptait bien fonder dans un avenir prochain, sous la protection de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

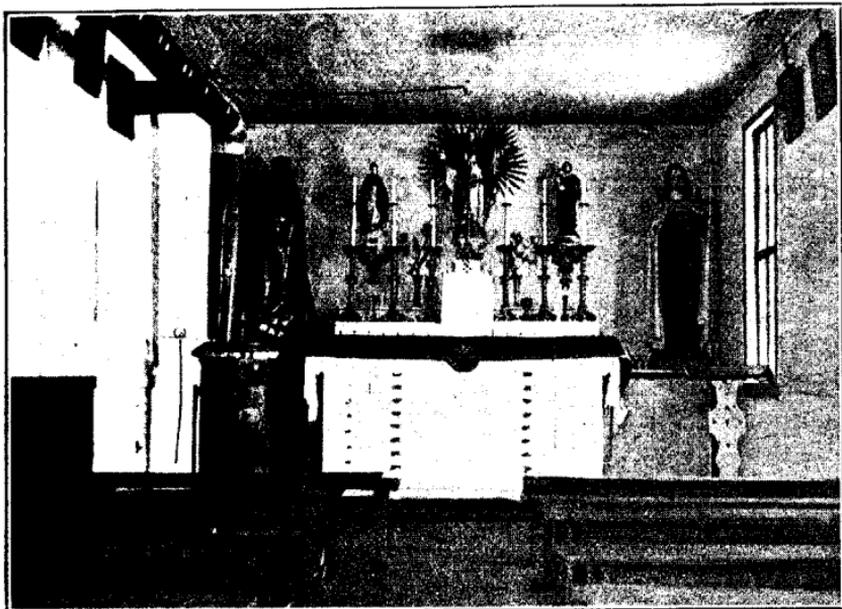
A Noël, quelques infidèles, arrivaient à Chesterfield, attirés par la danse et les festins donnés par les traiteurs. Parmi ces visiteurs se faisaient remarquer deux gaillards, espèces d'esprits forts, rebelles à toute idée religieuse autre que celles qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Ils vinrent pourtant à la chapelle, et, pour la première fois de leur vie, purent contempler la statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (V. ill. N° 48) ; après quoi ils inspectèrent la crèche, et se virent comme entraînés à écouter même le sermon, qui n'eut pas l'air de leur déplaire trop.

Le lendemain était un dimanche. Ils revinrent à l'église ; mais le sermon avait changé de sujet. Il roulait cette fois sur la manière de célébrer dignement les fêtes de Noël et du Jour de l'An. Le prédicateur tonna contre la danse et les désordres qui s'ensuivent, et donna à ses auditeurs à choisir entre la prière et le bal.

Le prêtre était sûr que les deux étrangers, sans aucune préparation religieuse et en conformité avec leur passé, seraient simplement dégoûtés. Quelle ne fut pas sa surprise de voir que même ceux-là l'écoutaient sans broncher,

et venaient après l'office lui déclarer qu'ils voulaient se faire chrétiens!

C'était là, avec d'autres circonstances analogues, l'indice d'un progrès religieux incontestable. Le supérieur de la mission voulut encore en être de quelques progrès matériels.



48.—INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DE CHESTERFIELD

Jusqu'alors prêtres et fidèles n'avaient eu qu'un autel pour toute chapelle. Cet autel se trouvait caché par une cloison mobile, qui s'ouvrait pour les offices et admettait à leur participation les fidèles en prières dans la pièce voisine.

Dans une allonge qui servait de chambre à coucher, etc., on aménagea une chapelle avec des bancs, formant une pièce bien pieuse et propre. Notre-Seigneur avait donc dès lors un chez soi, où il pouvait admettre ses dévoués serveurs.

M^{gr} Turquetil se fit même une chambrette, la première qu'il eût eu depuis vingt-six ans. Elle lui servit de chambre à coucher, de bureau, de lingerie, de chambre obscure pour la photographie — car le missionnaire ne faisait pas qu'un métier.

« Du gros papier gris recouvre les murs », écrit-il à ce propos, « ce qui n'empêche pas le givre de coiffer tous les clous d'un joli bouton blanc. C'est beau, mais ce n'est pas chaud. Le seul appareil de chauffage, ce sont les tuyaux de la fournaise de la cuisine, qui est de l'autre côté . . . L'encre gèle parfois dans la plume; on met le tout à chauffer, et, en attendant, on dit un bout de bréviaire » ¹.

Un autre progrès, dont le même prélat est encore plus fier, est l'érection régulière d'un bureau de poste à Chesterfield Inlet. Oui, un véritable bureau de poste du Gouvernement, avec sac imperméable à son service, et cela en pleine sauvagerie! Seulement il n'y avait point de maître de poste; personne n'étampait les lettres ou ne délivrait de mandats. Il n'y avait pas de facteurs non plus; la boîte aux lettres était encore à mille milles de là, et il fallait aller y porter la malle tout comme autrefois.

Deux Esquimaux, facteurs d'occasion, lui faisaient faire une première étape en la portant à Churchill; puis Montagnais, Cris et Métis se succédaient pour la faire passer au 214^e mille, sur le chemin de fer du Pas à la baie d'Hudson, alors en construction ². Et tout cela aux frais du Gouvernement! Quel progrès! On avait maintenant un courrier d'hiver.

¹ Lettre au *Devoir*, de Montréal, janvier 1926.

² On était encore loin de Churchill, puisque cette place se trouve à 510 milles du Pas, point initial de la numération milliaire.

Par ailleurs, au point de vue alimentaire, on en était toujours au même point : repas pitoyables, faute de gibier. Aussi le Fr. Volant, cuisinier de la communauté centrale, se plaignait-il du manque d'appétit des convives. En 1925, on avait été quatre mois sans voir une once de viande sur la table, et la pauvreté de la mission l'empêchait d'acheter des vivres. Le préfet apostolique en était même venu à mendier par la voie des journaux un repas par jour pour ses missionnaires!

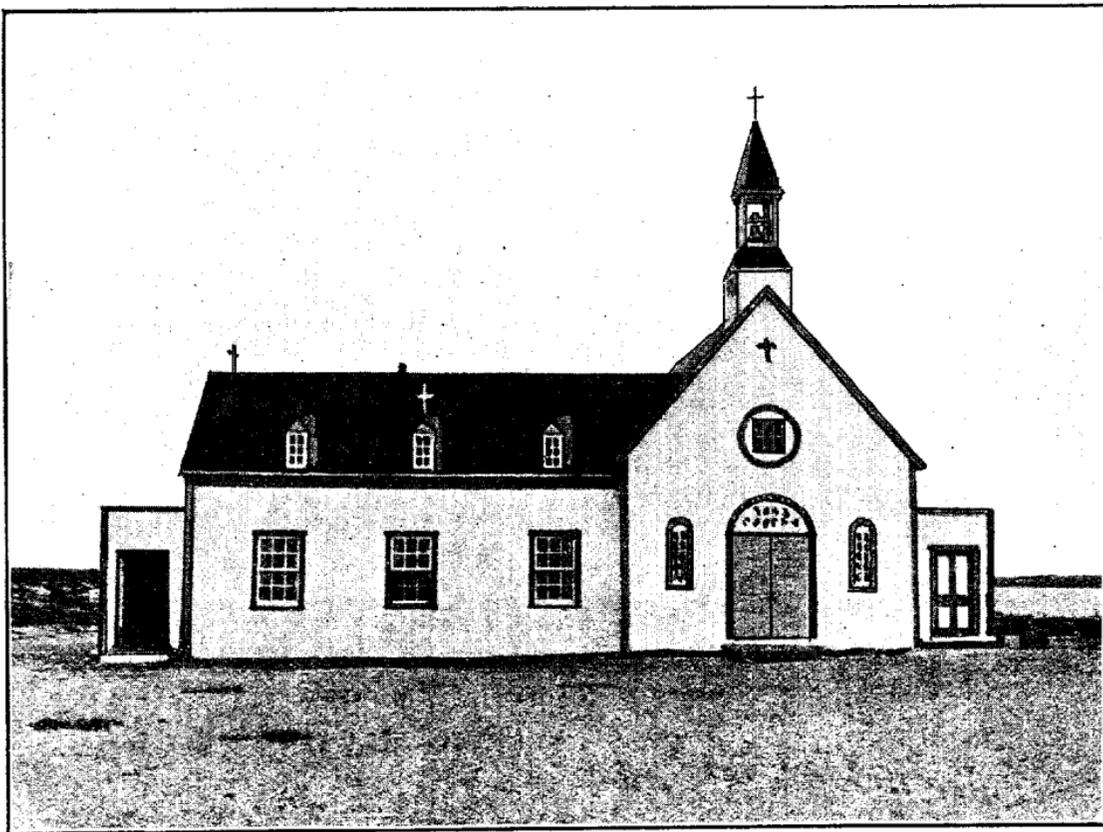
*
* * *

Cependant, un progrès bien supérieur à ceux que je viens d'enregistrer se produisait juste à l'est de la baie Chesterfield. A quelque distance de là, s'étend en pleine mer une île importante appelée Southampton, qui n'a pas moins de 16,396 milles carrés de superficie. Elle est, pour le voyageur, comme une halte, un pied à terre, formé par la nature entre le continent et la Terre de Baffin, immense île de 201,600 milles carrés, où se trouvaient déjà des ministres protestants.

Poussés par leur instinct nomade, une soixantaine d'Esquimaux de Chesterfield Inlet s'étaient rendus sur la partie méridionale de l'île Southampton, et hantaient un point appelé port au Corail, *Coral Harbour*. De plus, un Esquimau y faisait les fonctions de catéchiste anglican, travaillant ainsi au compte de la secte établie encore plus à l'est.

Ne faire aucun cas de sa présence au milieu des catéchumènes de Southampton eût été désastreux pour l'unité religieuse et la persévérance des indigènes de l'ouest. Une fondation s'imposait; elle se fit sans la moindre hésitation.

En conséquence, au cours de l'été 1926, le P. Duplain et le Fr. Girard accompagnaient leur supérieur sur le *Nascopie*, et débarquaient au point voulu le bois de cons-



49.—MISSION DE CHESTERFIELD TELLE QU'AUJOURD'HUI

truction amené de Montréal, pour l'érection du bâtiment nécessaire.

M^{sr} Turquetil choisit lui-même l'emplacement, près du poste de la Compagnie, sur un tertre assez élevé et sec qui domine le petit lac où l'on s'approvisionnait d'eau douce. Les abords sont plats. Le bateau doit rester au large, et ce n'est qu'à la marée haute qu'on peut aborder à la Mission, dans une toute petite baie d'un quart de mille de large sur un demi-mille de profondeur.

La nouvelle Mission fut mise sous le vocable de Saint-Joseph.

Aux deux fondateurs, qui avaient à leur crédit l'expérience de semblables constructions, succédèrent bientôt les PP. Arthur Thibert³ et Eugène Fafard⁴ qui, dès l'année suivante, donnaient à leurs amis une légère idée de leur situation à la nouvelle station. Une population d'environ cent cinquante âmes se trouvait, paraît-il, groupée non loin d'eux, dont une moitié, de beaucoup la mieux disposée, était originaire de Chesterfield, tandis que l'autre, à attaches protestantes, venait de la Terre de Baffin.

Tous les Esquimaux de cette dernière avaient été baptisés par le ministre, qui venait lui-même de leur bâtir un temple tout près de la Mission catholique. Pourquoi faut-il que les fauteurs du schisme et de l'hérésie essaient partout de contrecarrer l'action du prêtre de la seule religion fondée par Jésus-Christ? Ils devraient pourtant savoir qu'il y a une différence assez notable entre Notre-Seigneur et le roi luxurieux aux multiples femmes. . .

Le P. Thibert s'efforça d'atteindre le cœur des Esquimaux aux sympathies catholiques en soignant de son mieux une famille baptisée par M^{sr} Charlebois. Comme dans toute

³ Né au diocèse de Montréal en 1898, prêtre depuis 1923.

⁴ Né en 1901 au diocèse de Joliette, Canada, ordonné en 1926.

œuvre qui commence chez ces indigènes, les progrès furent d'abord lents, très lents même, d'autant plus que, contrairement à ce que demandait le ministre protestant, le prêtre exigeait non seulement une préparation solide, mais un changement de vie réel dans le catéchumène comme introduction à son baptême.

Un baptême d'adulte en danger de mort et six baptêmes d'enfants — beaucoup plus qu'on en avait eu en quatre ans



50.— MISSION S. JOSEPH DE SOUTHAMPTON

d'efforts à Chesterfield — furent le bilan des résultats de l'œuvre évangélique à Southampton pour l'année 1927-28⁵.

Peu après, le P. Fafard rapportait pourtant le fait que son supérieur local s'étant transporté, en novembre 1928, à l'extrémité orientale de l'île, y instruisit, puis baptisa, le jour de Noël, cinq familles de la « tribu »⁶ des Aiviliks,

⁵ Cf. Lettre du P. Thibert, *Missions des O. M. I.*, vol. de 1930, p. 33.

⁶ C'est ainsi qu'on distingue localement les différents groupes d'Esquimaux, qui sont, ethnologiquement parlant, trop homogènes relativement aux autres, pour constituer de véritables tribus.

ou gens de Chesterfield, qui, paraît-il, persévérèrent dans l'accomplissement de leurs nouveaux devoirs.

Pendant ce temps, Kedlapik, le catéchiste protestant, n'avait plus d'emprise sur ses compatriotes. On ne l'écoutait plus, écrivait le P. Fafard, qui ajoute :

« Marié au cours de l'été, on se sépare au cours de l'hiver. Quoi d'étonnant quand les ministres, ayant à peine mis pied à terre, baptisent et marient tous ceux qui se présentent, quitte à abandonner au plutôt tout le troupeau pour aller ailleurs se mettre à l'abri, en attendant l'autre mission. Les pauvres ouailles demeurent dans une profonde ignorance, qui leur permet de violer les lois naturelles et divines les plus élémentaires »⁷.

Quant aux deux missionnaires catholiques, ils s'employaient à terminer avec du bois arrivé comme miraculeusement ce que les premiers constructeurs n'avaient pu parfaire, faute de matériaux. Puis ils couraient de ci de là, surtout parmi les Aiviliks, leur faisant le catéchisme, pour lequel les adultes ne manifestaient pas trop d'avidité, et le supérieur rapporte même une guérison qu'il est difficile de ne pas qualifier de miraculeuse, obtenue par l'intercession de M^{sr} de Mazenod, fondateur des Oblats de Marie Immaculée.

La fille d'un protestant, enfant d'une douzaine d'années, s'était gravement blessée au poignet, d'où une hémorragie qui lui avait fait perdre une sérieuse quantité de sang, deux pleins bassins, disait-on. Trois ou quatre jours après que la plaie se fût fermée, elle s'était rouverte d'elle-même, et la pauvre enfant fut bientôt à bout de forces.

Comme on ne pouvait arrêter le sang, et que la malade paraissait plus morte que vive, on alla chercher le prêtre,

⁷ *Missions des O. M. I.* pour 1930, p. 37.

qui, devant son état désespéré, promit à M^{sr} de Mazenod de publier le fait si, dans trois jours, elle pouvait marcher. En même temps, il mettait à l'oreille de la jeune Esquimaude des cheveux du Serviteur de Dieu, et la faisait amener chez lui.

Arrivée à la Mission, l'hémorragie s'arrêtait. Mais la malade était si faible qu'elle ne pouvait même pas lever la tête de son oreiller.

Le lendemain matin, elle était assez forte pour s'accouder sur sa couche, et de là suivre les prières de la messe. Dans l'après-midi du même jour, elle marchait ⁸ !

*
* *
*

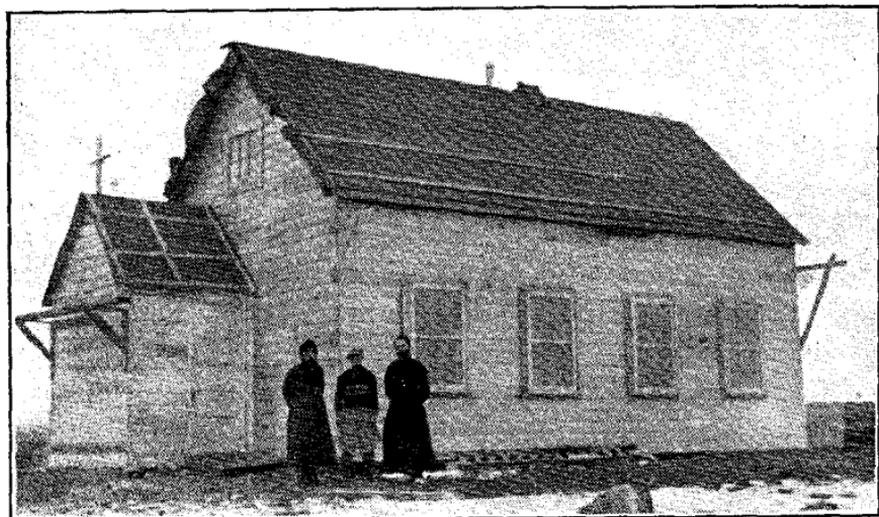
C'était au cours de 1928. Un an auparavant, une autre fondation religieuse s'était effectuée, juste à l'opposé du pays, laquelle devait reproduire, et même amplifier, les difficultés dues à l'apathie, sinon l'hostilité, des premiers Esquimaux de Chesterfield—et cela pour une double raison facile à comprendre. D'abord les gens avaient abusé de la grâce, et ensuite il y avait la concurrence protestante qui, comme d'habitude, paralysait l'action du prêtre sans parvenir à faire de bons protestants.

On aurait voulu fonder dans le nord, à une place, Pond Inlet, avec laquelle nous aurons plus tard à faire connaissance. La naufrage du *Bay Ungava* retarda l'érection d'une mission à cette localité, cet accident ayant empêché ce navire d'arriver à temps à l'endroit choisi. Au lieu de l'extrême Nord, on pensa alors à l'Ouest, et l'on se fixa sur l'extrémité occidentale du lac Baker, à 210 milles de N.-D. de la Délivrande.

Le lac Baker est une longue pièce d'eau, qui semble com-

⁸ *Ibid.*, pp. 34, 35.

me le prolongement de la baie, ou inlet, Chesterfield, elle-même faite d'eau qui n'est nullement salée, ainsi que nous l'avons vu. La mission qu'on y érigea fut pénible dès les tout premiers commencements. Le vaisseau chargé des matériaux qu'on utilisa dans sa fondation ayant fait naufrage, se remplit d'eau, puis, à la marée basse, flotta de nou-



51.—MISSION S. PAUL DU LAC BAKER
(En construction).

veau et frappa des récifs, après quoi il mit huit jours à se rendre à destination.

Toute sa cargaison était naturellement endommagée. De fait, les sacs de denrées étaient sur le point d'éclater par suite de la fermentation au contact de l'eau. Le bois même était tout mouillé et, pour le moment, perdu.

On s'en servit quand même; mais lorsqu'on installa le poêle dans la nouvelle maison, les planches se retirèrent énormément en séchant, et les murs s'ouvrirent en propor-

tion; en sorte que les deux fondateurs⁹ purent contempler les étoiles à leur aise, sans avoir à sortir de chez eux. Vivres gâtés et pourris, maison extrêmement froide; la situation devenait insupportable. Nos Oblats n'en restèrent pas moins à leur poste.

Du reste, n'avaient-ils pas à leur porte des beautés naturelles, fruit du climat et de la conformation du pays, pour les compenser de toutes ces misères? La mission du lac Baker est la seule qui ne soit pas sur la mer. Bien que sur les bords de l'eau comme tous les principaux points fréquentés par les Esquimaux, elle se trouve, nous l'avons vu, à 210 milles de la baie d'Hudson, c'est-à-dire en pleines Terres Stériles, où les originalités, sinon les rigueurs, du climat font l'admiration de quiconque a une parcelle de génie poétique dans les veines.

*
* *
*

Le défunt P. Petitot les décrit ainsi:

« Si nous élevons nos regards vers l'Ourse glacée, qui tourne sans cesse autour de nos têtes comme sur un pivot, notre œil ravi est ébloui du spectacle sublime et multiforme que le magnétisme terrestre, en connexion avec les forces électro-dynamiques, produit dans l'éther assombri par la nuit.

« Brillante couronne terrestre ou aigrettes innombrables, semblables aux feux de Saint-Elme, se jouant à la cîme des mâts; zones d'or capricieusement ondulées, ou bien serpents livides aux reflets métalliques et chatoyants, qui glis-

⁹ Deux jeunes prêtres français ordonnés en 1926, les PP. Marcel Rio, du diocèse de Rennes, et Armand Clabaut, du diocèse de Lille, sous la direction du préfet apostolique venu les aider dans l'érection de leur maison.

sent silencieusement et avec un éclat toujours nouveau dans les profondeurs des espaces; arcs-en-ciel concentriques et immobiles, ou bien aurores aux mille rayons rutilants et irrisés; coupoles splendides et diaphanes illuminant le ciel entier et tamisant toutefois la lumière sidérale, ou bien nuées sanglantes et lugubres dans leur immobilité; bandes polaires longues et blanches s'étendant en droite ligne d'un bout à l'autre de l'horizon, comme une route de nacre tracée dans le sombre azur pour le char de Phébé, ou bien frêles et incertaines nébulosités suspendues comme un voile de gaze à des hauteurs incommensurables: la lumière arctique, Protée aérien, revêt toutes ces formes, réjouit l'œil de tous ces feux, se prête à toutes ces combinaisons merveilleuses.

« Le Créateur pouvait-il se montrer artiste plus habile en même temps que physicien plus consommé? Ainsi il charme nos regards, tout en éclairant nos pas et en veillant à l'équilibre du monde.

« L'aurore boréale s'évanouit-elle, la lune radieuse demeure, une lune qui ignore son coucher, comme le Lucifer dont parlent nos saints livres, une lune qui transforme en jours les longues nuits du solstice d'hiver. Tantôt elle s'entoure de halos et de couronnes lumineuses, tantôt elle se multiplie par le mirage de la parasélène.

« Vous représentez-vous ces nuits si calmes, si silencieuses, que les battements de votre cœur deviennent perceptibles; si froides que les arbres de la forêt éclatent et se fendent sous leur impression et que l'haleine produit, en s'exhalant à travers l'air dense, un bruissement semblable à celui d'une verge d'acier que l'on agite; vous les figurez-vous embellies par la décoration fantastique que forme la lumière en se jouant à travers les frimas, dont la végétation endormis est revêtue et que la pierre a aussi acceptée? . . .

« Quelquefois, au milieu de ces belles nuits, un éclair subit et sans détonation vous tire de votre rêverie, et vous annonce la fin d'une aurore boréale, d'un orage magnétique



52.—M^{sr} TURQUETIL ET LE P. DUCHARME
Avec leurs chrétiens de Chesterfield.

dont le foyer est placé en dehors de votre vue; ou bien des grondements semblables à ceux du tonnerre vous avertissent du voisinage d'un lac dont les sources font dilater la glace.

« Entendez-vous cette conversation, cette note mélancolique et plaintive du sauvage? Percevez-vous ce craquement des raquettes sur la neige gelée, ce tintement de clochettes à chiens, ces claquements de fouet qui se répercutent sous la voûte des bois ou rebondissent sur la surface des lacs comme des coups de feu? Vous pensez que c'est là, tout près de vous, que ces bruits retentissent. Bien, attendez. Les instants et les heures se passeront avant que vous ayez vu arriver les mystérieux voyageurs dont une lieue ou deux vous séparaient. Et cependant un coup de fusil tiré à vos côtés n'a pas plus ébranlé l'atmosphère que si vous eussiez brisé une noix avec un casse-noisette.

« Mais les longues nuits de solstice d'hiver, ces nuits de vingt heures ¹⁰, se sont enfuies dans l'ouest, et l'Esquimau a salué par ses chants et ses danses la réapparition de l'étoile du jour, après une absence de deux mois. Alors peu à peu la scène change, et de nouveaux spectacles sont donnés à l'homme. Ici c'est le phénomène du mirage avec ses illusions, ses fantômes de rivages, ses montagnes renversées, ses arbres qui marchent, ses collines qui se poursuivent, ses dislocations de paysage, ses fantasmagories kaléidoscopiques.

« Là c'est la radieuse parhélie, tantôt segmentaire, tantôt équipolée; le plus souvent avec deux ou trois faux soleils, quelquefois avec quatre, huit et même seize spectres lumineux, qui deviennent le centre d'autant de vastes circonférences; parfois même, mais rarement, horizontale au lieu d'être verticale, elle entoure le spectateur d'une multitude

¹⁰ Nous allons présentement voir que dans certaines des missions de M^{sr} Turquetil, ces nuits ont parfois la longueur de 92 jours solaires de chez nous!

d'images solaires, et le transporte comme sous un dôme dont le pourtour serait illuminé par des lanternes vénitiennes.

« Ce froid intense, plus terrible que le loup blanc des steppes, que l'ours gris des montagnes; ce froid qui saisit sa victime à son insu, instantanément, mortellement, ce froid a sa nécessité, son utilité, ses curiosités bizarres. Il vivifie, active et purifie le sang, il ravive les forces, il décuple l'énergie vitale, il aiguise l'appétit, il favorise les fonctions de l'estomac et le rend le meilleur des calorifères, il endort la douleur, arrête l'hémorragie, prolonge la vie, et, si tant est qu'il nous frappe, c'est en nous envoyant le sommeil, et il nous donne la mort au milieu de rêves dorés.

« Ce froid intense, si sec, si pur, suspend la putréfaction, détruit les miasmes, assainit l'air et en augmente la densité. Il purifie l'eau douce, distille les eaux amères de la mer et les rend potables, il transforme en cristaux le lait, le vin et les liqueurs, il remplace le sel dans les viandes, la cuisson dans les fruits dont il fait des conserves économiques et durables; il rend comestibles la viande et le suif crus; il dessèche et étanche les lagunes, arrête le cours des maladies, il favorise l'évaporation et la disparition des neiges et des glaces elles-mêmes, et révèle au chasseur la présence du renne en entourant celui-ci de brouillards.

« Trouvez-vous à la chaleur autant de propriétés »¹¹.

Descendons maintenant des hauteurs d'un ciel tout à fait spécial au pays même sur lequel il s'étend. Moins enthousiaste et plus rassis que le méridional Français, un auteur anglais, Warburton Pike, apprécie avec le flegme de sa race les Terres Stériles elles-mêmes, où nos deux Oblats étaient maintenant campés:

« Pour l'homme qui n'est pas amateur de la nature sous toutes ses formes, les Terres Stériles doivent être toujours

¹¹ Petitot, *Mémoire abrégé sur la Géographie de l'Athabaskaw-Mackenzie et des Grands Lacs des Bassins arctiques de l'Amérique*, ap. *Missions des Oblats de Marie Immaculée* pour 1875, pp. 227-30.

une criante (*howling*) sauvagerie pleine de désolation. Quant à moi, je puis comprendre le sentiment qui dictait la réponse de *Saltatha* au digne prêtre qui lui expliquait les beautés du ciel.

— « Mon Père, tu as bien parlé. Tu as dit que le ciel est très beau ; dis-moi maintenant une chose de plus. Est-il plus beau que le pays du bœuf musqué en été, alors que parfois le brouillard s'élève des lacs et que parfois l'eau est bleue et que souvent les huards font entendre leur cri plaintif ? Ça c'est beau, et si le ciel est encore plus beau, mon cœur sera content et je serai heureux de m'y reposer jusqu'à un âge fort avancé » ¹².

*
* *
*

Mais il n'est guère probable que les fondateurs de la mission du lac Baker se soient préoccupés outre mesure des spectacles féériques dus à une température qu'ils trouvaient, au contraire, bien gênante dans leur réduit ouvert à tous les vents, pas plus que de la beauté des brouillards estivaux et des plaintes du huard. Ils avaient autre chose à faire, et cet autre chose, ils ne pouvaient malheureusement y réussir.

La population qu'ils étaient venus convertir avait presque résidé à Chesterfield. Ses membres avaient donc eu toutes les chances du monde d'embrasser le catholicisme. Mais au lieu de faire cas des enseignements du prêtre, ils avaient en majorité cultivé l'amitié, et copié les manières, des blancs protestants ou agnostiques de la place, qui les avaient encouragés dans leur résistance à la grâce.

Aussi, lorsqu'un comptoir fut établi au milieu d'eux au

¹² Warburton Pike, *The Barren Ground of Northern Canada*, p. 276. Londres, 1892.

lac Baker, ils se prétendirent aussi religieux que leurs congénères de Chesterfield Inlet. Mais, prétextant qu'on leur avait à tort refusé le baptême à cette place, ils optèrent pour la religion de leurs commerçants, qui favorisèrent alors la venue d'un ministre protestant, promettant formellement de ne jamais se faire catholiques.

Ils ne devaient que trop longtemps tenir parole, et, pendant six longues années, le prêtre put croire qu'il perdait son temps avec eux¹³. De son côté, au bout de trois ans, le ministre anglican fit quelques baptêmes, juste avant son départ définitif, mais ce n'était guère plus qu'une affaire de marchandage; on voulait pouvoir afficher quelques succès comme compensation pour l'argent déboursé.

¹³ « La Mission Saint-Paul de Baker Lake... a traversé pendant six ans des épreuves pénibles, dont la principale a été l'absence de conversions. Le R. P. Rio n'a eu, pendant ces dures années, que très peu de consolations: quelques baptêmes à l'article de la mort.

« 1933 a vu un changement notable dans la face des choses: six baptêmes d'adultes et une quinzaine de catéchumènes résolus. D'autres sont catéchumènes de cœur, et ne tarderont pas à entrer dans la voie du catéchuménat régulier... Le R. P. Rio a profité de l'été 1933 pour bâtir une chapelle intérieure, et modifier sa maison de fond en comble; en septembre il a posé un clocher sur l'église. Il lui a fallu faire tous les métiers, étant seul à Saint-Paul. La fin de septembre est prise par la pêche; l'hiver sera occupé aux voyages. Il compte aller du côté du lac Yiatkich dans le sud, et y établir un avant-poste bien modeste, une hutte en roches, bourrée de mousse, seuls matériaux de la région » (*Missions des O. M. I.*, 1934, p. 357).

CHAPITRE XIII

AU NORD ET AU SUD

Le directeur de la nouvelle mission était le P. Rio¹, qui ne pouvait que contraster les dispositions de ses « paroisiens » avec celles des Esquimaux de la station centrale. « Nos chrétiens en permanence à Chesterfield ne dépassent pas la vingtaine », avait-il récemment écrit à un périodique de France². « Tous sont employés au service des blancs. La plupart assistent à la messe et communient tous les jours. Quelques familles font ainsi tous les matins presque deux kilomètres, même par les grandes poudreries, et Dieu sait par quels chemins !

« Quelques-uns prennent note du sermon du dimanche. Ils s'assimilent ainsi beaucoup de connaissances religieuses. J'ai entendu un de nos premiers chrétiens commenter pendant quarante minutes les paroles *Ave, Maria*. Il parlait à des païens, et ceux-ci l'écoutaient comme un Père d'Éphèse »³.

Son compagnon, le P. Clabaut, avait justement fait à cette mission son oblation perpétuelle, la première, avec celle du Fr. Volant, qu'on eût vue chez les Esquimaux. Deux enfants de cette race servaient la messe, à laquelle assistaient une trentaine de grandes personnes, tandis que le Fr. Girard jouait de l'harmonium, et que M^{sr} Turquetil offi-

¹ V. ill. 44.

² *La Revue Apostolique*, publication oblate de Lyon.

³ *Les Cloches de Saint-Boniface*, septembre 1927, p. 202.

ciait, entouré des PP. Ducharme et Rio. C'était le 24 août 1927⁴.

Vers le milieu de l'hiver, le préfet apostolique crut devoir aller voir et encourager ses prêtres des deux autres missions continentales. Le Fr. Girard donne de sa visite au cap Esquimau l'aperçu pittoresque que voici :

« Il fait bien froid. Le vent qui soulève la neige ne nous permet pas de voir bien loin. C'est pourtant aujourd'hui qu'il doit arriver.

« Vers trois heures du soir, un point noir apparaît à l'horizon, du côté nord. Bientôt tout se dessine. L'imagination aidant sans doute un peu, nous voyons : les chiens, le guide, la traîne de notre Père lui-même, la barbe frimasée et collée par le gel à son habit de fourrures.

« En un instant, la nouvelle fait le tour du village. Et tous nos Esquimaux, même plusieurs que je croyais indifférents, de s'écrier : « C'est lui, c'est notre Père, le grand Priant ».

« Nous accourons à sa rencontre. Il est tout blanc, couvert de frimas et de neige. Il a voyagé dix jours au pays des glaces. N'est-ce pas suffisant pour avoir l'air d'un glacier mouvant ? Mais le cœur d'un apôtre, malgré frimas et neige, est toujours brûlant.

« Seuls ceux qui vivent dans un isolement semblable au nôtre peuvent comprendre la joie qu'apporte l'arrivée de notre Père, le préfet apostolique. Pendant plusieurs jours il sera non seulement avec nous, mais à nous. Il partagera nos joies et nos peines. Il nous encouragera de sa parole ardente, surtout de son exemple . . .

« Il aura le bonheur de baptiser nos catéchumènes et de confirmer tous ceux qui sont prêts à devenir parfaits chrétiens. C'est une ère nouvelle sous le règne de Jésus-Christ

⁴ Pour les enfants de chœur, V. la gravure N° 47.

commencée humblement il y a trois ans; après les semailles dans les larmes, c'est la moisson dans la joie »⁵.

Après sa visite au cap Ésquimau, M^{sr} Turquetil se rendit au lac Baker, où il arriva le Vendredi-Saint, juste après le chemin de la Croix. Hélas! il n'y trouva point la ferveur de la place qu'il venait de visiter. Pour toute assistance à cet exercice d'ordinaire si impressionnant pour des indi-



53.—LE P. DUCHARME

Fondateur de la Mission du Lac Baker.

gènes, il n'y avait eu qu'une chrétienne et une catéchumène.

Donc vers trois heures et demie, un étranger entra à la Mission. La neige recouvrait ses vêtements de peau de caribou; des glaçons entouraient son capuchon.

— Qui est cet individu? demande alors le P. Clabaut au P. Rio.

Mais l'hésitation ne pouvait durer longtemps, et fit vite place à la joie devant le bruyant « bonjour » dont les deux Oblats étaient salués.

⁵ *Ibid.*, décembre 1928, p. 280.

— C'est lui, c'est Monseigneur, s'écrient-ils à la fois.

Dès lors plus de grand silence⁶; plus de deuil à la maison. C'est plutôt un *alleluia* anticipé. On s'embrasse chaleureusement, et l'on se sent heureux.

« Pensez-y donc », écrit le P. Clabaut, « deux jeunes sans expérience, après six mois passés absolument seuls! Monseigneur est avec nous pour cinq ou six semaines; on va pouvoir se raconter beaucoup de choses, apprendre beaucoup et faire de l'esquimau »⁷.

Malgré les dispositions assez peu satisfaisantes de ses habitants, la même mission eut cinq baptêmes d'adultes — un oasis dans le désert. C'était au mois de juillet 1928.

Plus tard, le 25 août de la même année, le P. Clabaut communiquait certains détails sur ce qui lui paraissait présager des jours mauvais pour au moins un point du pays.

« La civilisation approche de nos portes », écrivait-il sous une impression fâcheuse qui, heureusement, ne devait guère se réaliser. « Le chemin de fer arrivera bientôt jusqu'à Churchill, et voilà qu'à une centaine de milles au sud de chez nous, toute une colonie de treize blancs s'est installée à la recherche de soi-disant trésors, mines d'or, etc. Ils ont un avion, auto-chenilles, station de radio avec poste émetteur, etc., etc. . . .

« Tous ces blancs qui nous arrivent nous font bien du tort. On a plus de misères avec eux qu'avec toutes les rigueurs du climat, des poudreries, de la gelée réunies ensemble. S'ils pouvaient remporter leurs avions, leurs autos et toute leur civilisation diabolique! . . . Enfin c'est une croix pour nous; la croix que le Bon Dieu nous donne pour aider à sauver les Esquimaux »⁸ !

⁶ Que les Oblats observent le Vendredi-Saint.

⁷ *Ibid.*, *ibid.*, p. 282.

⁸ *Ibid.*, *ibid.*, p. 283.

*
* *
*

Avant d'entrer dans quelques détails au sujet des développements qui s'annonçaient, non pas pour le cap Esquimau, mais pour le seul poste de Churchill, il me faut relater un événement que ni le P. Clabaut ni ses gens ne pouvaient certes regretter, un événement qui, de bonne augure pour les missions esquimaudes, était en même temps la plus précieuse récompense possible pour celui qui en était l'objet.

J'ai en mainte occasion dû mentionner le Fr. Girard, son zèle ardent et son inaltérable bonne humeur. Il était maintenant, aux côtés du préfet apostolique, celui qui était le plus en droit de se prévaloir de sa connaissance de la langue indigène, le plus ancien des Oblats sur la Baie, et partant celui que cette même familiarité avec la langue rendait comme indispensable à son supérieur — sans compter son caractère débrouillard et son activité innée.

Un autre religieux, le R. P. Jean-Baptiste Beys, lui avait, paraît-il, fait faire un assez bon cours de philosophie et de théologie lorsque les deux Oblats se trouvaient de maison à Norway-House, à l'extrémité nord du lac Winnipeg. Le P. Beys aimait les sciences ecclésiastiques, et les repassait en récréation en compagnie du Fr. Girard, qui ne se gênait pas pour poser toutes sortes de questions et faire mainte objection, acquérant ainsi une bonne connaissance pratique des sujets à l'étude.

Du reste, la perspective de s'acheminer par là vers le sacerdoce, que Girard avait toujours désiré, l'encourageait beaucoup dans ces études.

Plus tard, à Chesterfield Inlet, le P. Turquetil lui avait lui-même fait suivre un cours en français, d'après Gousset, en 1916-17, puis en 1923-24. Le Frère continua au cap Esquimau; si bien que ses solutions des cas spéciaux qui lui furent soumis donnaient généralement la note juste.

En sorte que, vu les besoins de sa préfecture, et en vue surtout d'une nouvelle fondation depuis longtemps projetée, M^{sr} Turquetil obtint de Rome un indult spécial pour son ordination aux divers ordres sacrés, dont le couronnement se fit à Régina, Saskatchewan, le 19 mai 1929, aux mains de M^{sr} Olivier-Elzéar Mathieu, archevêque de cette ville. Ainsi l'ami Girard devint-il alors par l'onction sainte le Révérend Père Prime Girard, O. M. I.

Il allait incontinent inaugurer sa vie sacerdotale avec le titre de fondateur et directeur d'une nouvelle mission, celle de Pond Inlet, qu'on allait mettre sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus.

Ce qu'on appelle Pond Inlet, ou la longue baie de Pond, n'est ni inlet ni baie, mais plutôt un canal naturel, ou passage par eau, entre l'île Bylot et la Terre de Baffin, au nord de cette dernière. C'est la mission la plus septentrionale du monde, située comme elle est par le 72° 40' de latitude et le 77° 43' de longitude. La gendarmerie canadienne y a un poste, ainsi que la compagnie de la baie d'Hudson.

Le pays est montagneux et pauvre en gibier terrestre, mais le détroit, ou canal, possède, en outre du phoque et du requin, un cétacé d'aspect original, le narval, espèce de baleine dont une des dents frontales se projette en avant chez le mâle, comme une défense d'ivoire, presque aussi longue que la moitié de son corps, qui est loin d'être court. Indépendamment de l'huile et de l'ivoire qu'il fournit, ce cétacé offre dans sa peau elle-même une ressource alimentaire recherchée, un mets des plus délicats. Il est vrai que cette peau n'a pas moins de deux centimètres, soit trois quarts de pouce, d'épaisseur.

A cause de sa situation géographique, bien avant sous

le cercle polaire ⁹, ce pays est extrêmement froid et ses jours très longs, ou très courts, selon la saison. Dès la première moitié de septembre, la neige y recouvre le sol et y reste jusqu'en juillet, tandis que, pendant l'hiver, la nuit dure la valeur de 92 jours et nuits solaires ordinaires, alors qu'on voit les étoiles en plein midi, et qu'on ne peut guère sortir sans fanal.

*
* *
*

La première idée d'y fonder une mission vint d'une lettre d'un agent de commerce, qui connaissait M^{sr} Turquetil pour avoir voyagé avec lui à bord du *Nascopie*. Ce protestant pensait que seule la religion pourrait faire des Esquimaux de bons chasseurs, des gens actifs et assez honnêtes pour payer leurs dettes.

Il en écrivit aux autorités de sa propre secte, qui refusèrent d'accéder à sa requête. Il s'adressa alors au Père Turquetil. C'était en 1923, alors que celui-ci était encore sous la juridiction de M^{sr} Charlebois. En 1927, le premier étant devenu indépendant de ce prélat, décida d'y faire une fondation, que le naufrage du *Bay Ungava* remit forcément à plus tard.

Le projet fut repris en 1929, et, au mois de juillet de cette année, les PP. Girard et Bazin prenaient le *Nascopie* à son passage à la Baie, pour atteindre Pond Inlet le 2 septembre suivant.

Il n'était que temps. Quelques minutes avant qu'ils eussent pu mettre pied à terre, non seulement deux ministres anglicans (qui ne devaient pas vivre longtemps en bonne harmonie ensemble), mais l'un de leurs *bishops*, ou soi-disant évêques, venu l'on ne sait d'où et qui n'avait point

⁹ Qui, comme chacun sait, coïncide avec le 67°.

autorité sur le pays, trouvèrent le moyen de débarquer parmi les Esquimaux. A l'aide d'un interprète, ce prétendu prélat s'empressa alors de donner aux indigènes les marques de la véritable Eglise de Jésus-Christ, selon sa théologie toute spéciale.

— Les vrais prêtres, assure-t-il, sont ceux qui sont habillés en hommes. N'ayez rien à faire avec ceux qui portent des robes comme les femmes — par allusion au port de la soutane. Ceux-là mènent le monde en enfer.



54.—MISSION DE
POND INLET

Et en moins d'un quart d'heure, les Esquimaux présents étaient baptisés!...

Depuis lors, la grande tactique des révérends, fut de réunir les Esquimaux au moment précis où le prêtre catholique aurait eu besoin d'eux : le soir, qu'il aurait voulu consacrer au catéchisme, et le matin, alors qu'il célébrait la sainte messe. Dans ce but, ils les attiraient et les retenaient fort tard

dans la nuit, les occupant à des jeux, à des vues cinématographiques, à des thés avec biscuits, etc., en sorte que le lendemain matin ils ne pouvaient se lever assez tôt pour assister à la messe.

Les chasseurs y gagnèrent-ils, dans ce pays où les jours sont si courts? Qu'importe; ils avaient un bon repas chaque soir, et cela remplaçait peut-être les phoques et autre gibier qu'ils eussent pu prendre. Dans tous les cas, les

ministres réussissaient de cette manière à en éloigner un certain nombre du prêtre qui « mène le monde en enfer ».

Malgré tout, le catholicisme devait finir par s'implanter sur ces plages lointaines et désolées. En dépit des différences dialectiques de la langue locale, le P. Girard put commencer ses instructions dès le mois de décembre 1929, pendant que son compagnon s'efforçait de pénétrer dans ses arcanes plus ou moins rebutantes. Le 12 février 1930, après leurs 92 jours d'obscurité, l'un et l'autre Pères étaient heureux de gravir une côte avoisinante pour saluer le soleil, qui faisait alors une très courte apparition après s'être caché si longtemps.

La population de Pond Inlet avait reçu dans son sein, et gardé une année entière, deux familles chrétiennes de Chesterfield — toujours le nomadisme! — et en avait profité pour copier les livres du prêtre et apprendre ses cantiques. Les Esquimaux de la place n'avaient jamais vu de prêtre, mais désiraient ardemment sa venue parmi eux. Ce fut donc avec de véritables transports de joie que, en dépit des ministres, ils avaient reçu leurs deux messagers de Jésus-Christ, dans la personne des PP. Girard et Bazin.

Ces aborigènes étaient déjà chrétiens de cœur. Aussi, après leur avoir donné une quarantaine d'instructions sur le catéchisme, les deux Pères crurent-ils pouvoir en baptiser vingt-deux, vieillards et enfants pour la plupart, dont huit eurent bientôt après le bonheur d'être admis à la première communion.

Le 1^{er} août 1930, le P. Bazin, heureux comme son supérieur, écrivait à son tour, s'extasiant sur la longueur des jours polaires: le soleil tournait sans cesse dans le ciel pour ne se coucher qu'au bout de 92 jours, disait-il. « C'est commode pour voyager », ajoutait-il; « et l'on fait à la maison des économies de luminaire »¹⁰.

¹⁰ *Missions des O. M. I.*, 1930, p. 400.

*

* *

Les succès de nos missionnaires sur les différents points où ils s'étaient jusque-là établis furent dus non seulement à leur zèle infatigable, mais encore et surtout à la merveilleuse assistance de leur grande protectrice, sainte Thérèse de Lisieux, qui ne cessait de veiller sur eux et de donner à leurs ouailles des preuves frappantes de sa toute-puissance sur le Cœur de Dieu.

C'est ainsi que l'automne précédent, 1929, M^{sr} Turquetil ayant appris par le directeur d'une mission où il arrivait que la femme d'un païen fort connu dans le pays se mourait, il se rendit chez elle, et constata que le médecin du fort de la Compagnie avait déclaré qu'elle achevait d'expectorer son deuxième poumon.



55.—LE P. BAZIN

Sonne la première cloche
de Pond Inlet.

(La faible lumière du pays
ne permet d'en voir que
la silhouette).

Touché de son état pitoyable, non moins que de l'endurcissement de son mari, le prélat demanda à ce dernier :

— Si notre bonne sainte Thérèse guérit ta femme, embrasseras-tu notre religion ?

— Grand Père, répondit-il, si ta sainte fait cela, je te promets d'aller

me faire instruire à la Maison de la Prière.

— Entendu, fit Turquetil ; nous allons prier la petite sainte.

Et, de concert avec sa femme, qui était catholique, il commença une neuvaine.

Quelques jours plus tard, la jeune Esquimaude était en parfaite santé ! La grande Patronne des missions lui avait obtenu une nouvelle paire de poumons ! ... En veut-on une

preuve? Elle *courut tout l'hiver* devant les chiens de son mari, pendant les voyages, en vue de les encourager dans leur tâche de tirer le traîneau — l'exercice le plus dur pour les poumons qui se puisse imaginer ¹¹ !

La chère petite sainte aidait encore nos missionnaires en aveuglant, pour ainsi dire, même les ministres protestants. Ainsi, tel révérend, installé avant nos missionnaires à telle et telle place, décidait de prendre des vacances dans la civilisation, puis de les prolonger. Heureuse absence, qui permettait au prêtre de travailler à sa place, en sorte que les Esquimaux le voyant à l'œuvre sans relâche, comparaient instinctivement les deux espèces de pasteurs, et se rangeaient du côté de celui qui n'abandonnait point ses ouailles.

*
* *
*

L'année suivante, 1930, celui qui était l'âme et l'esprit dirigeant de tous les développements jusqu'ici chroniqués, M^{re} Turquetil, allait faire une fondation dont l'importance, sous certains rapports, devait éclipser celle de toutes les autres.

Depuis longtemps, l'Ouest canadien, devenu comme le grenier d'abondance du monde, réclamait un débouché pour ses produits, son blé et ses bestiaux, considérablement plus proche que Fort-William et Montréal, dont l'éloignement des plaines occidentales entraînait des frais de transport exorbitants; sans compter que la traversée des côtes de la baie d'Hudson en Angleterre était notablement plus courte que celle de Fort-William à Liverpool.

Après des tiraillements sans fin, on s'était mis à construire une ligne de chemin de fer qui devait aboutir à Port-

¹¹ *Ibid.*, *ibid.*, p. 435.



56.—COMMENCEMENT DE LA MISSION DE CHURCHILL
(Remarquer les pierres du sol).

Nelson, sur cette mer intérieure. Puis, des examens topographiques ultérieurs avaient porté les autorités à s'arrêter sur un point où un poste de traite avec Indiens et Esquimaux était établi depuis les temps héroïques du commerce des fourrures. Par l'intermédiaire d'aventuriers aussi osés que belliqueux, la France disputait alors la suprématie à l'Angleterre sur ces plages sauvages.

C'était Churchill, à l'embouchure du fleuve du même nom, par 58° 46' de latitude et 94° 10' de longitude ouest. Comme tête de ligne du chemin de fer de la baie d'Hudson, ce poste ne pouvait, en dépit de sa situation géographique en pays si froid et malgré le caractère rocailleux de son terrain (V. la gravure 56), que prendre une importance hors ligne au point de vue commercial.

M^{sr} Turquetil était trop perspicace pour ne pas le sentir; il s'était jusqu'alors montré trop actif, trop entreprenant pour ne pas prendre ses précautions en conséquence, et s'implanter fermement dans la métropole en herbe avant qu'il ne fût trop tard.

Aussi le voyons-nous, dès le 28 juin 1930, camper sous la tente au site de la future ville, après avoir passé de longues semaines en pourparlers avec les autorités du chemin de fer, avec le Gouvernement fédéral, ainsi que celui du Manitoba, dans les limites duquel se trouvait la nouvelle place, sans compter de fastidieuses négociations avec divers fournisseurs, des directeurs de messageries, etc., à propos d'expéditions à faire à ses missions. On n'en était plus aux jours du petit orphelin de Reviers! . . .

Il était alors en train de se construire un petit hangar de 6 mètres carrés, pour abriter ses marchandises — le chemin de fer et le nouveau port devant le libérer de la si longue et si dispendieuse route du *Nascopie*. Il bâtissait aussi une église provisoire de 9^m 15 sur 9^m 15.

En outre, l'entreprenant prélat s'était procuré un bateau

à moteur, qu'il avait baptisé le *Thérèse*, et qui venait d'arriver par le train après bien des hésitations et tergiversations, vu qu'il était plus large que les wagons, et qu'on avait dû le faire passer par des voies spéciales.

Ce n'était pourtant pas un transatlantique, bien s'en faut, et il n'était destiné à faire concurrence à personne : 12 mètres 50, soit environ 42 pieds, de long, sur 3 mètres 75, ou 12 pieds et demi, de large. Son moteur avait une force de 50 à 70 chevaux-vapeur, et il était garanti pouvoir faire au moins douze milles à l'heure. Il pesait huit tonnes sans son moteur, avait trois voiles, et les ingénieurs du port, charmés de l'esprit d'initiative du prélat catholique, l'avaient eux-mêmes mis à la mer pour lui.

Écoutons maintenant l'excellent administrateur et homme d'affaires qu'était le préfet apostolique, nous rappelant qu'il avait alors à Churchill pas moins de sept wagons de marchandises pour ses différentes missions, celle de cette place y comprise :

« Voici le but et l'avantage de ce petit bateau. . . D'abord je suis sûr de pouvoir aller visiter nos Pères de Southampton Island cette année ; je n'ai plus à dépendre des compagnies comme par le passé : cela seul justifierait l'entreprise. De plus, la Compagnie demande 45 dollars la tonne d'ici au cap Esquimau (180 milles) ; mettez en moyenne une douzaine de tonnes de marchandises pour cette mission (en comptant le charbon naturellement), et voilà 540 dollars.

« Même si nous n'allions jamais à la voile et toujours à toute vitesse, ce qui prend plus de gazoline, je puis faire le voyage, aller et retour, pour 175 dollars, gazoline, vivres, etc., tout compté. Avec un peu de bon vent, il est certain que j'épargne 400 dollars par voyage, car je puis mettre facilement de douze à quinze tonnes de marchandises dans le *Thérèse*.

« Du cap Esquimau à Chesterfield, j'épargne encore 300

dollars par voyage, et autant de Chesterfield à Baker Lake. Si je puis faire plusieurs voyages, je compte économiser 2.000 dollars sur les transports. L'an prochain, une fois mieux organisé et la première expérience faite, ce sera peut-être davantage. En trois ans au plus, le bateau aura payé ses frais de construction et de transport, et il sera *peut-être* temps de penser à en avoir un plus gros : tout dépendra des conditions de transport qui nous seront faites alors »¹².

¹² *Ibid.*, *ibid.*, p. 394.

CHAPITRE XIV

PROGRÈS ET DANGERS

Le *Thérèse* ne fut pas longtemps sans être mis à l'essai. En quelque deux mois, il avait fait 3.200 milles sur mer, et il serait bien inutile d'ajouter que cette croisière était loin d'être une partie de plaisir.

Dès le 2 juillet 1930, M^{gr} Turquetil partait pour le nord à bord du petit bateau, en compagnie d'un Frère mécanicien, d'un Frère ouvrier et d'un jeune pilote esquimau emprunté au Cap Esquimau. A cette place, tout le monde était malade, même le vieux Pierre, l'homme de confiance du prêtre, qui connaissait à fond les récifs et les passages difficiles de la route à suivre. Il n'en monta pas moins à bord, dans le but de donner ses directives tout en restant couché à l'abri du vent.

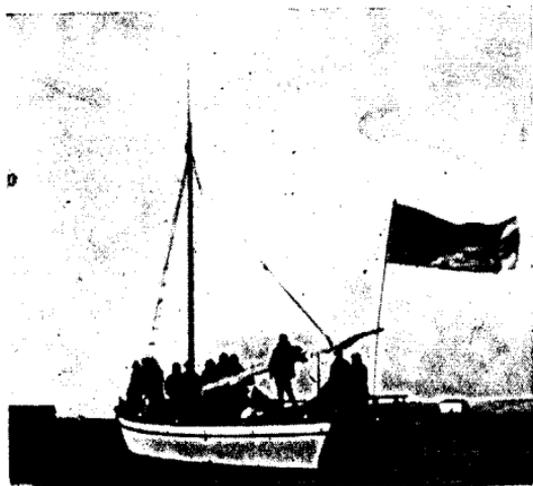
On arriva ainsi à Chesterfield Inlet le 17 juillet, immédiatement après la débâcle des glaces.

Deux jours après, le *Thérèse* partait pour le lac Baker. Il trouva cette pièce d'eau encore endormie sous la glace de l'hiver. A peine y avait-il une lisière d'eau le long de la côte nord. Après une attente inutile, on rebroussa chemin, descendant à la course le courant doublé de la marée baissante, toutes les voiles en l'air et le moteur à pleine vitesse.

Soudain un choc : le bateau bondit, se couche sur le côté et, dans cette position, de par l'élan qu'il avait pris, passe au-dessus d'un écueil ! Ce n'était plus Pierre qui conduisait la barque, mais un jeune Esquimau. Heureusement que

sainte Thérèse était là, et para à l'ignorance ou l'imprudence du pilote.

Son embarcation n'en fut pas moins endommagés. A la Mission centrale, on répara de son mieux les dégâts, et le 30 on repartit, cette fois pour Southampton, qu'on atteignit sans encombre¹.



57.— LE " THÉRÈSE "

Là, un vrai délire de joie, d'après le chroniqueur². Il est dix heures et demie du soir, et le brouillard est épais; tellement qu'on a entendu pendant trois heures le bruit de son moteur, sans rien voir arriver. En sorte qu'on en a conclu à tort que ce moteur doit être bien faible. Lorsque le bateau émerge enfin des profondeurs de la nuit, et qu'on aperçoit ses lumières blanches, rouges et vertes, on se précipite à sa rencontre. Les voyageurs du *Thérèse* sont reçus en triom-

¹ Après avoir traversé le courant du pôle nord, qui est assez fort pour empêcher parfois l'eau de geler en hiver.

² *Missions des O. M. I.* pour 1931, p. 90.

phe, et l'effet moral de son arrivée doit être incalculable sur catholiques et protestants.

Le lendemain, vingt-trois Esquimaux recevaient le sacrement de confirmation, ce qui trahit un progrès appréciable pour la mission, en dépit des efforts des sectaires. Puis on alla en visiter d'autres qui demeuraient plus loin. Enfin, après une traversée de quarante-cinq heures sans arrêts ni accidents, on rentra à N.-D. de la Délivrande, ou Chesterfield.

Après deux autres voyages au lac Baker et un repos relatif à la Mission centrale, on se remit en route pour Churchill, où l'on arrivait vers la fin de septembre, sain et sauf, mais non sans avoir couru de sérieux dangers, à cause de la saison : celle de l'équinoxe d'automne, fameuse pour les tempêtes qui l'accompagnent d'ordinaire.

L'une de ces tempêtes dura cinq jours et cinq nuits : des montagnes liquides, se poursuivant les unes les autres, et se brisant sur les écueils et les rochers du rivage. Pendant ce temps, deux ancres et un câble retenaient le *Thérèse* à l'abri d'une pointe rocheuse.

Le 3 octobre, fête de sa glorieuse patronne, le temps était de nouveau mauvais et menaçant, faisant danser le bateau comme une coque de noix sur l'eau. Mais la petite sainte y mit le holà, et tout se calma.

Comme pour mieux faire constater le danger couru et l'efficacité de la protection dont on avait bénéficié, on vit à moitié chemin les restes d'un bateau de mineurs échoué durant la tempête, et abandonné. Le vent l'avait juché jusque sur le haut des rochers, à plus de vingt pieds au-dessus de la marée haute, tandis que le lendemain on apprit, en abordant à Churchill, qu'une grosse goélette de la Compagnie, le *York*, avait subi le même sort : trois ancres n'avaient

pu la retenir, et elle s'était brisée à plus d'un mille dans l'intérieur des terres³.

L'embryon de ville commencée à Churchill n'était pas encore ouvert au public, le Gouvernement voulant prévenir l'engouement des imprudents et ces spéculations à l'américaine qui enrichissent quelques-uns et appauvrissent le plus grand nombre. L'église catholique était bien debout, mais



58.—ON COMMENCE L'HÔPITAL

inachevée, ou plutôt mal achevée. Par exemple, le papier goudronné destiné à rendre murs et toit imperméables, n'ayant point été appliqué en des conditions propices, la pluie ou la neige qui s'est accumulée entre la voûte et le toit n'attend que le moment où un trou, une fissure s'y forme pour tomber en cataractes sur la tête des fidèles.

Regis ad instar, la demeure du préfet est pauvre et son aménagement incomplet. Elle n'a même pas de poêle, un gros bidon à essence (gazoline) le remplace. On l'a percé en

³ Le terrain étant assez bas en ce point de la Côte.

dessus pour recevoir le tuyau, et en avant pour y installer une porte en tôle. Ce qui n'empêche pas un ministre du Gouvernement fédéral de rendre visite au prélat catholique, dont le lit sert alors de fauteuil au grand homme.

L'hiver étant arrivé, les travaux de la future ville sont suspendus, et les 250 catholiques blancs de M^{sr} Turquetil partis et dispersés aux quatre coins du ciel.

Ailleurs on s'ingénue à compléter ou améliorer les premières installations. Ainsi l'église du cap Esquimau, la plus grande de la préfecture, se termine. Une allonge s'ajoute maintenant à la maison des Pères de Southampton. A Pond Inlet, on a expédié du bois pour remédier au mauvais état de la première construction. Au lac Baker, la Mission se trouvant, par suite de certains développements, en dehors du village, le préfet apostolique a acheté deux bâtisses de mineurs qui ont abandonné la place.

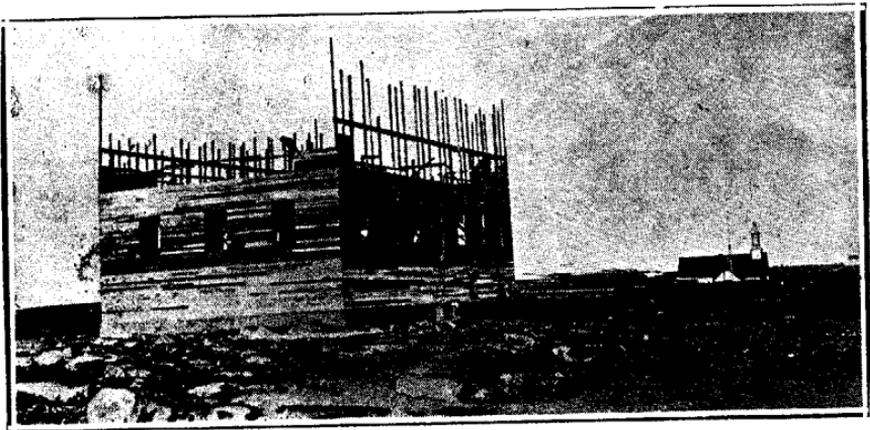
*
* *
*

Mais de beaucoup la plus importante de toutes ces améliorations matérielles, est l'établissement d'un hôpital à Chesterfield. Avec un esprit d'initiative et une sainte audace dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire des missions, étant données les conditions tout à fait spéciales de celles de M^{sr} Turquetil, ce prélat en avait justement fait construire le bâtiment, à l'érection duquel il avait travaillé, ainsi que ses compagnons, pendant ce « repos relatif » qu'il avait pris là au cours de la croisière qui lui avait permis de visiter quatre de ses postes.

Cet hôpital, de beaucoup la plus grande bâtisse du pays, avait 40 pieds sur 60, trois étages, y compris le rez-de-chaussée ou soubassement, et reposait sur des fondations en ciment. Dans l'automne de 1930, la toiture en était terminée,

et deux tempêtes successives, avec vent de 48 à 50 milles à l'heure selon les instruments du Gouvernement, ne purent l'ébranler. Les PP. Ducharme et Rio, aidés du Fr. Volant qui, paraît-il, y travaillait avec tant d'ardeur qu'il en oubliait ses marmites, en avaient été les ouvriers constructeurs, ou entrepreneurs.

Des Sœurs Grises de Nicolet, qui ne voulaient pas rester en arrière en fait d'esprit de sacrifice, devaient venir l'an-



59.— LA BÂTISSE MONTE

née suivante prendre charge de la nouvelle institution, et prodiguer les marques de leur dévouement aux membres souffrants de Jésus-Christ sur ces plages désolées.

Au moment même où nous en sommes dans notre récit, pareille institution de charité aurait rendu les plus grands services en deux autres missions, celle du cap Esquimau et celle de l'île Southampton, sans compter Churchill lui-même, qui se dégarnissait pourtant à l'approche de l'hiver.

Ce n'était ni plus ni moins qu'une épidémie de pneumonie, qui fit alors de grands ravages parmi les Esquimaux. Puis, à Chesterfield, ce fût la mort de Pierre, l'un des pre-

miers convertis de 1917. Ce n'est pas la pneumonie qui l'emporta, mais il quitta ce monde après six années de souffrances, supportées avec une patience qui faisait l'admiration de tous.

— Celui-là est un vrai chrétien, disaient les infidèles; autrement il y a longtemps qu'il se serait suicidé.

Le docteur lui ayant fait une piqûre de morphine, il resta six jours sans connaissance. Quand il revint à lui, il parla longuement de son bonheur d'être chrétien, suppliant tous ceux qui venaient le voir d'être fermes dans leur foi, de se montrer chrétiens de fait et non pas seulement en paroles.

— Pour moi, ajoutait-il, je vais m'éteindre comme une pipe à bout de tabac; mais c'est Jésus qui est le maître de ma vie: il fera de moi ce qu'il voudra.

Il mourut des suites d'un accident, dû à l'intrusion de la civilisation dans son humble foyer. Il avait une lampe à pétrole, que sa femme, aveugle, crut baisser avant de s'endormir le soir. Malheureusement elle fit tout le contraire; elle la haussa démesurément, en sorte que le lendemain matin, le P. Ducharme, appelé en toute hâte, ne trouva chez le bon vieux qu'un nuage d'épaisse fumée. Il parvint à sortir les quatre personnes qui habitaient son gîte; mais le pauvre Pierre, sans connaissance, en mourut quatre jours plus tard.

*
* *
*

Au cap Esquimau, le P. Alain Kermel⁴ et son supérieur, le P. Thibert⁵, manquèrent de mourir tous les deux

⁴ Du diocèse de Quimper, en Bretagne, où il était né en 1903; ordonné prêtre en 1928.

⁵ V. ill. 44.

d'un accident qui avait quelque analogie avec celui qui eut raison du vieil Esquimau, l'asphyxie, due, tout étrange que cela puisse paraître, à l'extrême rigueur du climat conjuguée avec les moyens normaux d'y remédier chez les civilisés.

C'était aussi dans la nuit, entre le 22 et le 23 janvier 1931. Il faisait un froid si cuisant, que le tuyau du poêle se boucha complètement sur une longueur d'un mètre, en conséquence du givre qui s'y forma au contact de l'air extérieur.

Une fois couché, le P. Kermel se mit à tousser et à cracher, pendant que le gaz le prenait à la gorge et que son estomac se soulevait, sous l'effet d'un malaise qui semblait devoir le faire passer de vie à trépas.

N'osant réveiller son supérieur, et voulant lutter jusqu'au bout contre ce malaise, le jeune prêtre se leva et descendit à la cuisine; mais le vertige le prit. Il parvint pourtant à sortir un instant de la maison, et put contempler une superbe aurore boréale qui illuminait le ciel; mais le froid était si piquant qu'il dut rentrer de suite.

Le matin, le même Père trouva le P. Thibert étendu sur le dos, dans l'attitude d'un mort, sans mouvement ni parole. Comme il ne répondait point aux questions de son confrère, celui-ci alla chercher de l'eau froide. Peine perdue. Il le traîna jusqu'à la porte de l'église. Le malade ouvrit alors les yeux, et reprit connaissance.

— Ouvrez toutes les portes, dit-il alors d'une voix éteinte.

Puis,

— Habillons-nous et sortons.

Telle fut la conclusion d'un drame qui aurait pu se terminer dans l'éternité. Le lecteur aura compris que les deux prêtres avaient manqué mourir asphyxiés sous l'effet du gaz du charbon, qui ne pouvait plus s'échapper par le tuyau

bouché par la gelée. Comprendra-t-on, après cela, l'intensité du froid en ce bienheureux pays? On dit parfois, par manière de plaisanterie, qu'il fait assez froid pour geler le feu. Dans le cas en question, le froid avait non seulement gelé, mais rempli de givre, un tuyau de poêle chauffé au charbon!

*
* *
*

Pendant ce temps, les missionnaires du poste polaire de Pond Inlet se réjouissaient du départ d'un Rév. M. Duncan, ministre anglican qui n'avait pu s'entendre avec son collègue, en dépit du fait que leur archidiacre avait proclamé à la radio que les deux copains avaient été créés et mis au monde à seule fin de pouvoir être missionnaires esquimaux⁶.

Ces deux-là, paraît-il, ne craignaient rien, pas même les papistes. A tel point qu'on leur avait fait signer un contrat de cinq ans, pendant lesquels ils devaient rester chez les Esquimaux, ce qui portait le frère de l'un d'eux à écrire qu'un tel arrangement était inhumain. Le même Père Girard, qui nous donne ces détails, ajoute :

« Enfin la mission du Sacré-Coeur est fondée. Elle a son église, petite, il est vrai, mais aussi riche que les grandes cathédrales, car elle possède le même Dieu. Elle a aussi des chrétiens, au nombre de vingt-deux. Que Dieu soit béni!... S'il a permis que je sois envoyé ici, connaissant le pauvre outil que je suis, il est forcément obligé de tout faire. C'est bien lui qui a tout fait, en nous accordant des conversions dès la première année ».

Cette mission comptait alors de 330 à 340 indigènes, répartis ainsi qu'il suit : les gens de Pond Inlet même, à savoir les Tunnunermiouts, 22 familles, 90 âmes; ceux d'Arctic Bay, 10 familles, 50 personnes; ceux qui vivent à l'est

⁶ *Missions des O. M. I.*, 1931, p. 459.

d'Iglouluk, 20 familles, 75 personnes, et les Iglouluks, 25 familles, 110 âmes.

Le P. Girard, cité plus haut, termine sa lettre par une allusion à son compagnon, le P. Etienne Bazin, avec lequel nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance.

« Je suis content », dit-il, « de voir que le P. Bazin a passé un bon hiver. Il ne s'en fait pas; il mange le phoque comme un vrai Esquimau. Pour lui ce n'est pas la qualité, mais la quantité qui compte. Bref, il a passé un bon hiver »⁷.

Nous verrons dans notre chapitre final que personne mieux que lui ne put vivre en parfait Esquimau. Rien ne lui arrache sa sérénité d'âme, et les déboires les plus inattendus ne peuvent rider la surface de son tempérament, toujours content, toujours heureux, même dans les circonstances les plus crucifiantes. Une seule chose semble l'intriguer, ou le mettre mal à l'aise. Il pense tellement aux autres, même au bien-être des animaux, qu'il s'étonne de la longueur, sept ou huit pieds, de la défense du narval qui part juste de sa mâchoire. « Ce doit être bien malcommode », ne peut-il s'empêcher de remarquer. . .

Parlant de la faune du pays esquimau, le P. Clabaut, maintenant sur l'île de Southampton, après avoir été « comme un Bohémien voyageant un peu partout »⁸, nous fait faire connaissance avec ses principaux représentants.

C'est d'abord l'ours blanc, qui s'y rencontre assez fréquemment, au point que parfois ce fauve est surpris se promenant autour des habitations, et visitant même le cimetière de la Mission⁹, alors qu'il fait trêve un moment à son occupation ordinaire, la chasse au phoque.

⁷ *Ibid.*, *ibid.*, p. 460.

⁸ *Ibid.*, *ibid.* p. 699.

⁹ V. ill. 69.

Le prêtre parle ensuite des baleines blanches, et même des grosses baleines, de troupes de phoques qui dansent et disparaissent par ci par là, de gros morses, ou éléphants de mer, qui vous regardent passer, et font le plongeur pour aller digérer au fond de la mer les moules et coquillages de leur dîner. V. illustration N° 32.



60.— OURS BLANC

Il y a encore, au printemps et en été, une grande variété d'oiseaux, près de soixante-dix espèces, paraît-il, dont les œufs constituent une charmante addition au maigre menu du missionnaire. Voir l'illustration N° 75.

« Durant le mois de juin », écrit le P. Clabaut, « il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour revenir avec plusieurs

douzaines d'œufs frais pour son souper. Les perdrix blanches et les hibous hivernent à Southampton, et on peut en tuer de temps en temps »¹⁰.

Puis le même missionnaire devient ethnologue, tout en restant prêtre catholique, et nous fournit les détails qui suivent :

« Il y a actuellement, à Southampton, à peu près cent cinquante Esquimaux, divisés en deux tribus : les Aiviliks, venus de Chesterfield et des environs, Wager Inlet, Repulse Bay . . . , et les Okkomiouts, amenés de la Terre de Baffin. Ces derniers ont reçu, par-dessus leur paganisme, un vernis anglican. Ils lisent la Bible et connaissent par cœur certains passages des psaumes ; ils ont été baptisés par quelque ministre de passage en été, ou par quelque Esquimau décoré du titre de catéchiste.

« Mais ils se prêtent leurs femmes, divorcent, travaillent le dimanche, mentent et volent sans que leur religion en souffre aucunement. C'est le cas pour la majorité, bien qu'il y ait parmi eux certains esprits droits, bien intentionnés et convaincus »¹¹.

Pendant ce temps, le préfet apostolique n'était pas inactif, bien s'en faut. Le lundi de Pâques, 6 avril 1931, il s'était rendu à Nicolet, où il avait obtenu quatre Sœurs Grises pour l'hôpital qu'il avait bâti l'année précédente, et le 5 juillet il arrivait avec elles à Churchill, où il dut rester jusqu'au 23.

Il fit alors sur le *Thérèse* un voyage d'affaires, qui fut signalé par un accident peu banal, alors qu'il était conduit par le P. Ducharme et sans pilote responsable. A six milles du rivage, il échoua sur un récif caché à la marée haute, et

¹⁰ *Ibid.*, *ibid.*, p. 701.

¹¹ *Ibid.*, *ibid.*, pp. 701-02.

se coucha sur le côté, comme pour se reposer des fatigues de la croisière qu'on venait de lui imposer.

Pour l'empêcher de verser complètement, on le tint immobile au moyen de bâtons de tente esquimaux. L'un de ces supports s'étant brisé, le bateau tomba assez violem-



61.—PREMIÈRES RELIGIEUSES DE L'HÔPITAL

ment sur le côté, — histoire de faire constater le danger, en vue de faire mieux apprécier la protection dont on était l'objet. Un coup de vent l'eût sans doute fini à tout jamais, mais sainte Thérèse était là, et, huit heures plus tard, la marée montante le remit sur pied.

Le 11 août suivant, les religieuses en compagnie du préfet apostolique, arrivaient à Chesterfield par le bateau de la

Compagnie. Heureuses et gaies, elles étaient reçues avec un profond respect mêlé de sympathie par les Esquimaux, qui n'allaient pas tarder à admirer la perfection de l'aménagement de l'institution destinée à leurs malades. Son système de chauffage, l'électricité, les réservoirs et pompes, les cabinets hygiéniques et le revêtement des cloisons qui les rendait à l'épreuve du feu étaient prêts au premier étage le 25 septembre suivant.

Seuls les travaux de plomberie étaient dus à un homme du métier amené de Montréal. Les Oblats s'étaient chargés de tout le reste.

On bénit solennellement la chapelle, le parloir, la cuisine, les appartements réservés aux Sœurs, et, le lendemain, à une heure du matin, M^{sr} Turquetil y disait la première messe, pour repartir de suite pour Churchill avec son petit *Thérèse*.

Le retour fut marqué par une protection toute spéciale de sa puissante Patronne, que le lecteur me permettra de ne pas relater. On se fatigue même des meilleures choses. Qu'il me suffise de remarquer qu'au plus fort du péril, on se crut obligé de lui promettre un triduum de messes d'actions de grâces si l'on pouvait revoir Churchill sain et sauf.

Peu après, on arrivait à bon port, et, écrit M^{sr} Turquetil, « quelques instants plus tard, nous étions tous à genoux devant la statue de la « petite Thérèse », la remerciant de tout cœur. Les Pères de la mission de Churchill se joignaient à nous avec d'autant plus de ferveur que, en regardant la mer démontée, il leur semblait incroyable que nous ayons navigué toute la nuit par un temps pareil. Et le petit *Thérèse* n'avait pas pris une goutte d'eau »¹².

¹² *Ibid.*, 1932, p. 119.

CHAPITRE XV

ÉVÊQUE

L'arrivée du chemin de fer à Churchill devait avoir une grande influence sur la vie de M^{sr} Turquetil. Non seulement il avait dû y établir un poste, qui devait sûrement se transformer avec le temps en paroisse régulière, mais les facilités de communication que la place offrait dès lors le décidèrent à en faire sa résidence habituelle.

De là il pourrait sans trop de difficulté faire ses achats pour l'approvisionnement annuel de ses missions; de là il aurait, par l'intermédiaire de son *Thérèse*, toute facilité de leur distribuer cet approvisionnement, et de faire à leurs titulaires les visites imposées par la charité et les exigences des règles ecclésiastiques et religieuses.

Avec lui, naturellement, pour assurer la continuité du ministère en ses nombreuses absences, il fallait au moins un prêtre de langue anglaise ou familier avec l'anglais, pour desservir les ouvriers catholiques actuels ou les habitants de même religion de la ville en formation.

Cet homme providentiel, il avait cru le trouver dans la personne d'un prêtre dont il avait fait l'acquisition l'année précédente, et dont il avait écrit le 28 juin 1930 :

« L'abbé Charest, ancien secrétaire et chancelier de M^{sr} Mathieu, l'archevêque défunt de Régina, je l'ai obtenu de

son successeur, M^{gr} McGuigan. Il part cet après-midi du Pas, pour nous arriver demain dans la nuit.

« Excellent prêtre, très expérimenté dans la correspondance officielle et la comptabilité, ayant depuis son enfance l'envie des missions, c'est la plus belle acquisition que j'aurais pu faire, même si j'avais travaillé des années entières à chercher quelqu'un de cette trempe pour m'aider »¹.

Malheureusement, à côté des brillantes qualités qu'il lui reconnaissait, l'objet de son choix avait un malencontreux défaut, qu'il ne pouvait guère corriger lui-même — la maladie. Aussi le prélat comptait-il pour cela sur sa protectrice habituelle.

« La petite Thérèse nous a beaucoup aidés pour l'obtenir », continuait-il; « j'espère qu'elle nous aidera encore en lui conservant la santé qui, chez lui, est plutôt faible; mais le climat de l'Ouest l'ayant assez bien rétabli, il y a lieu de croire que celui de Churchill lui sera favorable »².

Cet espoir ne devait pas se réaliser, et l'abbé Charest ne put rester à Churchill. Un P. Gerald O'Shea, O. M. I., qui lui succéda à côté du P. Duplain, ne devait pas davantage persévérer dans un poste encore si dépourvu des commodités de la vie civilisée. Toutes les races ne sont pas au même degré propres aux sacrifices de l'apostolat.

*
* *

Mais l'heure allait sonner où Churchill allait avoir dans ses cercles religieux beaucoup plus même qu'un Irlandais. M^{gr} Turquetil était bien connu des Anglais comme le *Bishop* des Esquimaux, mais, au point de vue de ce que qu'on ap-

¹ *Missions des O. M. I.*, 1930, pp. 375-76.

² *Ibid.*, *ibid.*, p. 376.

pelle le « pouvoir d'Ordre », il n'était encore qu'un simple prêtre honoré de la confiance du Souverain Pontife, qui l'avait chargé du soin de la partie probablement la plus ingrate de son immense troupeau.

Jetons un moment les yeux en arrière, et voyons si cette confiance du Vicaire de Jésus-Christ était justifiée. Nous voici en 1911; au point de vue catholique qu'y avait-il alors au pays de la baie d'Hudson? De la glace et de la neige, des roches et de la mousse, avec une population clairsemée dont les mœurs ne peuvent se décrire par une plume qui se respecte.

Et maintenant? Ce même territoire compte maintenant six missions, pauvres mais superbement bien organisées, dont les habitations ont été construites avec des matériaux qui ont tous dû être amenés à grand frais du lointain Montréal, et une population presque toute chrétienne en certains endroits, gens dont la conduite régulière et fervente dans leur foi fait l'admiration de tous ceux qui sont en contact avec eux.

La Mission centrale peut même se glorifier d'un hôpital de vingt-quatre lits des mieux aménagés et pourvu du confort le plus moderne³. Une douzaine de prêtres, deux frères convers et quatre religieuses se dépensent au salut de ces mêmes Esquimaux, qu'on ne peut plus reconnaître, tellement leurs mœurs et coutumes, non moins que leur foi, sont changées.

Or je le demande, à qui est due cette merveilleuse transformation? Après Dieu et sa servante de Lisieux, à l'esprit de foi, au zèle, au savoir-faire et à l'inlassable persévérance d'un homme — je puis dire d'un seul homme, puisque sans lui rien n'eût été fait — et cet homme qui a tant souffert, tant travaillé et tout créé de rien s'appelle Turquetil.

³ En cas d'épidémie, il en a contenu plus de quarante.

Aussi, pour parfaire l'œuvre si bien commencée, cet homme était-il promu le 15 décembre 1931, évêque de Ptolémaïs, titre que son Supérieur Général avait porté avant lui, et nommé vicaire apostolique de la baie d'Hudson.

Inutile maintenant de se perdre en considérations dithyrambiques à propos des mérites de l'élu. Il vit encore, et, Dieu merci, il est bien vivant. Bien qu'il n'ait rien à faire avec ces humbles pages, je ne voudrais pas courir le risque de l'offenser en chantant trop haut ses louanges. Il me sera pourtant bien permis de reproduire ici l'appréciation qu'en a faite l'organe officiel des Oblats de Marie Immaculée, ces *Missions* auxquelles j'ai déjà si souvent renvoyé le lecteur.

M^{sr} Turquetil n'est pas simplement « une volonté au service d'une intelligence claire et positive », assure-t-il; « c'est aussi un cerveau chercheur, qui approfondit, synthétise et compare »⁴.

Ces derniers mots ont probablement trait à ses études philologiques et ethnographiques, publiées dans les revues *Anthropos*, de Vienne en Autriche, et *Primitive Man*, de Washington, Etats-Unis, ainsi que son étude de théologie pastorale dont la publication a commencé au mois de juin dernier dans la Revue de l'Université d'Ottawa.

Quant à moi, je ne puis cacher mon opinion que si un prêtre a jamais mérité d'être élevé à l'épiscopat, indépendamment des nécessités locales ou autres, ce prêtre était bien le fondateur des missions esquimaudés⁵.

C'est le 23 février 1932, à la cathédrale de Montréal,

⁴ *Missions des O. M. I.*, 1933, p. 131.

⁵ Du reste, c'est précisément, je le vois après coup, ce qu'en disent *Les Cloches de S. Boniface*, organe de l'archevêché de cette place: « Si jamais promotion épiscopale a été méritée, c'est bien la sienne » (*Ubi supra*, janvier 1932).



62.—L'APÔTRE DES ESQUIMAUX

Monseigneur Arsène-Louis-Eugène Turquetil, O. M. I.
Le jour de son Sacre.

que M^{sr} Arsène Turquetil, Oblat de Marie Immaculée, fut sacré évêque de Ptolémaïs et premier vicaire apostolique de la baie d'Hudson ⁶. Naturellement ce fut un grand jour, non seulement pour l'élu du Saint-Siège, mais pour tous ceux qui assistèrent à son sacre, en particulier l'évêque consécrateur, M^{sr} Georges Gauthier, archevêque-administrateur de Montréal, à qui le nouvel évêque devait tant, et ses deux assistants, NN. SS. Breynat, O. M. I., vicaire apostolique du Mackenzie, et Charlebois, O. M. I., vicaire apostolique du Keewatin.

Sa Grandeur M^{sr} Courchesne, évêque de Rimouski, sur le Saint-Laurent, donna le sermon de circonstance.

Rien que la simple nomenclature des autres évêques et supérieurs majeurs présents au sacre, tiendrait trop de place dans ces humbles pages, où l'espace est mesuré. Passons par-dessus les noms personnels, et contentons-nous des titres. Nous avons ainsi :

Les archevêques d'Ottawa, de Régina et de Québec, celui-là un autre frère en religion de l'élu, Monseigneur, aujourd'hui le cardinal, Rodrigue Villeneuve, O. M. I.

Les évêques de Nicolet, de Saint-Jean, d'Hamilton, d'Alexandria, de Prince-Albert, de Mont-Laurier, de London, de Rimouski, de Joliette, et celui des Grecs-Unis du Canada.

Les vicaires apostoliques du Mackenzie, de Grouard, du Keewatin et de l'Ontario-nord.

Les évêques-auxiliaires de Montréal, des Trois-Rivières, de Québec, de Saint-Hyacinthe, etc.

Les abbés mitrés de Muenster, Saskatchewan (Bénédictin), et d'Oka (Trappiste).

⁶ A moins qu'on ne compte ici feu M^{sr} Provencher, premier évêque de la Rivière-Rouge, qui fut un moment vicaire apostolique de « la baie d'Hudson et de la baie James ».

Les provinciaux des Oblats du Canada-est, de Lowell, Etats-Unis, de Saint-Boniface, d'Edmonton, ainsi que de Buffalo, Etats-Unis; ceux des Eudistes, des Capucins, des Jésuites et des Pères de Sainte-Croix, etc., sans compter un innombrable clergé de classe inférieure.

Au dîner, le héros de la fête rappela en termes touchants les commencements de son œuvre sur la baie d'Hudson; après quoi il chanta un hymne de reconnaissance d'abord au Pape des Missions, puis à son lieutenant, le cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande; à l'archevêque-administrateur de Montréal, qui venait de lui conférer la plénitude du sacerdoce.

« Montréal, Chesterfield », dit-il, « ces deux noms sont comme inséparables. Au début de la mission, nous partions de Montréal, tout nous venait de Montréal. Ainsi le voulait la géographie du pays. Mais la géographie n'explique pas tout. Le 24 août 1912, le *Nascopie* doublait le cap Woltstenholme, et pénétrait dans la baie. Grande joie pour les deux Oblats qui, les premiers, au nom de l'Eglise, prenaient possession du pays esquimau.

« A bord, personne ne comprit leur bonheur. Ce même jour, grande joie à la cathédrale de Montréal, et tout le monde comprit ce bonheur: c'était la consécration épiscopale de Sa Grandeur M^{sr} Georges Gauthier.

« Vingt ans se sont écoulés. La mission de Chesterfield est devenue vicariat apostolique de la baie d'Hudson. La franchise de votre bienveillance, la sincérité de votre sympathie toujours attentive à nous créer des amis partout, autour de vous (autour de vous signifie même parfois jusqu'auprès du Pape), toujours attentive à nous prodiguer le précieux encouragement de votre estime, tout cela de votre part, Excellence, a contribué bien plus et bien mieux qu'aucune condition géographique à resserrer les liens qui nous unissaient déjà à Montréal.

« Aujourd'hui, prévenant mon désir, vous avez bien voulu me conférer la plénitude du sacerdoce. Baie d'Hudson et Montréal sont désormais inséparables, par la reconnaissance inaltérable que nous vous devons. De tout cœur, en mon nom, au nom de mes missionnaires, merci » ⁷ !

Le nouvel évêque remercie ensuite ses deux assistants-consécrateurs, et il n'oublie pas dans son action de grâces un abbé Joseph Pierre, curé d'une paroisse de la Nouvelle-Orléans, et originaire du même village normand que lui, que son bon cœur et sa fidélité dans ses amitiés ont porté à inviter aux fêtes de son sacre.

« Votre cœur a compris mon appel », lui dit-il ; « représenter la France, le diocèse de Lisieux, Notre-Dame de la Délivrande, le petit et le grand séminaire, le tout petit village de Revières où nous sommes nés ; toute notre enfance, la maison paternelle, la famille qui, du haut du ciel, se réjouit aujourd'hui avec nous ; que de doux souvenirs se sont présentés d'eux-mêmes à nous, à la pensée d'une rencontre désirée depuis si longtemps » ⁸ !

Le soir, une cérémonie religieuse, présidée par le nouvel évêque, se déroulait à l'église Saint-Pierre des Pères oblats. La cathédrale avait eu son sacre ; l'église de ses frères en religion eut les prémices de son ministère épiscopal.

*
* *
*

Il était dès lors l'évêque de ce qu'on est peut-être en droit d'appeler le plus grand diocèse du monde, un diocèse qui s'étend du 56^e parallèle jusqu'au pôle, avec une superficie de 1,652,689 milles, soit 4,278,498 kilomètres carrés ⁹. Dans

⁷ *Missions des O. M. I.*, 1932, pp. 463-64.

⁸ *Ibid.*, *ibid.*, p. 467.

⁹ V. la carte.

ces immensités de glace, on avait jusqu'alors baptisé, après combien de difficultés! 309 Esquimaux, dont 273 vivaient encore, tandis que 850 autres se préparaient très sérieusement au baptême.

Ce territoire comprenait en outre 2,850 protestants — quel labeur à ajouter à la tâche de convertir au moins 4,627 autres qui sont infidèles, et pour lesquels divers plans de fondations étaient alors à l'étude!

Parmi ces fondations en projet, une avait pour objet la baie Repulse, juste sous le cercle polaire, à 640 kilomètres au nord-nord-est de Chesterfield. Avant d'accompagner l'un de nos missionnaires dans une exploration préparatoire à cet établissement, attardons-nous un instant à l'hôpital de Chesterfield¹⁰, pour voir comment cette institution fonctionne.

Tout y va à merveille. Important pour le pays, le système de chauffage est parfait, et fait l'admiration des visiteurs. Par ailleurs tout y est en ordre dans la maison: « on se croirait à Montréal dès qu'on entre chez les Sœurs », écrivait M^{sr} Turquetil lui-même¹¹. Et ces Sœurs sont non seulement amies de l'ordre, mais zélées pour la conversion des pécheurs qui leur sont confiés: en un mot, de véritables apôtres. En voici une preuve entre bien d'autres.

Un pauvre infidèle, Kinersni, souffrait d'un cancer à l'oreille. Quand il vit que son cas était désespéré, il se laissa, comme tant de ses compatriotes non chrétiens, aller à l'obsession du suicide. Comme personne ne voulait le laisser faire, il devint furieux, et voulut tuer tous ceux qui l'approchaient. Les Esquimaux en avaient grand'peur.

¹⁰ Pour rendre à César ce qui appartient à César, disons de suite que le Gouvernement canadien fournit un médecin à cette institution, y paie le salaire d'une garde-malade et accorde un bonus pour chaque patient.

¹¹ *Missions*, 1932, p. 476.

La police songeait à l'enfermer; mais les Sœurs obtinrent de le garder, quitte à le surveiller jour et nuit, espérant pouvoir le convertir avant sa mort. Le malade supplia le P. Ducharme de lui tirer une balle dans la tête, ou de lui donner un coup de couteau dans le cœur, lui promettant en retour tous ses chiens, son traîneau et son fusil.

Le prêtre, de son côté, lui demanda non pas ses biens, mais son âme. Que le pauvre homme lui permette seulement de prier pour lui, soit pour qu'il guérisse, ou qu'il aille vite au ciel. Notre homme finit par y consentir, et l'on se mit à le préparer.

Quelques jours après, une artère rongée par le cancer éclata, une hémorragie se déclara et le malade baissa à vue d'œil. Il demanda alors et reçut le baptême, puis une nouvelle hémorragie l'emporta, heureux et souriant à tout le monde.

Vers ce temps-là, Sa Grandeur M^{sr} Turquetil, évêque de Ptolémaïs, rentra à ce qui devait dès lors être sa ville épiscopale, Churchill, dont il n'y avait guère encore que le site plus ou moins déblayé, et des rues arpentées mais n'existant comme telles que sur le papier.

Ce port, qui se formait avec tant de circonspection qu'aucune habitation privée n'y était encore autorisée, excepté celle de l'évêque catholique, qui en devint par le fait le premier citoyen, est d'accès facile, et se trouve protégé contre les vents du large. Il présente, paraît-il, la forme d'une bouteille, dont le goulot serait tourné vers la mer, et dont le fond serait un peu élargi. Des falaises rocheuses qui le bordent de chaque côté le mettent à l'abri des grands vents.

Le dimanche 12 juin 1932, à l'occasion du retour du nouvel évêque après son sacre, il y eut grande cérémonie à l'église de Churchill. La foule s'y trouvait compacte, comprenant beaucoup de protestants, dont l'un était ministre

de l'Eglise Unie (*United Church*), nouvelle secte formée de l'amalgame de Presbytériens, de Méthodistes et de Congrégationnalistes; en somme, une nouvelle unité dans la liste déjà si longue des dissidences non-catholiques ¹².

La première construction privée de la nouvelle place était, nous l'avons dit, le « palais épiscopal » de l'évêque catholique. Il mesurait 40 pieds carrés, plus une allonge de 20 pieds à l'arrière, et il avait deux étages. Pour commen-



63.—EVÊCHÉ ET « CATHÉDRALE » DE CHURCHILL

cer, une chapelle de vingt pieds sur quarante se trouvait au rez-de-chaussée. Inutile d'ajouter que cette bâtisse était différente de celle qu'on avait construite à l'entrée du port, pour le bénéfice surtout des ouvriers du Gouvernement.

Cependant M^{sr} Turquetil s'occupait, comme d'habitude,

¹² Ne pas oublier que nombre de communautés des deux sectes ayant refusé de s'unir, celle de la *United Church* en constitue bien réellement une de plus; on accentua la désunion en cherchant l'union: tant il est vrai qu'il ne peut y avoir d'unité en dehors de l'Eglise catholique.

des innombrables colis destinés à ses missions du nord. L'année précédente, il avait manié mainte tonne de marchandises de toutes sortes, au point qu'avec le seul collet romain pour le distinguer des manœuvres, les Anglais qui le cherchaient lui demandaient parfois où était donc le *Bishop* catholique. Maintenant, hélas! il ne pouvait plus en faire autant. Non pas, certes, que son inaction relative fût due à sa nouvelle dignité. Oh! non; mais il avait attrapé une hernie prononcée, qui le forçait à un peu de « retenue » . . .

Il s'en consolait en pensant qu'il s'en débarrasserait à l'automne, à son retour des visites pastorales qu'il avait à faire ¹³.

Nous avons vu qu'il avait déjà six missions régulièrement organisées. Il devait incontinent en avoir une septième, et c'était au P. Clabaut qu'allait revenir l'honneur de la fonder. Je veux parler de la mission de la baie Repulse, projetée depuis longtemps, mais toujours remise à plus tard, par suite de la difficulté de la ravitailler, vu que la glace, qui certaines années ne se détache pas du rivage, en rend l'accès incertain aux bateaux: d'où son nom, qui correspond quelque peu à notre « Répulsion ».

Ce poste n'en compte pas moins deux maisons de commerce, pour les 174 Esquimaux que le livre bleu d'Ottawa lui assigne. L'achat d'un bateau plus grand que le *Thérèse* allait rendre cette fondation possible. Mais commençons par le commencement.

Le 19 avril 1932, le P. Clabaut partit pour cette place, suivant de son mieux un constable de la gendarmerie qui, mieux équipé que lui, arrivait toujours deux ou trois heures avant lui au campement. Le pauvre prêtre n'en commençait pas moins tous les jours sa course dès trois heures du

¹³ Cf. *Missions*, 1932, p. 763.

matin! De fait, si dur pour lui-même se montra-t-il alors que ce même constable ne cessait de s'extasier devant ce qu'il appelait son endurance.

« Ce P. Clabaut est un homme de fer », disait-il ensuite à M^{gr} Turquetil. « Je l'ai vu dans les montées et descentes de Wager, conduisant seul ses chiens, son compagnon suivant en arrière à pas lents et se tenant le dos comme un éreinté qui n'en peut plus. Le Père regardait, poussait un « ouf »! et éclatait de rire, prêt à continuer comme si rien n'était. Je suis sûr qu'il laisserait bien des Esquimaux en arrière, s'il connaissait le chemin et pouvait voyager seul »¹⁴.

De son côté, le P. Clabaut écrivait à son Ordinaire :

« Quand on est assis toute la journée dans son traîneau, cela passe; mais pour nous qui devons hâler ou pousser la traîne, marcher, courir à pas brisés, glisser, tomber, culbuter, nous en sentons dans les jambes, des kilomètres! Et, le matin, il faut presque assommer les Esquimaux pour les réveiller »¹⁵.

Le bilan de ce voyage préliminaire fut sept baptêmes d'adultes et six d'enfants, treize communions pascales¹⁶, sept premières communions et quatre-vingt-onze communions de dévotion, deux mariages et la visite de quatre camps où se trouvaient vingt-huit chrétiens.

C'est alors que M^{gr} Turquetil se procura à La Have, Nouvelle-Ecosse, le bateau auquel j'ai déjà fait allusion. C'était une goélette de trente tonnes, au lieu des douze du *Thérèse*, qui non seulement diminuait considérablement les frais de transport de l'approvisionnement de ses missions,

¹⁴ *Missions*, 1933, p. 76.

¹⁵ *Ibid.*, *ibid.*

¹⁶ Ce qui indique naturellement que le missionnaire avait trouvé là des chrétiens de vieille date.

mais se trouva payée dès la première année par l'épargne des sommes qu'on aurait dû autrement verser. De plus, elle permettait, par suite de sa plus grande contenance, de faire tous ces approvisionnements dans la courte saison où la navigation est possible sur la baie d'Hudson et dans les eaux circonvoisines.

C'était un bateau à deux mâts, et on l'appela le *Pie XI*¹⁷.

Son premier voyage servit à l'établissement de la mission de la baie Repulse, qu'on mit sous la protection de N.-D. des Neiges. Le P. Clabaut s'y était rendu de nouveau en traîneau à chiens, et fut enchanté de l'arrivée de la nouvelle goélette, qui lui amena un compagnon, le P. Pierre Henry, Breton du diocèse de Saint-Brieuc, qui tenait à peine debout après une traversée qui ne lui avait pas laissé un instant de répit.

C'était le 9 septembre 1933. L'hiver approchait, et, bien portant ou non, il fallait se presser si l'on voulait avoir un gîte où passer la dure saison alors imminente.

Au point de vue religieux, le lecteur aura déjà deviné que certains des Esquimaux de la baie Repulse avaient été en contact avec la mission de Chesterfield, la mère et maîtresse de toutes les églises du nouveau vicariat apostolique. Malheureusement d'autres avaient été embauchés par les protestants, et s'étaient tournés du côté de l'anglicanisme — ce qui faisait présager un travail aussi ardu que surrogatoire, dont les deux missionnaires eussent bien pu se passer.

¹⁷ « Ingénieurs, capitaines, surintendants de Churchill, protestants mais amis de nos œuvres, me suggéraient d'appeler le nouveau bateau *Turquetil*. Comme réclame, cela pouvait faire; comme bénédiction pour les missions, c'était médiocre; comme vraie appellation significative, c'était nul » (M^{SR} Turquetil, dans *L'Apostolat des Oblats de Marie Immaculée*, vol. V, p. 60; Chambly-Bassin, 1933). V. illustrations 67, 68.

CHAPITRE XVI

LE NOUVEAU CHEZ LES ESQUIMAUX

Saint Paul, écrivant aux nouveaux chrétiens de Colosse, disait : « Les vieilles choses sont passées, voilà que tout est nouveau ¹ ». Si l'Apôtre des Nations venait aujourd'hui visiter les néophytes de la baie d'Hudson, il pourrait leur rendre le même témoignage, et cela au double point de vue spirituel et matériel. En ce qui est du premier, les chapitres qui précèdent celui-ci l'ont, je crois, abondamment prouvé. Inutile d'appuyer encore sur la merveilleuse transformation opérée par le christianisme dans cette lointaine région.

Sans avoir ce texte de l'Écriture en tête, ni vouloir renchérir sur ce que ses devanciers avaient dit, un jeune prêtre nouvellement au pays, partant prompt à tout remarquer, en écrivait en 1933 :

« La connaissance du Nouveau Testament est indispensable pour l'exposition de la doctrine chrétienne aux Esquimaux, qui jugent tout par l'autorité de l'Évangile. Je suis étonné de l'effet de la parole de Jésus sur ces natures neuves. Il suffit de dire que Notre-Seigneur a affirmé telle vérité pour qu'ils y croient sans hésiter.

« Ordinairement, l'évangélisation des camps commence par la lecture d'un passage de l'Évangile en rapport avec l'instruction proposée. C'est ainsi que certaines tournées dans les terres rappellent en tous points l'apostolat de saint Paul en Asie-Mineure et en Grèce. A Chesterfield, on lit

¹ II Col., V, 17.

chaque dimanche l'Évangile au peuple. Au cap Esquimau, on fait mieux : quotidiennement, l'Évangile de la messe du jour est expliqué après lecture d'après les commentaires de saint Thomas. Le P. Thibert me disait que les fidèles étaient très friands de ce genre d'homélies »².



64.— VUE AÉRIENNE

Des postes de traite de la baie Repulse.

Après avoir remarqué que chacun fourbissait ses armes en vue de prochaines conquêtes dans les glaces, où l'on voit plus qu'ailleurs le travail qu'exige la conversion d'une seule âme, le même missionnaire, P. Henry, O. M. I. comme tous les autres, continuait :

² *Missions des O. M. I.*, 1934, pp. 111-112.

« Je quitterai Chesterfield en y laissant la moitié de mon cœur. Nos chrétiens y sont si édifiants! Leur dévotion envers l'Eucharistie, leur foi en toutes les vérités révélées entraînent le missionnaire lui-même à plus de générosité dans sa foi. Leur confiance dans le prêtre renouvelle les scènes évangéliques où l'on nous décrit la confiance des sourds, des muets, des aveugles et des boiteux de Palestine au temps de Notre-Seigneur »³.

Voilà certes un esprit bien « nouveau » parmi des Esquimaux! Du nouveau aussi toutes ces grandes fêtes occasionnées à Chesterfield par la visite de M^{sr} Turquetil à ses anciens chrétiens: messes pontificales, baptêmes et confirmations. Et, remarque notre même P. Henry, « tout s'est déroulé avec la pompe possible dans un pays comme le nôtre... Monseigneur est plein de noblesse et de majesté dans les cérémonies religieuses. Cette majesté de notre culte impressionne beaucoup nos habitants des neiges.

« Nos chants furent particulièrement soignés. Nous avons une chorale d'enfants dont le plus jeune approche de huit ans. Elle exécute le *Credo* et la messe des Anges avec une fraîcheur d'âme peu commune. La première fois que je l'entendis, je fus agréablement surpris. Pas d'hésitation, et cependant tout se chante de mémoire. C'est vous dire la facilité de nos enfants pour apprendre par cœur. Les parties communes de la grand'messe sont toutes alternées avec la nef.

« En général, nos Esquimaux aiment le chant à la folie. Ils n'entendent pas un nouveau cantique qu'ils ne veuillent de suite le savoir »⁴.

Encore une fois, n'est-ce pas là du nouveau pour des primitifs naguères encore ensevelis dans une corruption

³ *Ibid.*, *ibid.*, p. 112.

⁴ *Ibid.*, *ibid.*, p. 113.

indescriptible? Et ne pas oublier ici que cette immense amélioration spirituelle influe encore, et très considérablement, sur le matériel de ces gens. Au point que l'on pourrait dire sans trop se tromper que M^{sr} Turquetil et ses missionnaires sont, par leur enseignement religieux, en train de sauver la race esquimaude d'une extinction imminente, lente mais certaine.

*
* *
*

Et voici comment. Au lieu de diminuer comme autrefois d'une manière alarmante, la population commence à croître, parce que :

1° L'esprit de clan disparaissant, les mariages entre proches parents deviennent chose du passé. Conséquence : la stérilité et les naissances d'avortons rachitiques ne se voient plus guère. Ajouter à cet esprit de clan les inimitiés entre les différents camps, qui empêchaient les membres de l'un d'eux d'aller se marier parmi ceux d'un autre.

2° L'infanticide, ou la destruction des petites filles à leur naissance, a cessé. Conséquence : les jeunes gens trouveront bientôt à se marier sans trop de difficulté. En certains endroits, on compte encore de quinze à vingt jeunes gens pour une seule fille nubile.

3° Il n'y a plus de meurtres entre adultes pour se procurer la femme d'un autre.

4° Plus de suicides de malades au désespoir.

5° L'hôpital a sauvé la vie d'un grand nombre de personnes qui seraient mortes autrefois, surtout dans les cas de ces épidémies annuelles qui enlevaient précédemment au moins un tiers des malades. La première année de son fonctionnement, on y eut jusqu'à 48 patients à la fois. Cet hiver 1934-35, on n'en a eu que 4 ou 5.

Même au point de vue de la simple civilisation, le missionnaire a beaucoup fait pour l'Esquimau. Il a détruit les *tabous*⁵, qui souvent étaient cause de famine, comme étaient par exemple :

1° La défense de chasser le caribou tant qu'il y avait du phoque à la maison. On manquait alors l'unique chasse



65.—DES PATIENTS

Qui n'ont jamais rêvé pareil confort, ni si grande propreté.

fructueuse et facile, lors de la migration annuelle de ce gibier ;

2° La défense de préparer les habits d'hiver avant qu'on ait pu bâtir l'iglou sur la glace d'eau douce — toute

⁵ Emprunté aux races océaniques, le tabou est une défense basée sur des idées superstitieuses, qui font croire à des conséquences désastreuses si on la viole.

la famille souffrait du froid en attendant et contractait de sérieuses maladies, d'autant plus que les premiers froids sont les plus dangereux parce que les plus humides ;

3° Défense de garder, mais ordre de détruire, tout ce qui avait appartenu à un mort, tente, fusil, bateau, harpons, etc.

Ce à quoi on peut encore ajouter les nombreuses offrandes, aussi vaines qu'onéreuses, qui se faisaient autrefois aux morts ou aux esprits.

Jusqu'ici nous nous trouvons encore dans un ordre de choses qui, matérielles en apparence, n'en touchent pas moins au spirituel. Mais il y a plus. Comme chacun le sait, le héraut de la Croix a toujours été le précurseur, médiat ou immédiat, de ce que nous sommes convenus d'appeler la civilisation considérée comme telle, c'est-à-dire de ces mœurs et coutumes, surtout de ces avantages matériels, qui découlent de siècles de progrès sociaux chez la race blanche, plus fortunée au point de vue du climat et des circonstances ambiantes.

A la tête de ces avantages, je mettrai volontiers l'art de communiquer sa pensée au moyen de signes appelés caractères ou lettres ; en un mot, l'écriture. Son adoption fut souvent due aux premiers ministres de l'Évangile chez les différents peuples, au seuil de leur conversion.

Il suffit de citer un cas bien connu, celui de saint Cyrille, apôtre des Slaves, et les caractères qu'il inventa pour le bénéfice de ses néophytes, caractères qui sont encore en usage parmi différentes nations du même stock.

Le « script » des Celtes, de son côté, dut son origine aux moines de la Gaule, et, comme à cette époque l'Irlandais avait du zèle pour la conversion des infidèles et ne répugnait pas aux sacrifices que comporte toujours l'apostolat, ce genre d'écriture se répandit dans une bonne partie de l'Europe occidentale.

De même, les anciens systèmes scripturaires firent, avec l'introduction du christianisme, place aux méthodes plus perfectionnées apportées par les missionnaires. C'est ainsi que les runes nordiques disparurent bientôt devant le système d'écriture latine introduit par les prêtres catholiques, après que, dans l'Afrique nord-est, les hiéroglyphes égyptiens se fussent, sous la même influence chrétienne, transformés en ce qu'on appelle l'écriture coptique.

Partout et toujours, l'action du missionnaire comme importateur de notre civilisation dans son point le plus typique, l'écriture.

*
* *

Cette action allait se répéter jusque dans les glaces des Esquimaux. Après avoir reçu d'eux la connaissance de leur langue, Turquetil ne tarda pas à les payer de retour en leur apprenant à la fixer sur le papier, au moyen des caractères en usage chez leurs voisins de l'intérieur, les Montagnais, qu'il avait au préalable légèrement modifiés pour les mieux adapter à la nature de cet idiome.

En 1916-17, il se fit même faire, à New-York, un dactylographe de marque Hammond, genre spécial de machine à écrire, dont l'alphabet se change facilement. Il y remplaça nos lettres par les signes qu'il employait pour rendre la langue esquimaude, et prit de ses écrits religieux, prières, etc., autant de copies qu'il put à l'aide du miméographe⁶.

Ainsi furent fabriqués ses tout premiers livres esquimaux. Mais avec l'augmentation numérique de ses chrétiens, il dut avoir recours à l'imprimerie, et, au cours de 1934, il fit tirer en France, à pas moins de 15,000 exemplaires, un livre de piété en règle dont nous reproduisons la couverture grandeur naturelle.

⁶ V. ill. 40.

C'est un gentil petit volume de 156 pages, contenant toutes sortes de prières, de nombreux cantiques et les évangiles de tous les dimanches de l'année, le tout illustré de pieuses gravures de nature à parler au cœur, en même temps qu'à l'esprit, de celui qui s'en sert.

Ce petit livre est appelé à rendre les plus grands services. Mais, même à son occasion, nous ne devons pas oublier qu'il est destiné à des primitifs, et qu'on doit parfois garder le lecteur contre la superstition qui, sous une forme ou sous une autre, tend sans cesse chez pareilles gens à se mêler aux meilleures choses.

Ainsi, en date du 22 juillet 1933, le P. Clabaut écrivait de la baie Repulse :

« Les livres de prières, calendriers, bibles protestantes sont très répandus par ici. Il en vient de Pond's Inlet, de Chesterfield, de King William's Island. C'est une plaie, et bien de nos Esquimaux nous font, rien qu'à cause de ces livres-là, une mine rébarbative. Lorsqu'il y a des malades, ils essaient de les guérir avec les livres de prières, imposition du livre, récitation de certaines formules tirées du livre. Si notre livre, ou nos images, ne leur donnent pas de succès, ils recommencent l'opération avec le livre rouge des Anglicans, et ils optent pour celui qui donne le meilleur effet.

« Dernièrement, un primitif orgueilleux venait me dire qu'il avait remisé bien précieusement dans une caisse les livres de prières, images, crucifix qu'il avait eus de nous autres, parce que son petit garçon, malade, avait été « prié » avec le livre des Anglicans » ⁷.

Tout cela, on en conviendra quand même, est de nature à favoriser la civilisation en même temps que la religion. D'où résultat de nature mixte encore, spirituel aussi bien que matériel. Plus particulièrement matériels, tout en

⁷ *Missions des O. M. I.*, 1934, pp. 118-19.



66.—LIVRE DE PRIÈRES ESQUIMAU

l. e. Vade-mecum du Catéchumène et du Chrétien à l'Eglise et à la Maison.

servant assez la religion, étaient les avantages découlant d'entreprises comme l'achat du *Thérèse* et, plus récemment du *Pie XI*, dont nous avons apprécié les exploits.

Leur achat était, il est vrai, chose nécessaire, sous peine de faillite ultérieure; mais combien d'autres esprits moins alertes, plus timides et plus ou moins esclaves de la vieille routine y auraient regardé à deux fois avant de se lancer dans des nouveautés qui, après tout, ne pouvaient manquer d'être fort coûteuses au principe?

Autre indice de cet esprit d'entreprise, d'initiative pratique chez M^{sr} Turquetil: l'hôpital de Chesterfield et les détails de sa construction, avec les perfectionnements dont on le dota. Murs et cloisons du bâtiment sont revêtus de feuilles de tentest, composition de bran de scie et de pulpe qui tient lieu de planches, et ensuite de gyproc, espèce de plâtre à l'épreuve du feu, tandis qu'entre les deux se trouve un papier feutre très épais.

Au pays de la glace et du froid, il faut pour les malades une construction chaude; autrement les dépenses en charbon ruinerait les propriétaires.

Quant au système de chauffage lui-même, on adopta pour l'hôpital un système de distribution d'eau courante dans chaque appartement propre au pays, et cela pour une bonne raison: pendant huit mois de l'année, on n'a point d'eau à Chesterfield, rien que de la glace et de la neige. Un dispositif spécial permet de les faire fondre au moyen du même feu qui fournit l'eau chaude dans la maison.

Puis le générateur électrique qu'on y a installé donne la lumière, en même temps qu'il déclanche automatiquement des pompes à eau aussitôt que, le niveau de l'eau baissant, la pression est réduite à vingt livres.

Tout cela était bien « nouveau » pour les aborigènes;

de fait, une sorte d'activité mécanique qui ne leur paraissait rien moins que douée d'intelligence⁸.

*
* *
*

Parlant de la lumière, on est, sous ce rapport, plus avancé à Chesterfield que dans les villages et la plupart des petites villes de campagne de France. Voyons ce à quoi cette même lumière a récemment servi, et constatons en même temps comment la grande sainte de Lisieux continue à y protéger ses clients.

Au mois de janvier dernier (1935), deux Esquimaux allaient chasser le phoque par une température extrêmement basse, plus de 55° en dessous de zéro. Lorsqu'il fait si froid, la mer fume comme un immense four à chaux; mais le vent venait de terre, et nos chasseurs avaient beau temps pour parcourir les cinq ou six milles de glace qui les séparaient de l'eau.

Tout à coup, le vent changea de direction, et poussa sur eux ce brouillard intense, glacial, qui ne permet de rien voir, même à une faible distance. Comme ils étaient séparés l'un de l'autre, l'aîné appela, tira du fusil, mais ne reçut aucune réponse. Il revint seul à la Mission. Son compagnon, jeune homme de dix-sept ans, n'était pas rentré.

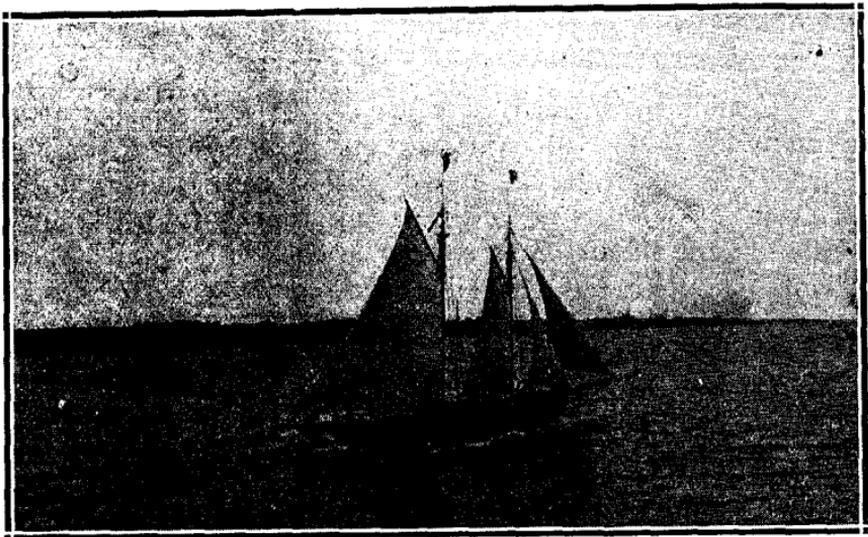
On donna l'alarme, toute la journée du lendemain fut passée en recherches; mais le brouillard couvrait tout comme d'un voile impénétrable, et les chercheurs n'entendirent aucune réponse à leurs appels ni à leurs coups de fusil.

Quand ils revinrent, le soir, toute la population se précipita à la chapelle, pour supplier la « Petite Thérèse » de venir au secours de l'infortuné jeune homme. Alors le vent changea, le brouillard disparut; mais comme il faisait nuit, le P. Thibert alluma les lampes électriques pla-

⁸ Cf. *Missions des O. M. I.*, 1932, pp. 374-75.

cées en forme de croix au haut du clocher, dans le but de guider les pas du chasseur, si par hasard le vent du large le ramenait vivant, et si, par un autre hasard, le vent l'approchait du rivage en face de la Mission, et non en arrière de la pointe d'où il n'aurait rien pu voir.

Tout le monde était encore à l'église, priant avec ferveur, lorsque le jeune homme entra. Il raconta ensuite que,



67.—LE « PIE XI »

sous l'impulsion du vent, une portion de la glace sur laquelle il se trouvait s'était détachée de la masse des cinq ou six milles gelés, le séparant de son compagnon et s'en allant comme à la dérive. Sur ce glaçon, il avait erré dans le brouillard pendant toute une nuit et toute une journée, jusqu'à ce que le vent l'eût ramené vers la glace solide, mais non sans avoir eu à traverser une bande de glace mince, qui s'était formée pendant qu'il était isolé sur son glaçon.

Cette glace nouvelle céda sous ses pas; mais la vue de

la croix électrique qui accusait la présence de l'église dans l'obscurité de la nuit lui avait donné tant de courage qu'il l'avait traversée à la course, sans enfoncer plus que jusqu'aux genoux. Lorsqu'il s'était finalement trouvé sur la glace ferme, il s'était mis à genoux pour remercier le Jésus dont il voyait la maison à cinq milles de distance. Il avait, disait-il, oublié la faim, le froid, le danger, tout, et ne pensait qu'au bonheur de revoir sa famille, de vivre, de prier encore.

En pareille occurrence, un infidèle se serait suicidé, dominé par l'idée que puisque les esprits voulaient sa mort par noyade, il devait manifester sa résignation à leur volonté en sautant lui-même à l'eau. Les missionnaires ont vu de ces cas de soumission religieuse poussée à l'extrême. Un Esquimau chrétien a appris à voir dans les accidents autre chose que la mauvaise volonté des dieux, et il prie alors le « Bon Dieu ».

Et ce jeune Esquimau n'est pas le seul que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ait guidé, comme transporté à un lieu de sûreté loin du glaçon sur lequel il s'était trouvé emprisonné. Pendant l'hiver qui suivit le baptême des premiers chrétiens (1917-18), une famille était campée sur la glace de la mer, tout au bord de l'eau, le chasseur étant ainsi toujours près des phoques qui pourraient montrer la tête.

Un jour, la première petite fille baptisée sous le nom de Thérèse, qui faisait partie de cette famille, vint à terre visiter des amis campés sur la grève. Pendant son absence, une violente tempête s'éleva de terre, le bord de la glace sur lequel étaient les parents de l'enfant se détacha et partit au large avec son fardeau.

Les vagues augmentant toujours, le champ de glace qui portait la famille fut vite mis en pièces: il n'y avait

plus aucune espoir de revoir personne vivant. Et la tempête dura quatre jours et quatre nuits!

Ce que voyant, les Esquimaux dirent à la petite Thérèse :
— Ne pleure pas; nous aurons bien soin de toi.

C'était une manière de lui annoncer qu'elle ne reverrait jamais plus aucun des siens. Et elle de répondre :

— Oh! vous autres païens, vous ne savez pas; mais quand la tempête a commencé, j'ai eu le temps de prier la Petite Fleur⁹. Je suis baptisée; ma mère, mes deux frères sont baptisés; ils prient, eux aussi. Alors ils reviendront.

Les païens ne purent que sourire de sa naïveté. Mais quand la tempête se fut apaisée, le vent tourna, et ramena toute la famille sur un morceau de glace, juste assez grand pour la supporter — le seul qui restât intact. On ne revit jamais personne des trois autres familles campées, elles aussi, non loin de là, sur la glace pendant cette terrible tempête.

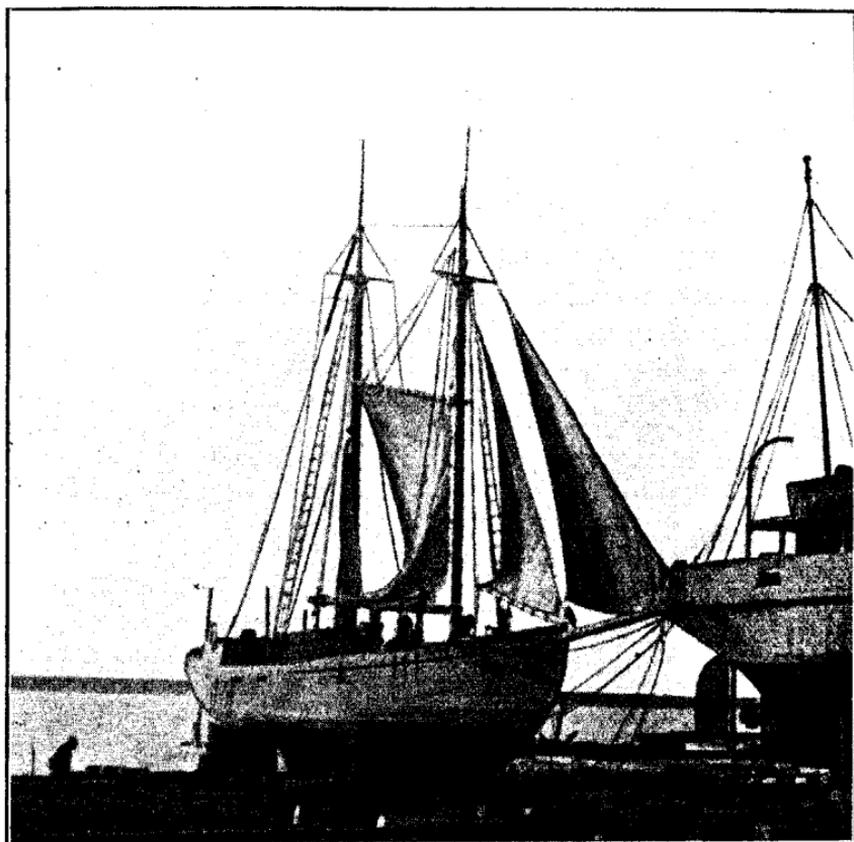
Par contre, un infidèle qui, se moquant du dimanche, partait exprès au moment où les chrétiens se rendaient à l'église, en leur disant que c'était une belle journée pour la chasse du morse, ou éléphant marin, n'en revint pas.

Les morses étaient nombreux, mollement étendus sur la glace (voir la gravure N° 32). Le premier qu'il harponna plongea si vite que la corde qui retient le dard et permet de faire revenir l'animal lui serra les doigts comme dans un étau. Ses trois compagnons se précipitèrent à son secours, tirant de toutes leurs forces sur la corde, pour permettre au malheureux de se dégager, et d'éviter d'être entraîné à l'eau.

Mais, sous l'effort combiné des quatre chasseurs, la glace sur laquelle ils étaient se rompit; les trois hommes durent sauter en arrière pour sauver leur vie, et le moqueur partit

⁹ Sainte Thérèse de Lisieux.

sur un tout petit glaçon, que le morse blessé remorquait à toute vitesse. Un plongeon de la bête furieuse fit disparaître à jamais l'infortuné païen.



68.—LE « PIE XI », AU REPOS À CHURCHILL

*
* *
*

Ces anecdotes nous ont entraîné loin de la lumière électrique et de ses divers emplois chez les Esquimaux de la baie d'Hudson. Même à la maison, le missionnaire, sans

aide ou serviteur, est loin d'y mener une vie oiseuse. Il n'a pas le temps de s'ennuyer. Et pourtant il est homme; il a des parents et des amis auxquels il ne peut guère s'empêcher de penser parfois. Un poète anglais, Cowper, a écrit, ou du moins reproduit ¹⁰, ces vers :

*Better dwell in the midst of alarms
Than reign in this horrible place;*
Mieux vaut vivre au milieu d'alarmes
Que régner dans cette horrible place.

Plus d'un missionnaire de la baie d'Hudson pourrait faire sienne cette boutade, si le zèle pour le salut des âmes ne l'en empêchait. N'importe que la solitude, qui est souvent complète à certains postes, est parfois bien pénible à la nature.

Ce fut donc une inspiration de prévoyante charité chez M^{sr} Turquetil qui le porta à la rendre plus supportable à ses prêtres, en attelant, pour ainsi dire, le dernier triomphe de la science électrique à ce chariot mérovingien qu'est la routine du missionnaire perdu au milieu des neiges du Nord-Est.

En 1925, un Père oblat du Canada oriental, feu le P. Rodolphe Desmarais, construisit deux petits appareils de réception électrique pour les deux seules missions existant alors chez M^{sr} Turquetil. A l'aide de ces appareils, les Pères purent recevoir les messages de leurs parents et amis que, chaque samedi soir, le poste KDKA de Pittsburg transmettait gratis aux gens du Nord.

Ce fut un inappréciable progrès pour ces missionnaires, qui ne recevaient de lettres qu'une fois l'an par bateau, et ne pouvaient y répondre que l'année suivante, vu que le bateau n'arrêtait que quelques heures, juste le temps de

¹⁰ D'aucuns attribuent ces vers à Alexander Selkirk.

débarquer les marchandises, alors que les Pères devaient s'occuper de recevoir et de vérifier leurs effets.

Deux ans plus tard, un jeune amateur de Montréal construisit un poste émetteur pour Chesterfield, qui avait reçu l'année précédente un petit générateur Delco de 32 volts. Par ce moyen, le pro-préfet, qui résidait à Chesterfield, pouvait se mettre en communication avec le préfet apostolique, lorsqu'une consultation urgente s'imposait.

Plus tard, le Gouvernement ayant établi une station de télégraphie sans fil à Chesterfield, ce petit poste de transmission perdit son utilité. Ajoutons qu'aujourd'hui la radiographie est installée dans quatre des missions de la baie d'Hudson.

Ne peut-on pas dire, à ce propos, que c'est réellement là que les extrêmes se touchent? Le dernier cri de la science sur un théâtre plus primitif que tout ce qu'on peut imaginer! Encore une innovation, une création du supérieur des missions catholiques du Nord-Est!

CHAPITRE XVII

CHEZ LES IGLOULIKS

Au point de vue matériel, une mission que je n'ai pas encore mentionnée fait exception à ce qu'on peut regarder comme la règle pour toutes les autres — et cela pour une bonne raison : on n'a pas encore eu la chance de l'organiser. C'est celle des Iglouliks, dont il me reste à parler.

Son fondateur, et jusqu'ici unique missionnaire, est une si noble figure d'apôtre, que je crois ne pouvoir mieux faire que d'attirer l'attention d'une manière toute spéciale sur ses exploits, qui me semblent n'avoir guère d'égaux que dans le domaine de la légende.

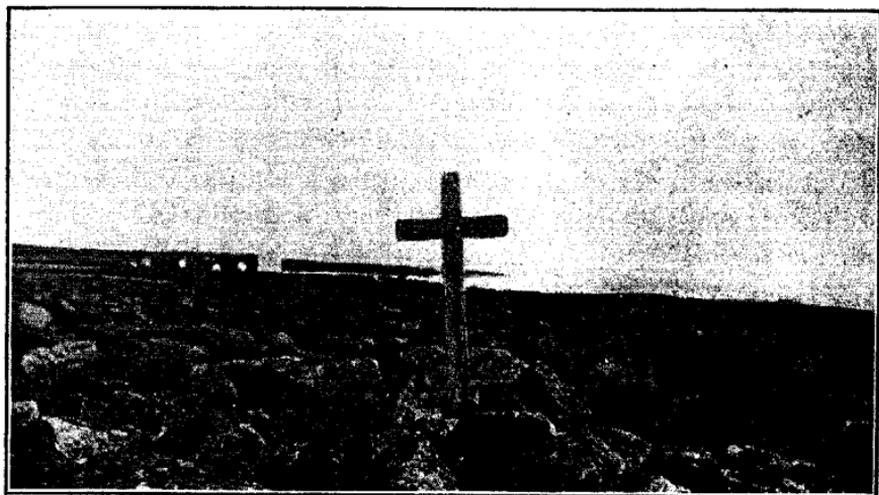
Dans ces deux derniers chapitres, que je voudrais lui consacrer, nous verrons l'esprit de sacrifice, au service d'un zèle insatiable, rendre vraiment héroïque l'action d'un jeune prêtre qui, de gaieté de cœur et comme chose toute naturelle, s'astreint à une vie dont les détails (le plus souvent cachés du lecteur parce que trop rebutants) ne pourraient s'accepter sans l'aiguillon d'un cœur brûlant de charité pour le salut des âmes.

Ce prêtre, nous l'avons déjà rencontré sur notre chemin, et c'est à dessein que j'ai omis sur son compte toute donnée d'ordre personnel. Je veux parler ici du R. P. Etienne Bazin, O. M. I. ; tout ce que j'ai dit de lui c'est qu'il est natif du diocèse de Dijon, France.

Il y vit le jour au cours de 1903, et, à l'âge de dix-neuf ans, il entra chez les Oblats à titre de novice. En 1925,

il couronnait son noviciat par l'émission de ses premiers vœux de religion. Ordonné prêtre le 8 juillet 1928, il fit son oblation perpétuelle le 25 janvier de l'année suivante.

La même année, l'obéissance lui assigna la mission de la baie d'Hudson comme sa part du champ du Père de Famille à cultiver, et nous le voyons le 18 juillet 1929 prendre passage à Montréal sur le vieux *Nascopie*, pour aller secourir son



69.—LE CIMETIÈRE DE CHESTERFIELD ¹

nouveau supérieur, le P. Girard, dans l'établissement de la mission de Pond Inlet.

Ce qui me reste à dire des commencements de son humble apostolat sera très bref, d'autant plus que j'ai hâte de lui passer la parole, et de permettre au lecteur de mieux

¹ Un cimetière esquimau a besoin de beaucoup de pierres, pour la bonne raison que le sol en est perpétuellement gelé, et qu'il est impossible d'y creuser aucune tombe. Même à Churchill, mission la plus méridionale de M^{sr} Turquetil, la terre ne dégèle guère plus de huit pouces en été, et un creusage pour certain travail du port révéla le fait que le sol était encore gelé à 210 pieds de sa surface!

CHAPITRE XVII

CHEZ LES IGLOULIKS

Au point de vue matériel, une mission que je n'ai pas encore mentionnée fait exception à ce qu'on peut regarder comme la règle pour toutes les autres — et cela pour une bonne raison : on n'a pas encore eu la chance de l'organiser. C'est celle des Iglouliks, dont il me reste à parler.

Son fondateur, et jusqu'ici unique missionnaire, est une si noble figure d'apôtre, que je crois ne pouvoir mieux faire que d'attirer l'attention d'une manière toute spéciale sur ses exploits, qui me semblent n'avoir guère d'égaux que dans le domaine de la légende.

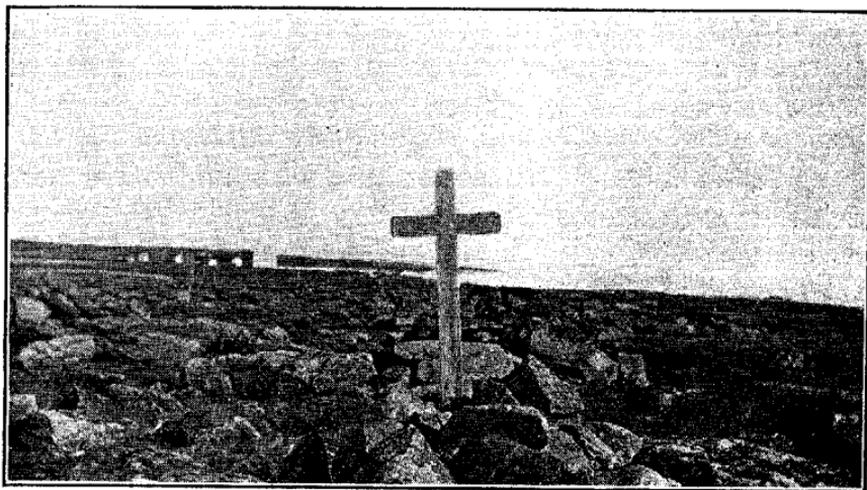
Dans ces deux derniers chapitres, que je voudrais lui consacrer, nous verrons l'esprit de sacrifice, au service d'un zèle insatiable, rendre vraiment héroïque l'action d'un jeune prêtre qui, de gaieté de cœur et comme chose toute naturelle, s'astreint à une vie dont les détails (le plus souvent cachés du lecteur parce que trop rebutants) ne pourraient s'accepter sans l'aiguillon d'un cœur brûlant de charité pour le salut des âmes.

Ce prêtre, nous l'avons déjà rencontré sur notre chemin, et c'est à dessein que j'ai omis sur son compte toute donnée d'ordre personnel. Je veux parler ici du R. P. Etienne Bazin, O. M. I. ; tout ce que j'ai dit de lui c'est qu'il est natif du diocèse de Dijon, France.

Il y vit le jour au cours de 1903, et, à l'âge de dix-neuf ans, il entra chez les Oblats à titre de novice. En 1925,

il couronnait son noviciat par l'émission de ses premiers vœux de religion. Ordonné prêtre le 8 juillet 1928, il fit son oblation perpétuelle le 25 janvier de l'année suivante.

La même année, l'obéissance lui assigna la mission de la baie d'Hudson comme sa part du champ du Père de Famille à cultiver, et nous le voyons le 18 juillet 1929 prendre passage à Montréal sur le vieux *Nascopie*, pour aller seconder son



69.—LE CIMETIÈRE DE CHESTERFIELD ¹

nouveau supérieur, le P. Girard, dans l'établissement de la mission de Pond Inlet.

Ce qui me reste à dire des commencements de son humble apostolat sera très bref, d'autant plus que j'ai hâte de lui passer la parole, et de permettre au lecteur de mieux

¹ Un cimetière esquimau a besoin de beaucoup de pierres, pour la bonne raison que le sol en est perpétuellement gelé, et qu'il est impossible d'y creuser aucune tombe. Même à Churchill, mission la plus méridionale de M^{sr} Turquetil, la terre ne dégèle guère plus de huit pouces en été, et un creusage pour certain travail du port révéla le fait que le sol était encore gelé à 210 pieds de sa surface!

apprécier les péripéties de sa courte vie de missionnaire. Celui-ci aura pour cela son journal, divisé en deux parties. La première relate comme les faits et gestes d'un Robinson Crusoé; on devra attendre la seconde pour former son jugement en connaissance de cause.

Nous avons déjà fait connaissance avec les Iglouliks, que nous avons rencontrés de passage à Pond Inlet. Le territoire de ces Esquimaux consiste surtout dans trois îles, à moitié chemin entre la dernière place et la baie Repulse. Leur groupe comprend probablement la partie la mieux disposée de la nation. Ce sont eux qui, avant d'avoir vu aucun prêtre, avaient copié son livre de prières.

Ils avaient aussi appris des autres Esquimaux nombre de cantiques, sans leur apporter trop de variantes. Un seul de leurs airs était différent, paraît-il. Ils avaient oublié celui d'un cantique et en avaient composé un autre, « plus beau que le véritable », écrit le P. Bazin, qui, sous ce rapport, ne doit pas être difficile².

Ces bonnes dispositions émerveillèrent et captivèrent le jeune prêtre, au point que, comme ces indigènes ne pouvaient rester indéfiniment chez les autres, il avait obtenu de son supérieur d'aller les évangéliser chez eux, avec leurs compatriotes restés sur les îles qui portent leur nom.

Après une première visite préparatoire, au cours de laquelle il avait fait 22 baptêmes, 11 mariages et distribué 2,387 communions, le P. Bazin en écrivit ce qui va suivre, journal intime qui, s'il est vrai que le style c'est l'homme, nous le révélera comme un homme gai, plein de zèle, qui ne s'écoute guère et est certes peu difficile à contenter. Pour le bénéfice de son premier supérieur au pays, M^{sr} Turquetil, il mande donc d'Abvajak, île située non loin des îles Iglouliks, mais trop petite pour paraître sur une carte à échelle réduite comme est celle de ce volume :

² *Missions*, 1932, p. 128.

*
* *
*

« 22 juin 1932.—Il y a deux mois, en partant de Pond's Inlet, je vous ai écrit brièvement. J'en suis confus³. Mais j'espère que vous m'excuserez, car j'avais dans les 80 lettres à écrire dans une journée. Départ un peu précipité. Mais il faisait si beau temps! Il fallait bien en profiter, car dans le Nord... Bref, je suis parti le 23 avril avec Thomas (*Mutarareark*).

« Le voyage a duré trente-trois jours ; plus chanceux que l'an dernier, nous sommes arrivés avec armes et bagages. Il faut dire que, sur ces trente-trois jours, nous avons eu une trentaine de tempêtes; mais il faut bien payer un peu son tribut, et ne pas voyager trop bourgeoisement.

« Le bon P. Girard avait chargé la traîne comme si elle avait été un train de marchandises remorqué par deux locomotives... De mon côté, j'allongeai sur la traîne quelques planches⁴, avec l'arrière-pensée de m'en servir pour construire une petite chapelle.

« Rien de bien sensationnel durant le voyage. En résumé, moins fatigant que l'an dernier, et naturellement moins froid qu'en hiver. Pour franchir les montagnes, nous avons emprunté une vallée. Ce fut la journée la moins gaie: il poudrait, la neige était plus ou moins molle; mais le bon vieux Thomas est fort comme un Turc, et ses douze chiens forts comme douze Turcs. Si bien que, tirant et poussant, nous avons franchi le col et descendu de l'autre côté en une seule journée, ce que nous avons fait en quatre jours l'an dernier. Sur le grand lac, j'ai tué un caribou; c'était la première occasion que j'avais d'en tirer.

« Deux jours après mon arrivée au camp de printemps des Igloulik, j'ai reçu une lettre du P. Girard par les traî-

³ C'est-à-dire je suis confus de cette brièveté.

⁴ A peu près ce qu'il y a de plus précieux pour un blanc du pays.

nes des Iglouliks et des Akkonduerks qui revenaient de Pond's; puis je suis parti faire une visite chez les Kramer-slcktouarmiouts (une semaine aller et retour), pour voir une de nos familles catholiques⁵. J'ai baptisé une petite Edith. En revenant, pour varier, je suis arrivé dans une tempête.

« Depuis quinze jours, j'ai quitté le camp du printemps pour venir m'installer sur l'autre île Abvajak, où je suis



70.—IGLOULIKS

tout seul. Je construis la petite chapelle: planches, vieilles caisses, vieilles boîtes de conserves, peaux de phoque, terre; roches, tout ce que je puis trouver. Ladite cathédrale a 3^m de long sur 2^m 50 de large. Les grands travaux avancent tout doucement, et lorsque la tribu arrivera, nous aurons une chapelle pour prier.

« Une nuit, la semaine dernière, un visiteur imprévu. C'est Pierre *Pingatou*, fils héritier (!) du chef de la tribu, qui vient me chercher, parce que la princesse sa mère est

⁵ J'écris ce mot comme je le trouve.

très malade. Avec le P. Girard, nous appelons le chef le prince, sa femme la princesse, et le fils en question, futur héritier des droits paternels, le dauphin.

« Donc cinq minutes après, nous étions partis, chiens au galop (vingt chiens). Nous avons fait le trajet en moins de quatre heures, ce que l'on fait en huit d'habitude. Nous avons prié ensemble au camp. J'ai donné quelques médecines à la princesse, qui s'est rétablie; puis je suis revenu dans mon île déserte.

Le 17 juillet. — Il y a une dizaine de jours, le prince m'a envoyé chercher par *Attagouarkoutsierk*, pour que j'accompagne la tribu à l'île Siroak, en vue d'y faire une provision d'œufs. Nous sommes donc allés à Siroak, qui est une petite île sablonneuse, comme son nom l'indique, située à une cinquantaine de kilomètres d'Iglouluk.

« Messieurs les canards sont des *eiders*, qui fournissent la plume pour les édredons. Leur chair n'est pas très fameuse, mais les œufs (de gros œufs verts) n'ont pas, comme la bête elle-même, de goût phoqual, phoqueux, de phoque, quoi! Une dizaine de familles esquimaudes étant venues à Siroak, la fusillade a commencé aussitôt, une vraie déclaration de guerre; si bien qu'en une journée, à l'aide de fusils ou de trappes [pièges], chaque famille avait fait sa provision de canards, une soixantaine chacune.

« Le combat a cessé faute de combattants, ou faute de victimes plutôt. La majeure partie est allé attendre sur la glace, au bord de l'eau, que nous soyons partis. Quant aux œufs, chacun en a emporté dans les trois à quatre cents.

« Maintenant je suis de nouveau dans ma solitude. De temps à autre, je reçois quelques visites. Je pense que toute la tribu arrivera dans quinze jours ou trois semaines.

« *Le 30 juillet.* — Trois familles sont déjà arrivées. *Deo gratias!* il y aura un peu d'assistance à la messe. D'autre part, je quitte mon rôle de Robinson. De chartreux, je vais devenir simple curé de campagne.

« Les moustiques sont nombreux cette année! C'est effrayant. On n'ose plus mettre le nez dehors. La glace commence à se disloquer; elle ne tardera pas à nous fausser compagnie.

« *Le 25 août.* — Les fidèles de l'église d'Iglouluk se sont augmentés de deux familles. Je ne suis, malheureusement



71.—BALEINES BLANCHES ⁶

pour moi, en rien dans leur conversion; il y a tant de saintes âmes en France qui prient pour nous! C'est toujours autant d'arraché aux protestants et au diable!

« Hier, chasse à la baleine blanche. Trois de ces animaux se sont laissé harponner. Lorsque l'un de ces animaux a un harpon enfoncé sous la peau, et que la lanière

⁶ Ces baleines sont nombreuses même dans le port de Churchill, où on les voit souvent folâtrer à la surface de l'eau.

du harpon est solidement fixée au bateau, ce dernier prend l'allure d'un canot automobile. La baleine blanche tire aisément et à grande vitesse le bateau en bois, qui a dans les douze mètres de long, jusqu'au moment où, fatiguée, elle est achevée par les Esquimaux... Il y a déjà de la glace la nuit sur les lacs.

« *Le 27 août.* — Les premières neiges sont tombées aujourd'hui. Comme vous voyez, l'été n'est pas bien long.

« *Le 31 août.* — Il neige maintenant presque chaque jour. Hier chasse aux morses. Parmi les nouveaux convertis d'Igloulik, dont je vous parlais l'autre jour, il y a une petite fille qui a quatre ans et qui fume la pipe comme une vieille grand'mère — une grand'mère esquimaude naturellement. Elle est précoce!

« *Le 8 septembre.* — La sainte Vierge nous a envoyé quelques caribous pour rehausser un peu le menu. Il y a trois mois que j'étais au régime maigre.

« Les tempêtes d'automne commencent, et il fait froid. Il y a quelques jours, nous avons été à la chasse aux morses. Cinq gros morses dormaient sur un petit glaçon à la dérive sur la mer. Ces animaux se laissent facilement approcher, ils ont confiance en leur force. Tout en nous regardant de temps en temps, ils laissèrent venir nos barques à une dizaine de mètres. Deux ont pourtant réussi à plonger au premier coup de fusil; les trois autres passèrent de vie à trépas.

« *Le 1 octobre.* — Les tempêtes succèdent aux tempêtes; aussi la mer ne gèle pas encore. Tout le monde maintenant s'est installé pour l'hiver, et j'ai couvert la basilique d'Abvajak d'une peau de morse, ce qui la rend plus chaude. Les deux familles converties en été se maintiennent dans une grande ferveur, ainsi d'ailleurs que toute la tribu. Puisse le bon Dieu en attirer d'autres!

« *Le 11 octobre.* — Dimanche dernier, j'ai eu encore le bonheur de faire un baptême, un jeune Simon (*Amarvalik*), arrière-petit-fils du Prince (le vieux chef).

« J'ai eu la bonne idée d'apporter quelques-unes des lettres de mon courrier, le dernier (1930-31), et je remarque avec peine que certains se font des illusions sur mon compte. Que ceux-là ne s'imaginent pas que j'aie beaucoup de mérite; car lorsque je m'en irai dans l'autre monde, ils risqueraient de me laisser en purgatoire bien longtemps! Priez pour moi au contraire. De mon côté, je ne vous oublie pas. Il faudrait être un saint pour avoir des mérites à distribuer; hélas! c'est loin d'être mon cas. Je crains bien d'avoir les mains vides jusqu'ici, et d'être même pas mal en dettes avec le bon Dieu.

« Ces jours-ci, nous avons été à la chasse aux morses⁷. Il y en a pas mal. Une fois, en particulier, il y en avait plus d'une centaine qui prenaient leurs ébats sur la glace, divisés en cinq ou six bandes, sans compter ceux qui étaient dans l'eau. J'ai été photographeur une des bandes, et me suis approché à une quinzaine de mètres, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils prennent peur de l'intrus que j'étais et plongent dans l'eau. Malheureusement, mon appareil, que je pensais au 50° de seconde, était au 250°, et le ciel couvert; d'où, malgré un surdéveloppement, la photo est un peu faible.

« *Le 26 octobre.* — Depuis quinze jours, nous avons une tempête. La mer a gelé malgré le vent, et en une seule journée. Malgré la violence du vent, les vagues diminuèrent, puis cessèrent complètement. Une journée suffit alors pour former une couche de glace capable de porter un homme, et ceci de notre île à la terre — ce qui représente dans les vingt kilomètres.

« Hier, bonne journée de chasse: un phoque, trois morses, trois ours.

« Il y a deux jours, le soir, des Esquimaux ont vu la maison-chapelle tout entourée de lumière. L'obscurité était complète dehors, et cette lumière, environnant toute la chapelle, les a fort impressionnés. Ils se sont dit, paraît-il, que le prêtre devait être avec Jésus. Heureuses âmes simples et de bonne volonté, auxquelles il est donné de voir de ces belles choses ! Pour moi, qui étais dedans, je ne me suis aperçu de rien et n'ai rien vu du tout — trop mauvais probablement.

« J'espère que cela les attachera encore plus à l'Eglise et à leur église.

« Je vous parlais un peu plus haut de la solidité de la glace après une journée de rigidité. A ce propos, un petit incident. Cette solidité est relative, et il faut croire d'autre part que je ne suis pas très léger. Me trouvant hier sur ladite glace, je m'y suis enfoncé tout à coup comme dans du beurre, et ai passé au travers comme un vulgaire morse plongeant.

« Grâce à Dieu et à un petit bloc de glace résistant sur lequel je me suis empressé de faire un rétablissement digne d'un professeur de gymnastique, je me suis sorti bien vite de cette position peu digne pour un ecclésiastique. J'en ai été quitte pour vider mes bottes pleines d'eau, et aller faire sécher mes vêtements tout en buvant une tasse de thé.

« Mes vêtements mouillés s'étaient naturellement gelés immédiatement, et avaient pris la raideur d'un manche à balai, ce qui devait me donner une démarche assez comique.

« *Le 18 novembre.* — Monsieur, frère du roi, ou plus exactement frère de la reine, Thomas, *Nustareak* de son nom esquimau, m'a fabriqué un superbe chandelier en pierre représentant un morse ayant deux grandes défenses en ivoire. La bougie se fixe sur le dos de l'animal.

« *Le 11 décembre.* — Le Prince et la Princesse ont voulu me faire goûter à leur friandise des jours de fête, qui con-

siste en gras de caribou (cru, naturellement), mélangé à la mousse fermentée qui se trouve dans l'estomac du caribou. Pour leur faire plaisir, j'en ai goûté un peu; mais je vous avoue que, malgré ma bonne volonté, je ne lui ai pas trouvé le goût qu'aurait une crème au chocolat, par exemple. Cette pâte grasse, au goût innommable, qui reste collée sur la langue, doit pourtant être très agréable au palais esquimau. C'est bien de ma faute aussi, à moi qui suis trop délicat, si je n'ai pu faire beaucoup d'honneur au dessert de ces Messieurs.

« *Le 23 décembre.* — Nous voici presque à Noël. Nous tâcherons de passer cette fête de notre mieux. Les Esquimaux, à cette occasion, ont construit un magnifique iglou de sept mètres de diamètre sur cinq de hauteur: c'est un monument. Les 65 Esquimaux du camp y tiennent à l'aise ».

*
* *

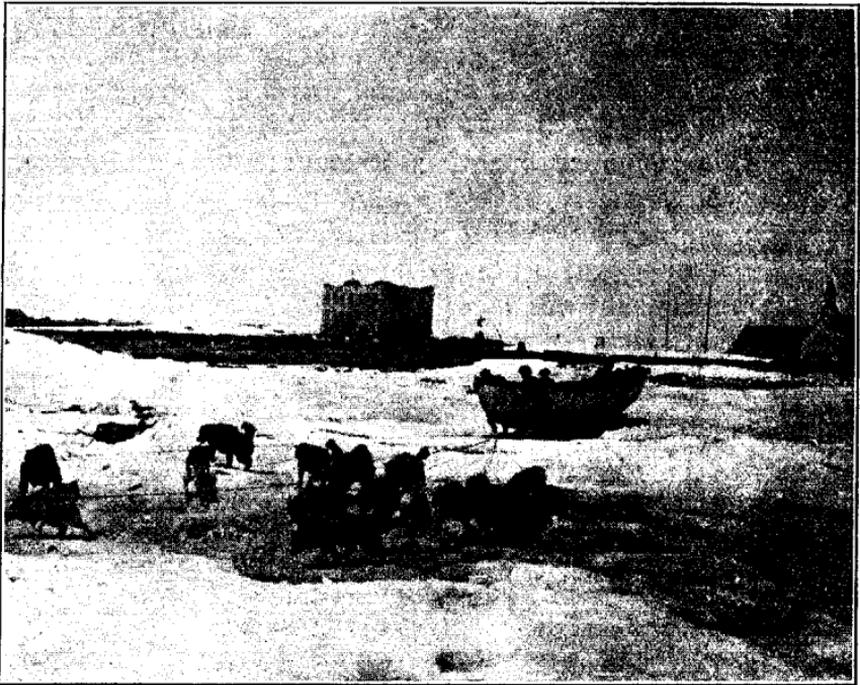
Ce qui précède fut, on le voit, écrit morceau par morceau, pendant les quelques moments de loisir que laissent au P. Bazin ses nombreux travaux manuels et les exigences du saint ministère. Par une lettre qu'il écrivait à M^{gr} Turquetil au même mois de décembre où l'avait mené son journal, nous apprenons qu'il avait alors soixante Iglouliks baptisés, et de trente à quarante autres bien disposés.

Au point de vue matériel, il mandait aussi que le vieux chef et sa femme avaient découvert un gisement de ce qui paraissait être du charbon de terre, à six ou sept milles de son poste et à une centaine de mètres du rivage, ce qui faciliterait le transport. Il se proposait d'aller l'examiner l'été suivant. Puis il ajoutait:

« Monseigneur, laissez-moi ici, je vous en prie. Il y a trop de bien à faire, et il me serait difficile maintenant d'abandonner cette œuvre commencée. N'y aurait-il qu'une

âme à sauver, cela vaudrait la peine; à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'un grand nombre.

« Nous avons commencé tout cela sans votre avis explicite, il est vrai, mais au moins avec votre avis favorable présumé, et pour le bien des âmes. Je sais que je ne suis



72.—PENDANT CE TEMPS, ON TRAVAILLE À CHESTERFIELD

pas bon à grand'chose; aussi tout ce que j'espère, je l'espère de Celui qui peut tout »⁸.

Puis l'humble missionnaire parle de la mission de la baie Repulse, dont il ignore encore la fondation. Si elle existe déjà, dit-il, celle des Igloulouiks servira comme de trait d'union entre elle et celle de Pond Inlet. En conséquence,

⁸ *Missions*, 1934, p. 130.

il demande formellement à son évêque d'élever son humble poste au rang de mission régulière.

Il donne ensuite quelques détails sur la vie religieuse à Abvajak.

« Tout d'abord, la chapelle », écrit-il. « Vu ses dimensions restreintes (avec chauffage à l'huile de phoque, on ne peut pas viser à trop grand pour le moment), elle ne peut guère contenir que vingt-cinq à trente Esquimaux à la fois.

« En conséquence, chaque matin la messe est à 7 heures; puis, après la messe, prière, communion et cantiques pour ceux qui n'ont pas pu venir auparavant. Lorsque tous sont ici, il y a une quarantaine de communions par jour. Le dimanche, pensant que la raison est suffisante et que, d'autre part, vous m'y autoriseriez certainement..., j'ai présumé de biner. Si vous me désapprouvez, ayez la bonté de me le faire savoir.

« Ces jours-là, les dimanches, il vient de soixante à soixante-dix personnes à la messe...; lorsqu'il y a des confessions à entendre, étant donné que je bine aussi à l'office de l'après-midi, vous pouvez juger que le dimanche est assez occupé. Je ne trouve souvent que la nuit le temps de dire mon bréviaire.

« Je n'en suis que plus heureux; car soit voyage apostolique, soit apostolat sur place, *vita in motu*⁹. Certains Esquimaux d'ici vivent plus particulièrement en parfaits catholiques, et, vous le savez par expérience, on ne voit pas trop de quoi on peut les absoudre en confession »¹⁰.

Et, comme pour faciliter la permission qu'il sollicite, le P. Bazin dit de ses gens:

« La plupart sont très généreux envers leur missionnaire — même les non-catholiques assez bien disposés pour

⁹ « La vie est dans le mouvement ».

¹⁰ *Missions*, 1934, pp. 132-33.

la prière — et n'attendent rien en retour. Je ne sais pas trop d'ailleurs ce que je pourrais leur donner. Ils apportent très souvent nourriture et huile pour les lampes, et vous savez comme une lampe en pierre dévore de gras de phoque dans un hiver.

« Pour ne vous citer qu'un exemple, la femme *Martine Ulmerk* m'apporte régulièrement des seaux de gras. Un jour, elle vient me donner deux superbes paires de bottes qu'elle avait confectionnées pour moi. Voulant tout de même la récompenser, je lui demande ce qu'elle désire pour cela ; et elle de me répondre :

— « Mais je ne veux rien du tout. Tu nous aides à aller au ciel ; c'est bien juste que nous t'aidions à vivre ici »¹¹.

M^{sr} Turquetil avait lui-même un cœur trop apostolique pour ne pas comprendre les aspirations de l'humble prêtre enseveli dans une hutte de glace. Non seulement il agréa sa demande d'érection de son poste en mission canonique, mais il voulut lui donner pour patron saint Etienne, dont le missionnaire avait lui-même reçu le nom au baptême.

Et maintenant l'heure de l'épreuve et des tribulations allait sonner pour ce dernier.

¹¹ *Ibid.*, p. 133.

CHAPITRE XVIII

ENCORE LES IGLOULIKS

Le vicariat apostolique de la baie d'Hudson comptait dès lors huit missions en règle, à savoir, commençant par le sud, celles de Churchill, du cap Esquimau, de Chesterfield, de baie Repulse, d'Igloulik, de Pond Inlet, et, à l'ouest et à l'est de la mission centrale, le lac Baker et Southampton. En ce qui est des distances intermédiaires entre chacune, elles sont approximativement les suivantes :

Cap Esquimau	180 milles de Churchill,	230 en traîneau à chiens.		
Chesterfield	350 " "	550 " "		
Baie Repulse	700 " "	930 " "		
Igloulik	1100 " "	1450 " "		
Pond Inlet	1500 " "	2000 " "		

Puis viennent les missions de Southampton, à l'est de Chesterfield : 280 milles, et du lac Baker, 210 milles à l'ouest de la mission centrale.

En traîneau à chiens, il faut ajouter un tiers de la distance, à cause des détours forcés, pour éviter les mauvais pas, dans les pierres ou dans les buttes.

Mais chaque mission peut, au besoin, communiquer avec sa voisine, la distance moyenne entre chacune étant de 330 milles en traîneau à chiens. Cependant les communications entre l'île de Southampton et les autres points ne sont jamais sûres en hiver. Il faut que la glace prenne solidement entre l'île et le continent, ce qui n'arrive pas tous les ans.

Le lecteur n'en manquera pas moins de remarquer comme ces points géographiques ont été bien choisis. Et cette circonstance ne pourra que rehausser encore son opinion de l'habileté de l'organisateur auquel toutes ces fondations sont dues. Ses postes sont comme autant de points stratégiques, grâce auxquels les missionnaires des différentes stations peuvent s'entr'aider.

Quant à la mission la plus récente, en ce qui est de son établissement, un coup d'œil sur la carte révélera le fait que les îles Iglouliks sont au nombre de trois, situées juste au nord-est de la péninsule de Melville, sur le chemin entre Pond et Repulse, leur position géographique précise étant, pour l'une d'elles, la latitude 69° 21' et la longitude 81° 49'.

Mais ce n'est point sur elles que notre intrépide missionnaire, le P. Bazin, a élu domicile. Il réside sur une plus petite île appelée Abvajak, qui se trouve à l'ouest, entre le continent et l'île Iglouluk du sud-est.

Et cela nous ramène à notre humble héros, dont nous n'avons encore cité que la première moitié du journal, partie qui n'était destinée qu'à nous donner une idée de son genre de vie plutôt pittoresque. Le démon semble avoir été furieux du bien qu'il y faisait à une population neuve et libre de toute contamination due au contact avec les blancs. Comme dans le cas du saint homme Job, il obtint apparemment la permission d'éprouver l'humble serviteur de Dieu. Il nous reste à voir comment celui-ci prit cette épreuve et quelles en furent les suites.

Le tout se trouve consigné dans des notes périodiques que la revue officielle des Oblats, a publié sous le titre de *Journal d'un Apôtre*, notes qui ont fait le tour d'une certaine presse, anglaise et allemande aussi bien française.

Ce journal avait été commencé le 25 juillet 1933, et, comme le premier, il était destiné à M^{gr} Turquetil. Mais il ne parvint au prélat que *treize mois* après le désastre par

lequel il commence, c'est-à-dire au mois d'août 1934. Je me suis permis d'abrégé quelque peu celui du chapitre précédent; je citerai celui-ci textuellement et sans aucune coupure. Le voici :

*
* *
*

« *Ile d'Abvajak, 25 juillet 1933.* — Monseigneur et bien-aimé Père. — Une grande épreuve vient d'atteindre notre petite installation ici. Hier matin, je venais de finir ma messe, et quelques instants après, l'église a brûlé; il n'en reste plus rien. Un moment d'inattention de ma part, une bougie a mis le feu, et, en quelques minutes, tout a flambé comme une torche.

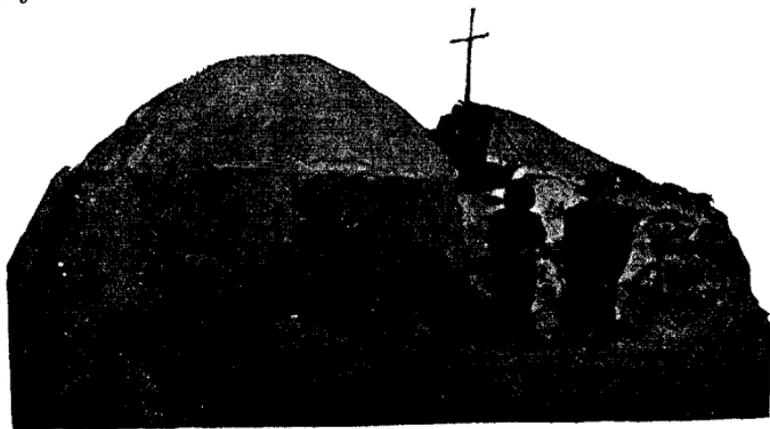
« Tout ce que j'ai pu sauver est la sainte Réserve, trois petites hosties dans une custode; puis du dehors en cassant une vitre, j'ai pu sauver mon livre de prières en esquimau. J'ai versé des centaines de seaux d'eau sur le brasier — le petit lac est à quelques mètres de distance. Ainsi je puis vous écrire sur ce papier avarié, retrouvé dans les décombres, le lendemain.

« A part la soutane que j'ai sur le dos, je n'ai plus rien, absolument rien. L'église, c'était la maison, c'était le grenier aux vivres, c'était tout, et tout est disparu.

« Lorsqu'il n'est plus resté que des charbons fumants, je n'ai pu que tomber à genoux, et faire un acte de soumission à la volonté du bon Dieu. Trois années d'efforts, de sacrifices, de souffrances, anéanties en quelques instants! Que le bon Dieu me pardonne au moins mes péchés, et sauve les Esquimaux! Je n'ai plus ni bréviaire, ni rien pour dire la messe. Je suis seul dans mon île pour le moment; les Esquimaux ne doivent venir que dans huit ou quinze jours, peut-être plus tard, quand la glace sera partie. Actuelle-

ment elle est dangereuse. Jusqu'à leur arrivée, je n'aurai qu'à mettre un cran à ma ceinture ¹.

« Hier, au moment de l'incendie, il y avait un fort vent du nord-ouest; aujourd'hui calme plat. Il y en a des moustiques! Je n'ai pas de tente ni aucun abri. Je ne sais trop comment je m'installerai cet été et l'hiver prochain. Ce sera probablement chez une famille esquimaude. Après Noël je descendrai sans doute à Repulse Bay, chez le P. Cla-



73.—LA CHAPELLE D'OBVAJAK

baut, qui m'a invité; puis, si je n'ai pas de contre-ordre de vous, je reviendrai ici ².

« Pour revenir à la maison-chapelle qui n'est plus, vous avez su par le P. Girard que nous avons réussi à transporter ici une centaine de bouts de planches, avec lesquelles j'avais agrandi la chapelle, en la séparant de ma chambrette à coucher. Je venais de terminer le travail de peinture et de décoration ³. Les Esquimaux venus récemment étaient

¹ C'est-à-dire qu'il devait souffrir de la faim: plus rien à manger, et personne pour lui en donner!

² Si je ne me trompe, son supérieur n'a encore pu communiquer avec lui!

³ Disons ici que l'on possède à Churchill un tableau à la plume du P. Bazin, qui le révèle comme un dessinateur de mérite.

si contents d'avoir une vraie chapelle pour y prier le bon Dieu!

« C'est vrai que je ne suis pas plus pauvre aujourd'hui que je ne l'étais quand je vins ici pour la première fois; mais je suis bien plus malheureux, car je ne puis même pas dire la messe. Si longtemps sans messe ni bréviaire, c'est pénible. Je porte sur mon cœur la petite custode où sont les trois Hosties consacrées, et je la conserve ainsi. Je pourrai au moins faire ma visite au Saint-Sacrement, et me communier aux plus grandes fêtes. Si ce n'est pas liturgique, qu'y faire? J'en ai pour sept ou huit mois devant moi comme cela. M'enlèvera-t-on la consolation de communier quelquefois?

« Et avec cela, je me sens un grand désir de voir arriver les Esquimaux⁴. Oh! priez pour moi, Monseigneur, car je ne suis bon à rien.

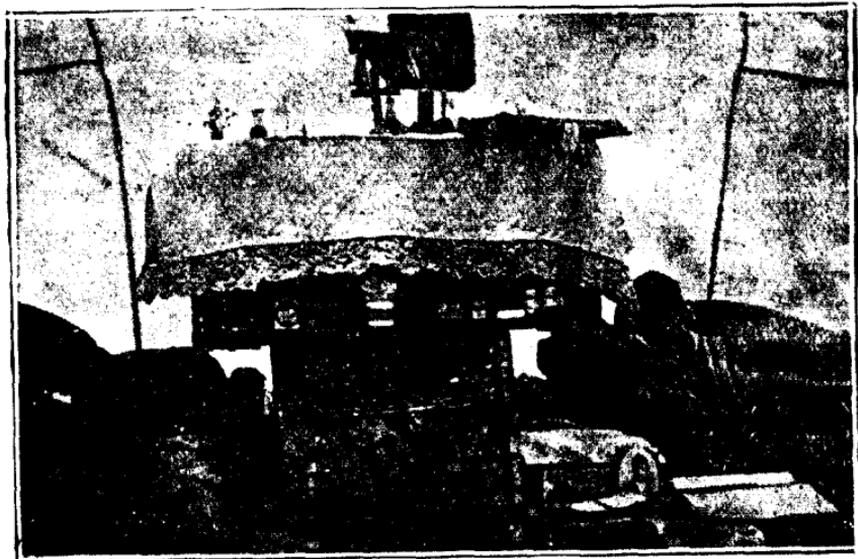
« Comment le désastre s'est produit, le voici: Les planches que nous avions étaient de très mauvaise qualité: fendues en maints endroits, le vent s'y engouffrait et formait un gros courant d'air entre les deux cloisons de bois. On y remédiait de son mieux de temps en temps. Hier, c'était la tempête. Après ma messe et mon action de grâces, j'inspectai, à l'aide d'une chandelle, le dessous d'une petite fenêtre. A mon insu, la flamme fut violemment aspirée vers une fente mal bouchée, et le papier goudronnée entre les cloisons prit feu.

« J'essayai du dehors de soulever une planche du toit, pour envoyer un seau d'eau; je n'en eus pas le temps: tout flambait déjà. Je voulus retirer et sauver au moins de quoi dire la sainte messe; je faillis y rester aveuglé et asphyxié par la fumée. Je ne pus sauver que les saintes Espèces. Du dehors, j'essayai de sauver quelque chose en cassant une vitre; mais je ne pus attraper que mon livre de prières en esquimau, comme je vous l'ai dit.

⁴ Qui devaient le sauver de la famine.

« Après midi, j'ai fait des fouilles dans les décombres. J'y ai trouvé le petit calice fondu, à côté la pierre d'autel intacte, le linge qui l'enveloppe est à peine brûlé. J'ai retrouvé aussi parmi les charbons et les cendres une image de Guy de Fontgalland⁵, qui était épinglée au mur.

« Peut-être trouverai-je quelques vivres encore mangés-



74.—INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DES IGLOU LIKS

bles. J'espère. Pour le moment, je n'ai qu'à pratiquer mon vœu de pauvreté à la lettre; une seule chose me coûte, c'est de ne pouvoir dire la messe.

« Le 8 août. Au camp d'Anaoksak. — Les Esquimaux sont venus me chercher le surlendemain de l'incendie. L'un d'eux avait senti la fumée à quinze kilomètres de mon île⁶.

⁵ Enfant mort en odeur de sainteté. Il paraît qu'une foule de miracles sont dus à son intercession.

⁶ D'aucuns se montreront peut-être sceptiques; mais je sais moi-même par expérience à quel point les sens sont développés chez les primitifs.

Ils mirent un canot sur le traîneau, et risquèrent de traverser. Avec eux je pus visiter deux camps; dans quelques jours, nous retournerons à Abvajak. J'ai élu domicile chez le vieux Joseph *Ikperiak*. L'an prochain, j'aurai une tente pour l'été, en hiver la neige, la mousse, les roches ne manquent pas pour se terrer contre le froid.

« 25 août. *Abvajak*. — Nous sommes revenus. La Providence m'a aidé. Avec quelques bouts de bois pas trop calcinés, j'ai reconstruit en miniature, et vous écris avec une encre de ma fabrication. La nouvelle maison est couverte en peau de morse, une partie des murs est aussi en peau de morse. L'année prochaine on agrandira.

« 7 septembre. — Je suis allé explorer l'endroit où le chef avait vu du soi-disant charbon. Il y a bien une poudre noire, qui ressemble plus à la mine de plomb qu'à du charbon. Nous sommes allés aussi à la pêche, sur une rivière où les Esquimaux ont construit, il y a longtemps, un barrage en pierre, pour « trapper » le saumon qui remonte le courant. En quelques jours, nous en avons harponné quelques milliers pour l'hiver.

« Il y a quelques jours, un schooner est passé dans les environs, et s'est même arrêté une journée à Igloulik. J'étais absent. Quelques Esquimaux sont allés à bord; ils ne connaissaient pas un mot d'anglais, les blancs ne parlaient pas un mot d'esquimaux; ils n'ont pu se comprendre, et le bateau n'est pas venu ici. C'est dommage; j'aurais peut-être eu l'occasion de vous envoyer un mot.

« Par suite de la nécessité où je suis de me servir des vêtements et des couvertures des Esquimaux, je donne généreusement asile à des bataillons de petits locataires, qui se nourrissent gratuitement à mes dépens, sans demander permission. Comme je n'ai aucun moyen de leur interdire l'entrée de ma cellule, et que j'en recueille quelques nouveaux

à chaque visite des Esquimaux, j'invoque saint Benoît Labre, pour qu'il me donne la patience de supporter ces hôtes intempestifs ⁷. Après tout, mieux vaut faire son purgatoire ici-bas; je dois avoir bien des dettes inscrites au grand cahier de saint Pierre.

« Nous avons retravaillé la nouvelle demeure. Le toit est en broussailles, herbes et mousse, les vitres en intestins de morse; c'est assez transparent et lumineux, mais trop appétissant pour les chiens, qui mangent la fenêtre pendant la nuit. Dans deux mois, j'espère avoir des habits de caribou neufs; alors j'irai visiter le camp des Akkunermiouts, où une famille est très bien disposée.

« Ma santé est excellente, mes pieds sont guéris. Ils avaient souffert du fait que mes bottes surchauffées, brûlées même pendant l'incendie, s'étaient si bien ratatinées qu'elles m'avaient blessé. Quant à la fatigue, je ne la connais pas, n'ayant encore réussi à rien faire depuis quatre ans que je suis dans le pays ⁸.

« Il me prend parfois envie d'avalier une bonne tasse de breuvage chaud. Je fais chauffer de l'eau, je pense fortement au thé ou au café, je ferme les yeux pour aider l'imagination, et j'avale tout d'un trait.

« D'autres fois, il me prend envie de faire un bon repas à la mode des gens civilisés. Alors je fais cuire une demi-douzaine de haricots calcinés, informes, recueillis un à un dans les charbons éteints, après le feu. Je ferme les yeux une seconde fois, et me dis que c'est bon pour expier les péchés de gourmandise de ma jeunesse.

« Les morses abondent. Les chiens seront bien nourris l'hiver prochain. Nous voyons des centaines de morses dor-

⁷ Chacun sait que, par esprit de mortification, Labre conservait sur lui, pour en être incommodé, ces petits êtres qui répugnent à tout autre.

⁸ Inutile de faire remarquer qu'en cela le cher Père est le seul de son opinion.

mant paresseusement sur la glace flottante. Nous les approchons, en tuons au fusil; le bruit ne leur fait rien, ils vous regardent dédaigneusement et c'est tout.

« Entre eux, ils se battent. J'ai assisté à bien des batailles: j'étais là tout près, ils ne s'occupaient pas plus de moi que si j'avais été de l'autre côté de la baie. L'an dernier, il y avait disette, et les Esquimaux avaient mangé des charognes vieilles de trois ans⁹. Imaginez l'odeur de cette pourriture.

« Pour ce qui est de l'instruction et de la vie spirituelle des Esquimaux, ils persévèrent bien. Le dimanche, je leur fais des instructions; malheureusement plus de messe maintenant. Les jeunes sont faciles à instruire, bien qu'ils soient doués d'une facilité d'oubli peu ordinaire. Les vieux sont plus difficiles; non qu'ils manquent de bonne volonté, mais ils se sont formés tout seuls, et s'étaient fabriqué un drôle de christianisme avant notre arrivée.

« Je pense à l'avenir. Je me dis qu'au mois de février prochain, à Repulse Bay, j'apprendrai le nom de notre Révérendissime Père Général, élu en 1932¹⁰. Probablement, je serai le dernier à en être informé.

« Une petite radio ne serait pas de trop par ici. Puis, en juin 1934, je compte recevoir mon courrier de 1931-32, si je reviens ici. Si j'ai ordre de rester ailleurs, ce sera pour 1935 ou 1936; mais ce sera du nouveau quand même.

« Les dernières nouvelles que j'ai eues de ma famille étaient de l'année précédente; celles-là sont arrivées en retard. Elles m'annonçaient la mort de ma bonne mère, de mon oncle, le vicaire-général, que vous avez rencontré en 1929, et d'une de mes tantes. Le bon Dieu leur a donné leur

⁹ Il paraît que notre missionnaire dut parfois lui-même se nourrir de choses à peu près innommables.

¹⁰ Le R. P. Théodore Labouré allait être élu Général le lendemain même du jour où ces lignes étaient écrites, c'est-à-dire le 8 septembre 1932.

récompense. Puissé-je les rejoindre, quand mon tour viendra !

« 24 septembre. — Mon admiration pour saint Benoît grandit toujours. C'était vraiment un grand saint.

« 8 décembre, fête des Oblats. — Je revois la chapelle du scolasticat, l'Immaculée est tout de même une bonne Mère, même pour moi.



75.— LAGOPÈDES DU NORD-EST CANADIEN

« 25 décembre. — Noël, Noël. Pas de messe de minuit, ni d'aurore, ni du jour ! Mais Noël tout de même, avec le sourire de l'Enfant-Jésus ; Noël avec quelques consolations de la part de mes fidèles, et quelques espoirs du côté des païens. Noël ! Je souris en pensant à la dinde ou à l'oie d'autrefois. Elle est bien loin. . .

« Je me suis communiqué encore une fois ; c'est Noël ! Je me suis dit que ce n'est peut-être pas bien liturgique de con-

server ainsi si longtemps les saintes Espèces sur moi ; mais sans autel, sans tabernacle, sans ornements, que faire ? Si la Sacrée Congrégation des Rites ne m'approuve pas, je ne le saurai que dans combien d'années ? Tout sera chose du passé alors. Et si quelque liturgiste y trouve à redire, je l'invite à venir partager mon genre de vie¹¹.

« Cette nuit, en chantant le cantique de Noël en esquimau, *Merci, merci, Jésus est né*, je me disais : Merci, merci, je suis aussi pauvre que lui à sa naissance ; il doit m'aimer, et je me suis communié sans hésiter.

« *Repulse Bay, 18 avril, 1934.* — Venu faire une petite visite ici, un beau soir, j'ai surpris le P. Clabaut et le P. Henry, après cinq semaines de voyage. Leur mission nouvelle est déjà bien florissante. J'ai reçu un mot du P. Girard ; il m'annonce que vous avez bien voulu reconnaître ma pauvre mission d'Abvajak, et la nommer Saint-Etienne. Vous ne sauriez croire combien cette délicate attention de votre part m'a touché. Je vous en suis profondément reconnaissant.

« Mon grand espoir maintenant est de voir le « Pie XI » à Abvajak ; la mission serait ravitaillée au moins une fois tous les deux ou trois ans, mais surtout nos gens seraient si

¹¹ Une revue hebdomadaire de Vienne, en Autriche, le *Schœnere Zukunft*, après avoir résumé les tribulations du P. Bazin, dont la vie est simplement héroïque, assure-t-il, y remarque surtout « le Dieu de l'Eucharistie dans les glaces éternelles », s'il faut en juger par le titre de son article.

« Dans son total dénûment », écrit-il, « le missionnaire garde sa bonne humeur, comme il sied à un chrétien de cette trempe, qui sait avec certitude que Dieu permet tout ceci pour le plus grand bien. Même dans les glaces du pôle, un homme de prière n'est pas abandonné ; il sait que son ange gardien se tient tout près de lui. Ce que le Père de Foucault, avec sa séraphique ferveur, a entrepris au nom du Christ dans le Sahara, le P. Bazin le réalise dans les glaces éternelles » (*Ap. Missions des O. M. I.*, 1935, p. 198).

heureux d'avoir une chapelle, et moi si content de voir le bateau du Pape des Missions, au 70° à Abvajak, affermir la conversion des néophytes et assurer celle des païens.

« Je termine, Monseigneur et bien-aimé Père, en vous disant toute ma reconnaissance et tout mon dévouement, mais en vous demandant aussi le secours de vos prières et de votre bénédiction.

Etienne BAZIN, O. M. I. »

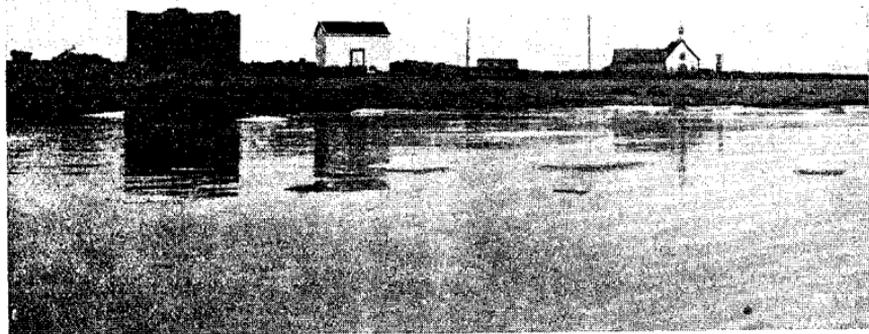
*
* *
*

Et maintenant il nous faut laisser nos héros modernes à leur grand silence blanc, qui s'allie si bien, nous l'avons vu, à une activité du meilleur aloi. Nous avons, dans le cours de ces pages, omis maint fait, surtout parmi ceux qui sont relatifs à ces derniers temps¹², qui auraient pu intéresser. Mais il fallait nous borner. Du reste, je crois en avoir fourni assez pour donner une idée adéquate de la vie et des travaux qui ont eu pour résultat de transformer les solitudes de la baie d'Hudson, en de florissantes chrétientés.

¹² Par exemple, la récente disparition et la mort certaine du P. Pigeon, perdu en retournant à sa mission de Chesterfield. Pour éviter du mauvais temps sur mer, il était abordé dans le but de faire le reste du trajet à pied. On ne l'a jamais revu, et malgré plusieurs expéditions fort soigneuses, on n'a point encore retrouvé ses restes. S'il se noya en traversant quelque petite anse à marée basse, il est probable qu'on ne les retrouvera jamais.

Un bruit fort injuste qui courut les journaux était à l'effet que sa mort était arrivée à l'occasion d'une expédition de chasse. Rien de plus faux. D'abord le P. Pigeon n'avait point de goût pour la chasse comme telle. Ensuite il revenait d'une tournée de ministère à Rankin Inlet, où il avait passé plus d'une semaine à faire le catéchisme à quelques païens, à raffermir les chrétiens, offrant le Saint-Sacrifice non seulement au camp des Esquimaux, mais même en voyage, dans le campement éphémère d'une nuit passée sous la tente (D'après M^{gr} Turquetil, à la presse, août 1935).

Fervet opus! La ruche bruit et déborde d'entrain: l'exemple venu du Chef est fidèlement suivi par les subalternes; l'élan imprimé par le fondateur de ces missions est devenu irrésistible. Rien qu'à prendre le poste central, Notre-Dame de la Délivrante, on s'en assure facilement. Trois vieux Esquimaux restaient qui, encroûtés dans leurs vieilles su-



76.—HÔPITAL ET EGLISE DE CHESTERFIELD

perstitutions, s'étaient attardés dans les ornières traditionnelles: ils viennent de se rendre à l'appel du missionnaire, et se sont joints à la troupe des néophytes, qui habitent cette place.

Tout le monde est désormais chrétien, et généralement chrétien exemplaire, au centre du vicariat; grâce à une persévérance surhumaine, ceux qu'on regardait comme incon-

vertissables sont maintenant tous convertis à cette première station.

Le pasteur, à bord de son *Pie XI*, fait, comme je termine, la visite régulière de ses huit missions, pour les ravitailler matériellement aussi bien que spirituellement. Espérons qu'il aura plus de succès, avec son propre bateau, qu'il en eut, en 1933, alors que, passager d'un steamer où il n'était pas maître ¹³, il ne put voir qu'un de ses Pères ¹⁴, et pas un seul fidèle, malgré les 16.000 kilomètres de sa croisière ¹⁵. De fait, j'en suis convaincu, puisqu'il est maintenant libre de ses mouvements, autant que je suis sûr qu'une réception enthousiaste l'attend partout.

Laissons-le donc à sa tournée apostolique, tout en partageant en secret les joies qu'il va causer et celles dont il va jouir lui-même, et mettons fin à ces pages en remerciant Dieu de son infinie miséricorde, qui a suscité un homme selon son Cœur pour la conversion de ces pauvres abandonnés qu'on appelle les Esquimaux. Glorifions en même temps sa servante de Lisieux, qu'il a choisie pour seconder si efficacement l'action de celui qui est devenu le père et le soutien de ces ouailles primitives, qui pourraient désormais rendre des points à bien des chrétiens civilisés.

¹³ Le *Nascopie*.

¹⁴ Le P. Girard.

¹⁵ C'était lors de sa première visite à la mission de Pond Inlet, que les chrétiens avaient quittée pour leurs quartiers d'hiver, mesure qui devait les empêcher de mourir de faim pendant la saison froide.

ÉPILOGUE

Pour terminer par l'objet même de nos premières pages, je me trouvais récemment sous le toit hospitalier de M^{sr} Turquetil, à Churchill, où sa gracieuseté m'avait fait venir après la préparation de ce qui précède, lorsque, le matin du 7 août dernier, je vis de mon bureau un individu qui se dirigeait vers celui de Sa Grandeur. L'Anglais reparti, Monseigneur entra chez moi, un papier jaune à la main.

— Tenez, Père Morice, fit le prélat, voilà quelque chose qui vous intéressera peut-être.

Je pris le papier et lus :

Montréal, Qué., 7 août 1935.

Monseigneur Turquetil, Churchill.

Reçois des Affaires Etrangères avis votre nomination Chevalier Légion d'Honneur. Veuillez accepter, avec mes meilleurs souvenirs, félicitations pour distinction si méritée, qui honore notre colonie française.

TURCK, *Consul Général.*

Le vrai mérite était donc reconnu même par le gouvernement de la République française ! Autrefois il expulsait les religieux ; aujourd'hui il ne peut s'empêcher de les décorer. Que voulez-vous ? Les hauts faits sont parfois si patents et les services à l'humanité si exceptionnels qu'il n'est pas toujours possible de les négliger.

La merveilleuse épopée des vingt-cinq dernières années de la vie d'un de ces missionnaires était arrivée jusqu'aux oreilles des gouvernants de la France. M^{sr} Arsène Turquetil, évêque de Ptolémaïs et vicaire apostolique de la baie

d'Hudson, avait bien mérité de la patrie en convertissant les Esquimaux et en en faisant, avec des chrétiens exemplaires pour l'Eglise, des citoyens honnêtes et honorables pour une nation amie.

Quel est le mécréant qui, en pareil cas, trouverait à redire à l'action du Gouvernement français?

Naturellement les yeux de la foi font entrevoir une bien autre récompense au héraut de la Croix. Néanmoins la perspective de cette récompense n'est pas de nature à exclure ces petites marques d'estime que l'homme au pouvoir tient en réserve pour manifester son approbation de ce qui, pour lui, n'est trop souvent que de la philanthropie. M^{sr} Turquetil a amplement gagné celle qui est venue le trouver sur le gravier de Churchill.

FIN

APPENDICE I

RÉSUMÉ HISTORIQUE

Voici, résumée en quelques dates, toute l'histoire des missions de ce Vicariat:

- 1912.—Fondation de la première mission à Chesterfield Inlet.
- 1924.—Fondation de la seconde mission au Cap Esquimau.
- 1925.—ÉRECTION DE LA PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON.
- 1926.—Fondation de la troisième mission à Southampton Island.
- 1927.—Fondation de la quatrième mission à Baker Lake.
- 1929.—Fondation de la cinquième mission à Pond Inlet, près du 73^e degré de lat. Nord.
- 1930.—Ouverture de mission chez les Iglouliks (dépendant de Pond Inlet).
- 1931.—Ouverture de l'Hôpital à Chesterfield.
Arrivée des Sœurs Grises de Nicolet dans les missions esquimaudes.
La mission a son bateau à moteur, 13 tonnes: le *Thérèse*.
- 1931.—La Préfecture élevée au rang de VICARIAT APOSTOLIQUE, 15 décembre.
- 1932.—Consécration épiscopale du premier vicaire apostolique de la baie d'Hudson.
- 1933.—Fondation de la sixième mission à Repulse Bay, au cercle arctique.
Fondation de la septième mission à Igloulik, presque 70^e degré.
Achat de la goélette de 35 tonnes, le *Pie XI*.
Construction de l'église-chapelle (cathédrale) à Churchill, nouvelle résidence du vicaire apostolique.
- 1934.—Impression du premier livre de cantiques, prières, etc., en esquimau.
-

APPENDICE II
LES HABITANTS

Les Esquimaux dominant; il y en a environ.....	6.000
Les Nascopies (<i>Nascapis</i> des premiers missionnaires) viennent ensuite	1.000
Les Montagnais des environs de Churchill.....	250
Population blanche fixe	247
Population blanche en été	600
	8.097

Les Esquimaux n'habitent que les parties absolument dépourvues de toute végétation (*Barren Lands*), vivent dans la maison de neige une bonne partie de l'année, puis sous la tente en peau de phoque ou de caribou, et n'ont pour combustible que le gras ou l'huile des animaux tués à la chasse. Convertis, ils font d'excellents chrétiens. Ils ont l'esprit ouvert, vif, montrent du caractère et de la volonté.

Les Nascopies appartiennent au stock algonquin. Ils ont été évangélisés autrefois par les PP. Oblats; mais la génération actuelle ne doit connaître la religion que par ce qu'ils ont entendu dire de leurs pères ou grands-pères.

Les Montagnais des environs de Churchill appartiennent au stock déné. Ce sont de grands enfants, bien arriérés du fait que jamais blanc n'a parlé leur langue. Poussés par le sentiment, ils se déclarent tous catéchumènes, parce que je parle leur langue¹.

La population blanche fixe est la suivante:

Personnel missionnaire catholique, PP., FF., SS...	23
Personnel missionnaire protestant	18 41
Personnel des compagnies de traite	82
Personnel du Gouvernement: police et radio.....	20
Trappeurs (chasseurs au piège)	22 165

A Churchill:

Employés du Gouvernement et des compagnies.....	57
Trappeurs	25 83 247

¹ Mgr Turquetil est lui-même l'auteur de ces quatre appendices.

APPENDICE III

ÉTAT DE LA MISSION

Nom des Missions	I	1	2	3	4	Total de 3 & 4 en % de I
	Superficie en km. carrés	Popul. totale	Popul. atteinte	Catho- liques	Catéchu- mènes	
Cap Esquimau.....	100.00	350	260	53	118	48%
Chesterfield Inlet..	50.000	225	225	185	16	89%
Baker Lake	180.000	400	320	12	45	12%
Southampton	40.000	150	150	71	25	64%
Repulse B.	120.000	555	170	90	42	24%
Igloulik	60.000	100	100	70	20	90%
Pond Inlet	140.000	300	170	13	14	9%
		2.080	1.395	494	280	

Si, laissant de côté la mission de Pond Inlet, qui est dans le district Nord-Est, nous nous en tenons au district Ouest de la Baie, nous avons:

Population totale	1.780	
Baptisés ou Catéchumènes officiels.....	747	soit 42%
Atteints directement	1.225	
Assurés par la fondation de Repulse Bay ...	250	
	1.475	soit 83%

APPENDICE IV

PERSONNEL DU VICARIAT APOSTOLIQUE
DE LA BAIE D'HUDSON.

(Août 1935)

<i>Churchill</i> (1930):	M ^{gr} A. Turquetil, O.M.I., Vic. Apost. Rév. P. E. Duplain, O.M.I., Ass. Rév. P. R. Ferron, O.M.I., Secrétaire.
<i>Chesterfield Inlet</i> (1912):	Rév. P. L. Ducharme, O.M.I., Dir. Rév. P. A. Kermel, O.M.I. Rév. P. J. Philippe, O.M.I. Frère G. Paradis, O.M.I. Hôpital Ste-Thérèse de l'Enfant- Jésus: 5 Sœurs Grises de Nicolet.
<i>Cap Esquimau</i> (1924):	Rév. P. E. Fafard, O.M.I. Rév. P. Th. Didier, O.M.I.
<i>Southampton Island</i> (1926):	Rév. P. H. Dionne, O.M.I. Rév. P. M. Lacroix, O.M.I.
<i>Baker Lake</i> (1927):	Rév. P. M. Rio, O.M.I. Rév. P. A. Thibert, O.M.I.
<i>Pond Inlet</i> (1929):	Rév. P. J. Cochard, O.M.I. Rév. P. E. Danielo, O.M.I. Frère J. Volant, O.M.I.
<i>Igloulik</i> (1931-33):	Rév. P. E. Bazin, O.M.I.
<i>Repulse Bay</i> (1933):	Rév. P. A. Clabaut, O.M.I. Rév. P. P. Henry, O.M.I. Rév. P. J. Massé, O.M.I.
En congé temporaire:	Rév. P. Pr. Girard, O.M.I.

Récapitulation: 1 évêque
18 Pères
2 Frères
5 Sœurs

Morts de l'année 1934-35: le Rév. P. H. Pigeon—30 Septembre 1934.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Préface	7
Chapitre I. — Enfance	9
Chapitre II. — Oblat de Marie-Immaculée.....	23
Chapitre III. — Au Lac Caribou.....	35
Chapitre IV. — Vers les Esquimaux.....	49
Chapitre V. — Chez les Esquimaux.....	64
Chapitre VI. — Première Mission esquimaude.....	80
Chapitre VII. — Semant dans les larmes.....	97
Chapitre VIII. — Récoltant dans l'allégresse.....	113
Chapitre IX. — Consolations	125
Chapitre X. — Préfet apostolique	138
Chapitre XI. — Nouvelle fondation.....	151
Chapitre XII. — Extension à l'est et à l'ouest.....	167
Chapitre XIII. — Au nord et au sud.....	184
Chapitre XIV. — Progrès et dangers	199
Chapitre XV. — Evêque	213
Chapitre XVI. — Le nouveau chez les Esquimaux.....	227
Chapitre XVII. — Chez les Iglouliks	244
Chapitre XVIII. — Encore chez les Iglouliks.....	258
Epilogue	273
Appendices	275

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	PAGE
1. — Reviers	12
2. — Eglise et Cimetière de Reviers	13
3. — Sœur Saint-Bruno	17
4. — N.-D. de la Délivrande	19
5. — M ^{sr} de Mazenod	27
6. — Un Noviciat oblat	30
7. — M ^{sr} Grouard, O. M. I.....	32
8. — Le P. Turquetil, nouveau prêtre.....	33
9. — Sauvagesses	37
10. — En canot	39
11. — Bœufs musqués	41
12. — Un Esquimau	45
13. — Peau de Carcajou	47
14. — “ Comme dans une fente ”	51
15. — Iglous	53
16. — Jeunes Esquimaudes	55
17. — Traîneau esquimau	58
18. — Sur les confins des Terres Stériles.....	61
19. — Groupe d'Esquimaux	62
20. — Caribou abattu	66
21. — Traîneau indien	68
22. — Un Pêcheur de phoque	70
23. — Deux “ Grandes Dames ” esquimaudes	73
24. — Sorcier	78
25. — M ^{sr} Charlebois, O. M. I.....	83
26. — Les PP. Turquetil et Le Blanc.....	89
27. — Iceberg	91
28. — Ruines du fort du Prince de Galles.....	93

	PAGE
29. — Mission de Chesterfield	95
30. — Esquimaudes apportant de la mousse à la maison.....	101
31. — La Mission après une bourrasque	103
32. — Troupeau de Morses sur un glaçon	106
33. — La Mission enneigée	110
34. — Le P. Turquetil et le Fr. Girard.....	114
35. — Le Frère Girard avec ses petits Ecoliers.....	119
36. — On amène un phoque	122
37. — Jacob, beau type esquimau	128
38. — Vieil Esquimau	132
39. — Couple esquimau	136
40. — Le P. Turquetil	139
41. — Tombe esquimaude	142
42. — Un Missionnaire en costume esquimau.....	144
43. — Chesterfield en fête	147
44. — M ^{gr} Turquetil et son Clergé, en 1926	153
45. — Les Lièvres arctiques sont énormes	155
46. — Mission du Cap Esquimau	161
47. — Enfants de chœur de Chesterfield.....	164
48. — Intérieur de la chapelle de Chesterfield.....	168
49. — Mission de Chesterfield telle qu'aujourd'hui.....	171
50. — Mission S. Joseph de Southampton.....	173
51. — Mission S. Paul du lac Baker.....	176
52. — M ^{gr} Turquetil et le P. Ducharme	179
53. — Le P. Ducharme	186
54. — Mission de Pond Inlet	191
55. — Le P. Bazin	193
56. — Commencement de la Mission de Churchill.....	195
57. — Le <i>Thérèse</i>	200
58. — On commence l'Hôpital	202
59. — La bâtisse monte	204
60. — Ours blanc	209
61. — Premières Religieuses de l'Hôpital	211
62. — L'Apôtre des Esquimaux	217

	PAGE
63. — Evêché et “ Cathédrale ” de Churchill	223
64. — Vue aérienne	228
65. — Des Patients	231
66. — Livres de Prières esquimau	235
67. — Le <i>Pie XI</i>	238
68. — Le <i>Pie XI</i> en repos à Churchill	241
69. — Le Cimetière de Chesterfield	245
70. — Iglouliks	248
71. — Baleines blanches	250
72. — Pendant ce temps on travaille à Chesterfield.....	255
73. — La Chapelle d'Obvajak	261
74. — Intérieur de la Chapelle des Iglouliks	263
75. — Lagopèdes du Nord-Est canadien	267
76. — Hôpital et Eglise de Chesterfield.....	270

DU MÊME AUTEUR

<i>Primitive Tribes and Pioneer Traders (Hist. N. I. of B. C.)</i> , illustrated, bound and very rare.....	\$ 5.50
<i>Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien</i> , 4 vol. reliés, avec 65 illustrations.....	12.00
— Le même, broché	8.00
<i>Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest</i> , relié.....	1.50
<i>Histoire abrégée de l'Ouest Canadien</i> , broché, ill.....	.40
<i>Vie de Mgr Langevin</i> , reliée et ill.....	1.75
<i>The Macdonell Family in Canada</i> , paper.....	.60
<i>Fifty Years in Western Canada</i> , bound and ill.....	2.50
<i>M. Darveau, Martyr du Canada</i> , broché.....	.40
<i>Voyages et Aventures de Lebret à La Haye, Lisieux, Lourdes et Verdun</i> , ill., broché.....	1.50
<i>L'Ouest Canadien</i> , broché.....	.80
<i>L'Abbé Petitot et les Découvertes géographiques</i> , broché	.30
<i>En Europe Centrale</i> , broché.....	.60
<i>Souvenirs d'un Missionnaire en Colombie Britannique</i> , ill.	1.25
<i>Croquis anthropologiques</i> , 82 figs.....	3.00
— Le même, broché.....	2.50
<i>Disparus et Survivants</i> , (sur les Indiens), édition de luxe forte reliure	6.75
— Le même, broché.....	5.50
<i>The Carrier Language</i> , 2 bound vols.....	15.00
<i>Essai sur l'Origine des Dénés</i> , broché, rare et ill.....	3.50
<i>The Great Déné Race</i> , 23 superb illustrations, strong binding and very rare	5.25
— The same, paper covers	4.20
<i>A Critical History of the Red River Insurrection</i> , ill., bound	2.75
— The same, paper covers.....	2.00

S'adresser à l'Auteur, 200, rue AUSTIN, WINNIPEG